

LE ROMAN COMPLET

MARC MARIO

PROVISOIEMENT
60 cent.
LE VOLUME

P. 4 - 60 cent.

FANCHON L'IDIOTE

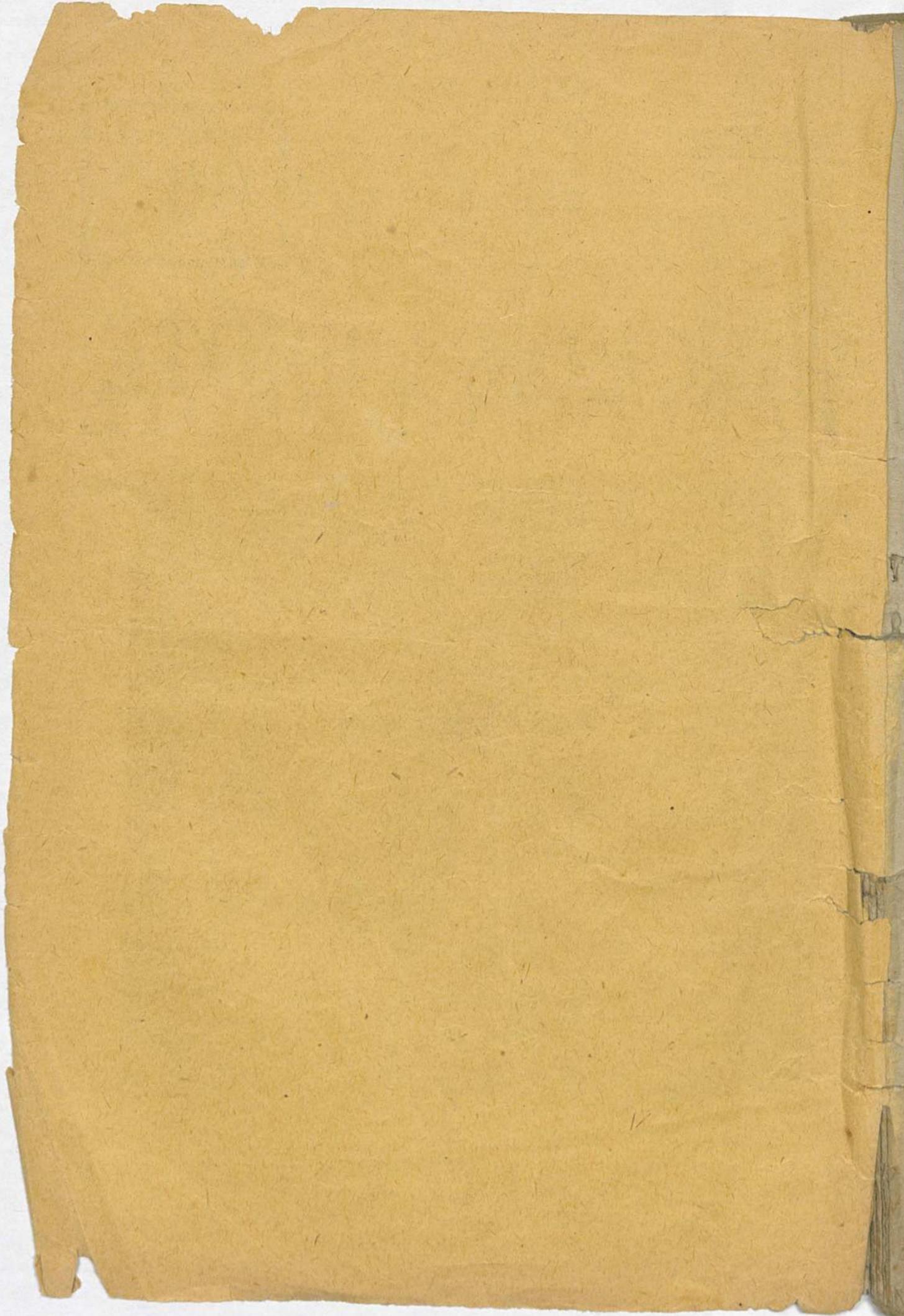


LES MAITRES DU ROMAN POPULAIRE

ARTHÈME FAYARD et C°

Editeurs

18-20, Rue du Saint-Gothard, PARIS



MARC MARIO

FANCHON L'IDIOTE



LES MAITRES DU ROMAN POPULAIRE

ARTHÈME FAYARD et C°

Éditeurs

18-20, Rue du Saint-Gothard, PARIS

Prochain Volume à paraître :

LE MONDE OU L'ON AIME

Par Jules CARDOZE

Le roman complet : **60 centimes**

Volumes déjà parus :

Arcel ALLAIN.....	L'Amour est maître. Pour son Amour	Gaston LEROUX.....	La Colonne infernale. La Terrible Aventure.
Adolphe BELOT.....	Une Affolée d'amour.	H.-J. MAGOG.....	L'Espionne aux yeux verts. Cœur de Midinette.
Jean BONNERY et J.-MARC PY.....	Le Baiser dans la nuit.	Georges MALDAGUE.....	Chaine mortelle. Le Petit Tambour de Bazouilles Pour le Roi de Prusse!
Marius BOISSON.....	Le Beau Christian.	Léon MALICET.....	Le Coq du village. Le Tueur de femmes. Le Mauvais juge.
Jules CARDOZE.....	Héritage d'amour. Pierre DECOURCELLE	Jules MARY.....	Gringalette.
	Les Deux Frangines. Les Requins de Paris. La Main sur la Bouche Le Droit de la Mère.	A. MATTHEY.....	Le Corps d'Eliss.
Charles ESQUIER.....	Amant et Juge. Père et Mère inconnus.	Charles MEROUVEL.....	Une Nuit de noces. La Maîtresse de Monsieur Mirisire.
Charles ESQUIER et Henry de FORGE...	Reulbosse le saltimbanque.	Michel MORPHY.....	La Dame aux violettes. Le Roman d'un soldat. La Bambine.
Hector FRANCE.....	Crime de Boche !	L. de MORTAIX.....	Tué par l'amour.
Claude FREMY.....	Celles qui aiment.	Lise PASCAL.....	La Femme outragée.
Henry GALLUS.....	L'Amour sous les balles. Arnould GALOPIN....	René de PONT-JEST...	Le Fils de Jacques. Grain de Beauté
	Les Poilus de la 9e. Les Amours d'un fusilier marin.	Octave PRADELS.....	Les Amours de Pinsonnet.
	La Nuit rouge. Pour l'Honneur d'une mère.	J.-M. PRIOLLET.....	Le Roi des cuistots. Fils de héros.
Jules de GASTYNE...	Le Calvaire d'une mère. La Femme en noir. La Charmeuse d'hommes. Après l'outrage.	Marcel PRIOLLET.....	Les Epoux ennemis. Femme... Eternelle victime. Pour être comtesse...
	L'Amour pardonne	Gaston RAYSSAC.....	Grande Chérie.
Henri GERMAIN.....	Rivalité d'amour. La Belle Lorraine. La Fille du Boche. Crimes d'espions.	Jean ROCHON.....	Calvaire d'amante. Le Mystère de l'étang. Amour et Volupté.
Louis d'HEE.....	Amour et Dévouement.		L'Enfant d'une vierge. Moins fort que l'amour !
Edmond LADOUETTE	Le Cœur de Lilette.		Le Diamant noir.
Fernand LAFARGUE..	L'Amour et l'Argent.		La Femme endormie.
Maurice LANDAY....	Floraison d'amours. Maxime LA TOUR....		Le Puits mitoyen.
	Les Amours d'une dactylo. L'Orphelin de Termonde. Sauvagette	Pierre SALES.....	L'Enfant du péché. Passions de jeunes filles. Femme et Maîtresse Marthe et Marie Vierge ! Orphelines !
	Mariée à son patron. Princesse et Fille du peuple.	Marie THIERY.....	La Petite & Deux Sous 24
	La Marraine du poilu.		Magasin de France.
	Mariée le 1er août 1914.		Jean VALDIER.....
	Aimer... à en mourir.		
	Cœur tendre, Cœur meurtri.		
	Brin de Lilas.		
	Papa Bon Cœur.		
	Celle qu'on n'épouse pas		

Chaque Volume : **60 centimes**

MARC MARIO

FANCHON L'IDIOTE

Un soir, en plein été, il y a quelques années, un homme traversa le pont de Bougival, et pénétra dans le bureau du tramway à vapeur.

Plusieurs personnes s'y trouvaient déjà. Il parut attendre comme elles.

Alors, bien qu'il se fut placé dans l'angle le moins éclairé du bureau, on put voir les traits de cet homme. Il était assez grand et mince. Les yeux disparaissaient derrière les verres fumés d'un longnon à monture de buffle. Une légère barbe blonde couvrait ses joues et le bas du visage ; son pardessus en alpage couleur ardoise, strictement boutonné jusqu'au col, dérobait entièrement le reste de son costume.

Un employé appela les voyageurs et sortit sur la voie, suivi par toutes les personnes qui attendaient et qui prirent place dans les voitures.

L'homme que nous avons remarqué demeura sur la voie, observant attentivement.

Ses yeux brillèrent tout à coup et son visage dénota une satisfaction, impatiemment désirée. Il venait d'apercevoir un jeune homme de vingt-sept à vingt-huit ans, qui descendit du train venant de Rueil. Il ne voulait pas sans doute être reconnu, car il rabatit aussitôt son chapeau de façon à assombrir le haut de son visage, et il le suivit à quelque distance.

Ce jeune homme était simplement mais fort convenablement mis. Son visage sympathique était illuminé de grands yeux noirs, dans lesquels se lisait une poignante inquiétude. A peine descendu du wagon, il porta la main dans la poche de son veston où ses doigts sentirent une feuille de papier. Puis il entra dans un petit café situé à l'angle de la rue et du quai, et s'assit à une table isolée. Il demanda un verre de rhum. Du dehors, l'homme au pardessus ne perdait pas un seul de ses mouvements.

« Monsieur Paul,

« Si vous croyez que Fanchon vous aime, venez ce soir à Bougival. Fanchon a un amant qu'elle voit chez Madame Marthe, la femme que vous savez, pour laquelle elle fait des costumes.

« Ce soir, à onze heures, elle y sera. Vous pourrez la voir sortir de chez elle, et si parfois vous conserviez un doute, vous n'aurez qu'à la suivre ; le mur n'est pas bien haut du côté de la colline, et vous pourrez la surprendre dans les bras de celui qu'elle aime.

« Un ami que vous connaissez bien. »

Telle est la lettre que le jeune homme qui nous occupe avait reçue à Paris, et qu'il se mit à relire dans le petit café de Bougival.

Il prit alors une résolution subite, vida son verre d'un trait, le paya, remit la lettre dans sa poche, et sortit le

visage rougi par le sang qui affluait au cerveau, heureux de respirer la fraîcheur extérieure.

L'homme reprit sa poursuite, à distance, dans l'ombre des maisons, rasant les murs, et vit Paul un instant après, escalader le mur de la propriété de Marthe Lion.

— Il y est ! pensa-t-il aussitôt, l'ayant épia sans réticence. A l'autre, maintenant.

Lestement, il revint vers la Seine ; il suivit le bord de l'eau, consulta sa montre, et après s'être assuré qu'il était seul, il ramassa une pierre, la jeta au milieu du fleuve et fit entendre un cri semblable à celui des oiseaux de nuit. A ce signal, une barque se détacha de l'ombre qui courrait l'autre rive, et s'avanza sans bruit. L'homme répéta son cri. De la barque un léger sifflement, bizarrement modulé, se fit entendre. Un instant après, celui qui avait sifflé abordait et, la berge gravie se trouva en présence du mystérieux personnage.

— Je suis exact, lui dit l'homme au pardessus sombre. Voici la clé de la petite porte.

— Vous êtes sûr de ce que vous m'avez dit ? demanda l'autre en prenant la clé.

— Absolument.

— Elle a touché les cent cinquante mille francs ?

— Aujourd'hui même, à l'Hôtel de Ville de Paris.

— Et elle m'a refusé cent francs il y a quinze jours.

— Vous voyez, dit l'homme au pardessus sombre, que vous avez bien fait de ne pas suivre votre première idée, et au lieu d'aller faire chanter l'amant de Marthe, d'écouter mes conseils.

— Oui, mais...

— Pas de question, nous n'en avons pas le temps. L'argent est dans le tiroir intérieur de l'armoire à glace, avec les obligations. Prenez ces, qui pourra vous servir.

Il lui glissa un revolver dans la main.

— Avez-vous mes deux lettres ? demanda-t-il.

— Les voici.

— Donnez. Et maintenant, allez vite.

Les deux hommes se séparèrent.

L'un ayant mis le revolver dans sa poche, se dirigea vers la propriété que nous avons signalée, la villa de Marthe, dans laquelle Paul attendait, blotti au milieu d'un épais massif de fusains et de lauriers, voisin de la maison.

L'autre dès qu'il fut seul, enleva rapidement son pardessus, son chapeau, son longnon et sa barbe qui était postiche : il fit un petit paquet du tout, y enferma une pierre assez lourde et le jeta dans la Seine.

Il apparut alors vêtu d'un vêtement de drap jaunâtre à grandes râles marron, d'un pantalon et d'un gilet de même étoffe, et il tira de dessous ses vêtements un gibus qu'il développa en faisant jouer le mécanisme et dont il se coiffa. Par la simple ablation de la barbe et la suppression du longnon, son visage avait subi instantanément une métamorphose complète. Deux petits favoris roux en pattes de lapin descendaient sur ses joues ; ses petits yeux verts brillaient avec une surprenante mobilité ; sa bouche large et sans lèvres découvrait

vrait, dans un demi-sourire, de larges dents blanches. On ne se serait pas trompé en reconnaissant en lui un sujet de la gracieuse souveraine du Royaume-Uni.

Ce personnage, ainsi transformé reprit vivement la direction de Bougival et ne tarda pas à arriver devant la petite porte de la propriété voisine de celle de Marthe Lion.

Il sonna. La porte ouverte, il traversa le jardin et pénétra dans la maison.

— J'ai bien cru que vous ne viendriez pas ce soir, master Tom, dit l'hôte en l'accueillant la main largement ouverte.

— En effet, mon cher monsieur Constantin, je suis en retard.

Et saluant une jeune fille de dix-huit ans, d'une beauté admirable, il ajouta :

— Bonsoir, mademoiselle ; je vois que vous vous portez toujours à merveille.

— Oui, merci, monsieur Fox.

— Allons, voyons, cette partie, dit le père de la jeune fille. Asseyez-vous ; vous prenez du thé, n'est-ce pas ?

— Toujours.

— Va nous le préparer, Fanchon.

— J'ai ma revanche à prendre ce soir, dit Tom Fox, et je ne suis pas disposé à me laisser mater en cinq coups comme jeudi dernier.

— Nous allons voir, nous allons voir.

La partie s'engagea, lente et méthodique : Constantin fumant à petites bouffées dans une vieille pipe cuillée, Tom Fox humant une gorgée de thé après chaque pièce déplacée sur l'échiquier, et Fanchon les regardant jouer tout en poursuivant une dentelle au crochet.

— Echec au roi ! annonça bientôt le père de Fanchon.

A ce moment, une détonation retentit aux environs. Un cri fut entendu.

Les deux hommes et la jeune fille avaient levé ensemble la tête, écoutant, cherchant à comprendre ce qui se passait.

— C'est un coup de feu, prononça l'Anglais.

— Cette voix... s'écria Fanchon subitement pâle.

— C'est chez madame Marthe, dit Constantin en se levant.

— Allons voir !

Ils s'élançèrent tous trois, suivis par Goton, la vieille servante de Constantin. Des voix, des pas pressés se faisaient entendre. On parlait d'un crime.

Constantin entra dans la maison suivie par sa fille, par l'Anglais et par Goton. Ils montèrent au premier étage.

Tom Fox, dont la qualité de détective justifiait l'empressement curieux, plus jeune d'ailleurs que Constantin un ancien agent de la Sûreté générale, se précipita dans la chambre ouverte.

Il vit un jeune homme aux mains du jardinier qui le tenait d'une poigne solide.

Aussitôt il revint sur ses pas et, barrant le passage à Fanchon et à son père, déjà presque sur le seuil :

— N'entrez pas ! leur cria-t-il. Le malheureux... Nous le connaissez !

Mais déjà Fanchon avait vu.

— Paul !... fit-elle, et elle tomba sans connaissance entre les bras de son père et de sa vieille servante.

II

Marthe Lion, une des plus folles demi-mondaines de Bougival, gisait inanimée au milieu de la chambre, la poitrine trouée d'une balle, un filet de sang maculant les dentelles de sa robe de nuit entr'ouverte.

Autour d'elle, le désordre le plus complet, vestige du crime et de la lutte ; les tapis foulés, les meubles renversés, les objets épars et brisés, l'armoire à glace ouverte, des papiers jonchant le sol.

Devant le cadavre, le jeune homme que nous avons déjà vu, Paul, les vêtements déchirés, appréhendé par l'étreinte robuste du jardinier ayant à la main le revolver qu'il lui avait arraché.

On avait emporté Fanchon dans une chambre voisine. Son père, Goton et Caroline, la bonne de Marthe, essaient de la rappeler à la vie.

Tom Fox, après avoir envoyé chercher un médecin s'était rendu auprès du jardinier et du jeune homme.

— Malheureux ! apostropha-t-il celui-ci. Qu'avez-vous fait ?... Quel démon vous a poussé ?

— Ne croyez pas... M. Fox... balbutia le jeune homme.

— C'est ça, fit le jardinier, niez maintenant... Mais je vous tiens et le juge vous verra tel que je vous ai pris...

— Ce n'est pas vrai... Il se trompe... protesta Paul.

Des pas pressés sonnèrent dans l'escalier. Le juge de paix, le maire, des gendarmes et plusieurs autres personnes arrivaient.

Tom Fox s'affaça pour les laisser entrer et dans ce mouvement, il poussa du pied pour la ramasser sans être vu, un instant après, une lettre qu'il venait de reconnaître sur le tapis, la lettre anonyme que Paul avait lue dans le café.

— Morte ! dit un de ceux qui venaient d'arriver.

Le juge s'était baissé vers le cadavre de la jeune femme et l'examinait rapidement.

Il jeta ensuite, s'étant relevé, un long regard sur le jeune homme.

— Monsieur... dit celui-ci, je ne suis pas coupable ! ce n'est pas moi qui ai tué cette dame...

— Il ose nier, répondit le jardinier, quand je l'ai pris pour ainsi dire sur le fait, tenant encore le revolver et ces papiers qui sont là.

— Ce n'est pas moi, je vous le jure...

— Taisez-vous, commanda le juge de paix.

Les gendarmes s'étaient placés de chaque côté du jeune homme, le saisissaient chacun par un bras, tandis que le jardinier, le lâchant, remettait le revolver au magistrat.

Celui-ci examina l'arme.

— Un coup est déchargé, dit-il.

Et la robe de la jeune femme écartée, découvrant une gorge irréprochable, il examina la blessure. Puis, s'adressant au jardinier :

— Vous connaissez cet homme-là ? demanda-t-il.

— Non, M. le juge.

— Racontez-moi ce que vous avez vu, ce que vous avez fait.

— J'étais chez moi, là-bas au fond de la propriété, avec ma femme et Caroline, la bonne de madame ; nous causions... Tout à coup, un coup de feu se fait entendre. Je me lève, j'accours. Je grimpe ici et je vois madame étendue comme elle est là, et cet homme près de la fenêtre qu'il allait enjamber... Il avait ce revolver à la main et ces papiers, qu'à ma vue il laissa échapper... Je lui saute à la gorge, je le renverse et je lui arrache le revolver, en criant à ma femme et à Caroline : « Vite, occurez chercher les gendarmes !... Madame est assassinée ! » Voilà.

Sur le palier, plusieurs personnes se pressaient.

— Où est la bonne ? demanda le magistrat.

— Me voici, M. le juge, répondit Caroline en se présentant.

— Connaissez-vous cet homme ?

— Non, M. le juge.

— Vous saviez que madame Lion avait toutes ces valeurs et cet argent ici ? demanda le juge en montrant des obligations et des billets de banque que le brigadier de gendarmerie était en train de ramasser.

— Oui, M. le juge ; mais madame n'avait jamais autant d'argent que ça ici... Ça vient de ce qu'aujourd'hui elle était allée à Paris pour toucher un lot qu'elle avait gagné...

— Elle l'avait encaissé aujourd'hui ?

— Oui, M. le juge.

— Tout s'explique. Comment vous nommez-vous ? demanda alors le magistrat au jeune homme.

Celui-ci hésita un instant avant de répondre. Un travail s'était fait dans son esprit pendant les explications qui venaient d'avoir lieu.

Le juge de paix répéta sa question.

— Je me nomme Paul Coutard.

— Vous n'habitez pas Bougival ?

— J'habite Paris, avec ma mère et ma sœur.
 — Quel est votre métier ?
 — Je suis marqueteur.
 — Vous niez donc être l'auteur de cet assassinat ?
 — Oui, monsieur, je le nie... Je le nie de toutes mes forces... Je suis venu au contraire pour porter secours...
 — Où étiez-vous donc ?
 Cette question embarrassa Paul Coutard.
 — J'étais... balbutia-t-il... j'étais aux environs...
 — Inventez donc quelque chose de plus vraisemblable, voyons. Le jardinier vous a saisi ayant encore à la main ce revolver, et ces papiers que vous avez laissé échapper...
 — Oui, c'est vrai ; mais je vous jure... Ah ! je sais bien que vous ne me croyez pas... Vous ne pouvez pas me croire... et cependant... je suis innocent !
 — Vous connaissez madame Lion ?
 — Je l'avais aperçue quelquefois.
 — Où ?
 — A côté, chez M. Constantin.
 — Oui, en effet, dit Tom Fox intervenant. M. Constantin connaît ce jeune homme.
 — Qui êtes-vous ? demanda le juge de paix à l'Anglais.
 — Un ami de M. Constantin...
 Et il mit sous les yeux du magistrat une carte minuscule, tirée de sa poche, sur laquelle on lisait :

TOM FOX

DÉTECTIVE

6, Hill road, London.

Et l'Anglais, s'étant approché, dit à voix basse quelques mots à l'oreille du juge.
 — M. Constantin est là ?
 — Oui, M. le juge, avec sa fille qui vient de s'évanouir.
 — Voyez si M. Constantin peut venir ici, dit le juge de paix à l'Anglais.

A ce moment le médecin entra. Il salua de la main le juge et dit :

— A peine prévenu, je me suis empressé de venir, et l'on m'a arrêté au pied de l'escalier pour m'apprendre que la fille de M. Constantin s'était évanouie.

— Comment va-t-elle ?
 — Elle est en train de revenir à elle.

Paul Coutard quoique déjà fort pâle, avait blêmi en entendant cela, et ses lèvres murmurèrent ce nom éminé : Fanchon !

Le docteur Préal examina le cadavre de Marthe Lion, sonda la plaie pour noter la pénétration de la balle et en déduire la distance de laquelle le coup avait été tiré. Il examina aussi le revolver.

— Le coup a été tiré presque à bout portant, déclara-t-il, à deux pas au plus.

Constantin arriva.

Le médecin l'interrogea d'un regard.

— Elle revient lentement, dit l'ancien policier. Ne pourrait-on pas la transporter chez nous ?... J'ai peur qu'en entendant ce qui se passe ici...

— Non, dit le docteur, il y aurait danger en ce moment. Je retourne auprès de votre fille. J'examinerai plus en détail le cadavre après l'interrogatoire.

Il sortit.

— Vous connaissez cet homme ? demanda le juge au père de Fanchon.

— Oui, M. le juge.
 — Il se nomme bien Paul Coutard ?

— Oui, Paul Coutard.
 — Il venait chez vous ?

— Il y venait tous les dimanches avec sa mère et sa sœur, qui sont d'excellentes amies... Il était le fiancé de ma fille... Mais je ne comprends pas, M. le juge.

« Voyons, Paul, dit le policier en s'adressant au jeune homme, qu'avez-vous fait ?... Qu'est-ce qui vous a poussé à ce crime ?

— M. Constantin, supplia le malheureux, vous au

moins ayez confiance en moi... Croyez-moi, vous qui me connaissez... Je vous jure que je suis innocent...

— Mais alors...

Ce fut le juge qui reprit les questions.

— Expliquez donc votre présence ici, avec cette arme, ces traces du vol que vous alliez commettre.

— Je ne suis pas un voleur... Je ne suis pas l'assassin.

— Que veniez-vous faire à Bougival aujourd'hui ?

Le fiancé de Fanchon fit un violent effort sur lui-même et, d'une voix creuse, il répondit :

— Je ne puis pas le dire.

Le juge et le maire eurent un sourire et échangèrent un regard.

— Enfin, si invraisemblables que soient vos explications, fournissez-les... parlez... expliquez ce qui s'est passé à votre manière.

— Non, monsieur, non... il vaut mieux que je me taise.

Alors, une voix stridente s'éleva dans la pièce voisine, jetant ces mots avec des sons qui n'avaient rien d'humain :

— Il ne l'a pas tuée... Je le sais !...

— Fanchon !... Fanchon !... soupira l'infortuné jeune homme qui éclata en sanglots.

— Ma fille ! cria Constantin.

Il se précipita vers la chambre où elle se trouvait.

— Calmez-vous !... Calmez-vous ! disait le docteur Préal en essayant de maintenir doucement la pauvre enfant en proie à une surexcitation subite.

— Mademoiselle ! gémissait la vieille Goton, les yeux pleins de larmes. Mon Dieu, quel malheur !

— Ma pauvre Fanchon, ma chère enfant ! s'écria Constantin qui joignit ses efforts à ceux du médecin.

Cette exaltation n'avait été que passagère. Déjà la réaction venait de s'opérer, et la fille du policier se trouvait maintenant dans un état de torpeur profonde.

Le docteur expliqua à voix basse au père ce qui venait de se passer.

— Vous avez vu, lui dit-il, comme le réveil des sens s'est opéré d'une manière normale... Elle a ouvert de grands yeux étonnés dès qu'elle a eu repris possession de ses facultés, comme au sortir d'un rêve impressionnant. Elle a rassemblé ses souvenirs, cherchant à se rendre compte, reconnaissant où elle était, se rappelant ce qui avait eu lieu...

— Elle m'a souri, dit Goton.

— Oui, c'est vrai. Alors, tout d'un coup, elle a entendu la voix de ce jeune homme !... Ses yeux agrandis subitement ont pris des éclats flévreux... elle s'est soulevée d'un bond... e.e a crié comme vous l'avez entendue... Nous avions toutes les peines du monde à la maintenir.

— Ma pauvre enfant !

— Mais, heureusement, elle s'est calmée assez vite. Maintenant, il faudrait profiter de cette accalmie pour la transporter chez vous.

— Elle n'est pas en danger ? demanda Constantin avec une sollicitude pleine d'angoisse.

— Je ne crois pas. Je ne la quitterai pas, du reste.

— Oh ! oui, docteur, je vous la recommande, implora le malheureux père. Ma fille, ma pauvre fille, je n'ai plus qu'elle au monde !

— Rassurez-vous, M. Constantin, rassurez-vous.

Avec le concours du jardinier, on transporta Fanchon redevenue inerte.

Le docteur, lorsqu'elle fut déshabillée et couchée, l'examina attentivement, formula une potion que Goton alla chercher tout de suite, et que l'on ferait prendre par cuillerées d'heure en heure ; puis il retourna à la villa de Marthe Lion, où l'on avait besoin de lui.

III

Le Juge de paix avait compris que la résolution de sa faire que Paul Coutard avait prise serait inébranlable.

Il dit à voix basse au maire :

— Le gredin comprend qu'il s'enfoncerait davantage avec les explications invraisemblables qu'il a commencé

à donner, il juge prudent de se faire pour avoir le temps de combiner un système. Il ne parlera pas.

El, s'adressant au brigadier de gendarmerie :

— Fouillez-le, commanda-t-il.

Cet ordre produisit un tressaillement chez le fiancé de Fanchon. Il jeta subitement les yeux sur la poche de son veston, dans laquelle il avait placé la lettre anonyme.

Il s'aperçut alors que, dans la lutte cette poche avait été arrachée et que la lettre s'en était échappée. Il regarda autour de lui, à terre, il ne la vit pas.

Tom Fox, qui l'observait de l'angle de la pièce où il se trouvait, aperçut ce tressaillement et comprit quelle était la préoccupation du jeune homme.

Le brigadier ne trouva, dans les poches de Paul Coutard, que des objets insignifiants : un mouchoir, un porte-monnaie contenant une douzaine de francs et un billet de retour de Bougival à Paris, un petit cahier plein de notes de travail et dans lequel se trouvait un dessin d'ornement sur une feuille de papier à calquer, plié plusieurs fois sur elle-même, deux clefs, un petit couteau de poche à plusieurs lames, une blague en cuir contenant du tabac, un cahier de papier à cigarettes et une boîte d'allumettes en bois avec les initiales P. C. au milieu d'un écusson en marquetterie.

Le juge examina le cahier. Rien de ce qui était écrit ne pouvait lui fournir une indication utile ; prenant alors le coupon de ticket :

— Vous avez donc passé la journée à Paris ? demanda-t-il à Paul Coutard, espérant par une diversion le faire parler et l'amener à laisser échapper quelques explications involontaires.

— Oui, monsieur.

— Quel train avez-vous pris pour venir à Bougival ?

— J'ai pris le train de huit heures trente-cinq à la gare Saint-Lazare.

— Et vous êtes arrivé ?

— A dix heures moins le quart, à peu près.

— Vous n'alliez pas chez M. Constantin, puisqu'il ne vous attendait pas ?

— Non, monsieur.

— Alors, que veniez-vous faire à Bougival ?

— Je ne peux pas l'expliquer.

— Ah ! ah !... fit le magistrat avec un sourire significatif. Vous nourrez au moins me dire ce que vous avez fait à Paris ?

— J'ai travaillé toute la matinée chez moi, répondit Paul Coutard ; après mon déjeuner, je suis allé à la Bibliothèque pour relever un dessin Louis XVI, qui est encore dans ce carnet que vous avez, puis je suis revenu chez moi, j'ai travaillé de nouveau, j'ai diné avec ma mère et ma sœur et je suis sorti.

Le corps de Marthe Lion avait été placé sur le lit, et le docteur Préalat avait repris son examen. Le juge de paix s'approcha de lui.

— Les traces de lutte que j'ai relevées tout d'abord d'après le désordre des vêtements de cette malheureuse, dit le médecin, sont confirmées par les constatations que je viens de faire sur le corps. Voulez ces ecchymoses au poignet gauche.

— Oui, en effet.

— Cette dame n'était pas encore couchée, puisque le lit n'était pas défait.

— Oui, confirma la domestique, j'avais seulement fait la couverture de madame.

— Votre maîtresse était donc seule ? questionna le juge.

— Madame savait que j'étais chez le jardinier. Si elle avait besoin de moi, elle pouvait m'appeler : il y a une sonnette qui aboutit à la maison du jardinier.

— Avez-vous entendu cette sonnette ?

— Non, monsieur.

— Que faisait madame Lion ?

— Elle lisait sans doute, dans le petit salon fai à côté, comme tous les soirs.

En effet, dans une pièce voisine, des publications illustrées étaient encore sur une table, ouvertes, on coupe-papier en ébène auprès d'elles, la pièce éclairée par une grande lampe en cloisonné supportant un vaste abat-jour.

— Vous avez donc entendu le coup de revolver, continua le juge de paix en s'adressant à Caroline, et vous êtes accourue avec le jardinier ?

— Oui, monsieur le juge. Ce coup de pistolet nous a fait tressauter tous les trois.

— Puis j'ai reconnu la voix de Madame ?

— Qu'a-t-elle crié ?

— Je n'ai pas pu comprendre ce que Madame a dit, mais j'ai bien reconnu sa voix.

— Moi aussi, confirmèrent ensemble le jardinier et sa femme.

Mais le juge de paix venait de faire une découverte nouvelle et une constatation qui allait s'ajouter aux charges déjà accablantes qui pesaient sur le malheureux.

Ce magistrat, M. Renaudin, avait l'habitude des affaires criminelles, la pratique des instructions compliquées. Substitut d'abord à Angers, il avait été nommé ensuite juge d'instruction à Paris. Il avait dû, pour raison de santé, demander un poste suburbain et il n'était que depuis deux ans à la tête du prétoire bougivalois.

Deja, il avait relevé le désordre des vêtements de Paul Coutard, la poche du veston et la boutonnière du col de la chemise arrachées, témoignages irrécusables de la lutte que le jeune homme avait eu à soutenir, selon, à la hauteur des genoux, des empreintes caractérisées au moment où il s'apprétait à la dévaliser. — Maintenant il découvrait sur le devant de son pantalon, à la hauteur des genoux, des empreintes caractéristiques, des traces verdâtres de mousse foulée et le gris de quelques fragments de plâtre écrasés...

— Approchez, commanda-t-il au fiancé de Fanchon.

— Voyez les traces que porte votre pantalon ? dit M. Renaudin, en désignant les maculatures qu'il venait de découvrir.

Paul Coutard regarda d'un air hébété dans la direction indiquée par le doigt du magistrat.

Mais celui-ci lui prit le poignet, l'éleva, et son l'avançant, il découvrit aux manches des empreintes semblables à celles des genoux.

— Que signifient ces traces à vos coudes et à vos genoux... et à l'extrémité de vos chaussures, ajouta le juge, ces éraillures du cuir, ces parcelles de plâtre logés entre les semelles et le bout ?

L'infortuné comprit sur le champ les nouvelles charges qui l'accablaient. Mais que pouvait-il répondre ?

Pouvait-il avouer le but qu'il poursuivait en s'introduisant chez Marthe Lion et faire connaître à Fanchon, à la fiancée adorée sur laquelle il n'avait plus maintenant aucun doute, les soupçons outrageants qu'il avait conçus ?

S'il fut résigné pour se défendre, qu'il était hors d'état de prouver ce qu'il dirait, puisqu'il n'avait pas retrouvé la lettre qui s'était échappée de sa poche arrachée.

Il sentait peser sur lui l'accablement terrible d'une faute inexorable, contre laquelle il était incapable de lutter ; il ne se rendait pas compte, il ne pouvait même pas avoir l'idée de l'infâme machination dont il avait été le jouet, dont il était la victime. Il demeura muet, consterné.

Le juge de paix répondit lui-même à la question.

— Ces traces, déclara-t-il, sont celles d'une escalade ; le plâtre des murs, la mousse du faite sur lequel vous vous êtes appuyé pour escalader l'enceinte de cette propriété, voilà ce que cela signifie. Demain, on relèvera dans le jardin les vestiges de vos pas ; on reconstruira la place où l'escalade a eu lieu, le chemin que vous avez fait, et la démonstration du crime sera complète, malgré vos dénégations et malgré votre silence.

— Non, monsieur... non... s'écria Paul Coutard, essayant une protestation que les plus horribles angoisses étouffèrent dans sa gorge contractée.

— Osez donc nier, maintenant ! prononga M. Renaudin. Niez en face de votre victime !

— Oui... oui... monsieur, déclara alors l'infortuné que la menace du danger exaltait en lui donnant des forces nerveuses ; oui, sur le corps de cette malheureuse... Devant Dieu, je le jure, je suis innocent !... Tout est contre moi, je le sens bien... Tout m'accable... Je me

peux rien prouver... mais je le jure encore, sur ma mère, sur ma sœur, sur la tombe de mon père, sur... celle que j'aime, je n'ai pas commis ce crime... Je ne suis pas l'assassin de cette femme !...

— Oh ! c'est trop fort ! s'écria le jardinier qui ne put retenir cette protestation, tant il croyait être sûr d'avoir bien arrêté le véritable assassin de sa maîtresse.

Le juge lui imposa silence d'un geste et d'un regard.

Puis, s'adressant au marqueteur :

— Demain, dit-il, nous commencerons l'enquête, en attendant celle du parquet de Versailles et du juge d'instruction. D'ici là, réfléchissez et tâchez de comprendre que votre intérêt est de dire la vérité !

Paul Coutard semblait anéanti par l'effort qu'il venait de faire.

Il se laissa emmener, docile, presque inconscient, par les gendarmes, qui obéirent à un ordre du magistrat et le conduisirent au violon où le malheureux fut gardé à vue.

M. Renaudin ferma lui-même l'armoire à glace dont il prit la clé, annonça que le lendemain il apposeraient les scellés et laissa à Caroline, au jardinier et à sa femme la garde de la maison, en leur recommandant de ne rien toucher et de ne rien déplacer.

IV

Le docteur Prélal avait achevé l'examen, du reste peu compliqué du cadavre de la jeune demi-mondaine ; il avait pris des notes qui lui serviraient à rédiger son rapport médico-légal : l'attitude du corps, le désordre du costume, la blessure, la pénétration du projectile et ce qui concernait l'accusé. Puis, il était revenu en toute hâte chez Constantin, car l'état de Fanchon lui inspirait de graves inquiétudes.

Cette stupeur dans laquelle la pauvre enfant était engagée maintenant l'alarmait aussi vivement que l'état d'extase auquel elle avait été en proie auparavant, redoutait, des complications cérébrales qu'expliquait évidemment le choc terrible et douloureux ressenti par la jeune fille lorsqu'elle se trouva en présence de son fiancé accusé de ce crime épouvantable.

L'infortuné Constantin dissimulait, sous la rude apparence de sa nature énergique, les horribles angoisses qui le poignaient au cœur et le torturaient.

Le pauvre père était auprès de son enfant, avec Goton, attentif à tous ses mouvements, épantant ses regards, le soulèvement de sa gorge, sous les faibles efforts de la respiration, les tressaillements imperceptibles de son être.

Le docteur essaya de le rassurer, mais la tranquillité lui faisait défaut à lui-même et sa voix manquait malgré lui de conviction. Cet assouplissement graduel, de plus en plus profond, cet état comateux exempt de paroxysme, lui faisaient diagnostiquer un commencement d'apoplexie nerveuse, déterminée par la soudaine suppression des fonctions cérébrales à la suite d'une émotion violente.

Il avait fait relever avec trois oreillers la tête de l'intéressante malade, la maintenant ainsi dans une position presque assise. Il administra lui-même la potion qu'il avait formulée, et enfin, ne percevant aucune amélioration dans l'état de Fanchon, il se résolut à pratiquer une saignée. En même temps, il appliqua aux mollets des sinapismes énergiques et fit placer sur le front des compresses mouillées dans de l'eau glacée.

Le lendemain après avoir pris quelque repos, et ayant remis au juge de paix le rapport qu'il venait de rédiger, il revint auprès de Fanchon.

La pauvre enfant était toujours dans un état alarmant. La torpeur comateuse s'était lentement dissipée. Quelques légères secousses agitaient par moments ses membres inertes. Elle ouvrait les yeux et promenait autour d'elle, dans le vide, des regards vagues sans expression, bagards, bêtards. Parfois son front s'assombrissait et une ride s'y dessinait ; mais elle s'éta-

çait presque aussitôt et le calme désespérant reprendait possession d'elle. Quelques symptômes d'agitation se manifestèrent peu à peu, rares d'abord, plus rapprochés ensuite. Les lèvres de Fanchon s'agitaient, n'émettant aucun son.

Le docteur Prélal l'observait attentivement.

— Elle va avoir du délire, dit-il à Constantin. Il ne faut pas vous en alarmer ; ce n'est pas une aggravation dans l'état de votre fille : c'est l'évolution normale de la maladie.

— Mais elle est peut-être en danger, docteur ? demanda le père très inquiet. Oh ! ne me cachez rien !

— Je crois que nous éviterons les complications... Le danger est conjuré maintenant. Je réponds d'elle.

— Ah ! docteur, vous me rassurez... J'ai confiance en vous... Mon Dieu, ma pauvre fille !

— Rien de grave n'est plus à craindre. Au délire succédera une période de fièvre, mais il n'y aura aucun danger sérieux si l'on observe bien mes prescriptions.

— Tout sera fait à la lettre, je vous en réponds.

— Oui ! oui, tout, confirma Goton avec une sollicitude touchante, ma pauvre Fanchon, je l'aime tant... C'est comme ma fille puisque c'est moi qui l'ai nourrie à la place de celle que le bon Dieu m'a prise.

Et la vieille servante essayait avec son tablier les larmes qui coulaient sur ses joues ridées.

Ainsi que le médecin l'avait pronostiqué, Fanchon fut en proie au délire exempt de violence, presque calme ; tantôt souriante, tantôt les yeux humides, elle prononçait des mots, des phrases lâchées, sans aucune cohésion entre elles, révélant l'égarement de son esprit. Cet état se prolongea pendant toute la journée.

Le soir, à la tombée de la nuit, le délire cessa. La fièvre qui agitait la pauvre Fanchon subsistait seule, assez intense, relative à l'effet que le docteur attendait de la potion méthodiquement et scrupuleusement administrée. Constantin et la bonne Goton ne quittaient pas un seul instant leur chère malade, cruellement affligés, mais rassurés néanmoins par les recommandations patroles du docteur Prélat qui, à sa visite de l'après-midi, garantit que la vie de Fanchon était hors de danger.

Dans la matinée, Paul Coutard fut visité au violon par le juge de paix qui lui demanda s'il se décidait à avouer enfin le crime en flagrant délit duquel il avait été pris.

Le digne magistrat, abusé par les apparences dont il ignorait les combinaisons machiavéliques et que tout autre eût jugées comme lui, était absolument convaincu de la culpabilité du jeune marqueteur ; et cependant il ne pouvait se défendre d'un intime sentiment de sympathie pour le fiancé de Fanchon. Il pensait que le calme de la nuit, les longues réflexions de la solitude, le tête à tête avec sa conscience, auraient déterminé chez Paul Coutard l'effroi de sa situation et le remords de son forfait. Il s'attendait à le trouver disposé aux aveux et au repentir. Mais, dès les premières questions, il comprit à l'altitude de l'inculpé qu'il n'en obtiendrait rien.

Il donna l'ordre aux gendarmes de le conduire à la villa de Marthe Lion, où il voulait opérer une nouvelle confrontation du meurtrier et de la victime et procéder à des constatations pour lesquelles la présence de Paul Coutard était nécessaire.

Déjà, le brigadier de gendarmerie, sur l'ordre de M. Renaudin, était allé dès le matin dans la villa, pour faire des investigations et rechercher les éléments matériels, les traces laissées par le coupable.

Nos lecteurs qui connaissent les causes graves de la présence de Paul Coutard dans la propriété de Marthe Lion, qui savent à quelles préoccupations exaspérées de la jalousie il avait obéi en s'introduisant chez la maîtresse du banquier Desmonts, ont compris que l'assassin de cette fille était cet homme à qui Tom Fox avait remis le revolver et le clé de la petite porte de la villa. Le complice du détective n'avait laissé aucune trace de son passage.

Les foulures de ses pas dans l'allée qu'il avait parcourue avaient disparu mêlées à celles des personnes qui, depuis le crime, étaient allées et venues par le

même chemin ; rien ne pouvait donc révéler l'existence du criminel véritable ; rien, si ce n'est le jeune marqueteur qui, blotti dans le massif de fusain et de lauriers avait volé au secours de la malheureuse, qui l'avait surprise, l'avait désarmer, lui avait arraché le produit de son vol et n'avait pu l'empêcher de fuir par la fenêtre, qu'il avait enjambée lorsque le misérable put se dégager de son étreinte.

Au contraire, des traces laissées par le malheureux avaient élevé contre lui de nouvelles preuves du crime, des charges accablantes.

Le brigadier avait reconnu l'endroit du mur d'enceinte où l'escalade avait eu lieu. Le crépiage extérieur du mur était légèrement dégradé, la mousse qui couvre le faîte des tuiles était foulée, écrasée aux places sur lesquelles Paul Coutard s'était appuyé pour la franchir ; les traces de ses pas, à travers les gazon fraîchement tondus et au milieu des plates-bandes qu'il avait traversées : sa présence dans le massif d'arbustes où il s'était caché était également accusée ; enfin, ses bottines avaient laissé des fragments de la terre qui s'y était attachée sur le seuil de la porte de derrière qu'il avait trouvée ouverte et par laquelle l'assassin s'était introduit. Toutes ces constatations témoignaient contre l'infortuné qu'écrasait l'évidence la plus fatale et la moins niable.

Le juge de paix, mis au courant de ces découvertes, fit ressortir à l'inculpé combien ses dénégations auraient peu de valeur.

Il l'écrasa tellement par la logique de ses déductions que le malheureux comprit que toute tentative ayant pour but d'affirmer à nouveau son innocence serait vaine et qu'il demeura atterré, prostré, sans courage pour se défendre de ce crime qui n'était pas le sien.

Il sentait qu'il était perdu, irrémédiablement perdu, et que Fanchon n'existant plus pour lui.

Ce déchirement de son amour, cet anéantissement de ses espérances les plus chères l'accabliait bien autrement et le torturait bien davantage que l'accusation portée contre lui. Aux révoltes soulevées par cette accusation avaient succédé, les dominants de leur immense douleur et de leurs angoisses mortnelles, les affres du bonheur perdu, du cœur écrasé, de la vie irréparablement brisée.

Il ne répondit rien. Il laissa le magistrat faire les questions, démontrer les preuves, et répondre lui-même par ses déductions irrefutables.

Pour tous il était bien l'assassin de Marthe Lion.

Devant le cadavre seulement, lorsqu'eut lieu la confrontation neuve, Paul Coutard pressé de parler, admis d'avouer le crime, laissa couler lentement deux grosses larmes, et d'une voix creuse, à peine distincte, il laissa échapper ces mots :

— Ah ! si vous pouviez parler, vous !... Mais non, tout est contre moi... Tout m'écrase !... Et rien ne viendra dire qu'on se trompe !... Ah ! C'est horrible !

— Très fort !... le grecan est très fort, pensa le brigadier de gendarmerie qui croyait être en présence d'un comédien d'une habileté consummée.

Et sur un signe du juge, il donna l'ordre d'emmener l'inculpé.

V

Paul Coutard se rendit encore bien mieux compte de son horrible situation lorsqu'il fut seul dans la petite cellule dépendant du violon, lorsqu'il put repasser dans son esprit tous les faits incompréhensibles qui s'élevaient contre lui.

D'abord il n'avait pensé qu'à Fanchon.

Il avait appris par le court dialogue du docteur et de Constantin qu'elle avait été vivement atteinte par le choc imprévu et épouvantable qui l'avait frappée en se trouvant en sa présence, en le voyant arrêté, accusé de ce crime, et il avait souffert les plus atroces douleurs lorsqu'il sut que Fanchon s'était évanouie et que son état était devenu alarmant.

Comment pouvait-il avoir de ses nouvelles ?

Il n'avait osé s'adresser aux gendarmes qui ne savaient rien peut-être, ou qui n'auraient pas voulu lui répondre.

Son inquiétude était terrible et le malheureux souffrait aussi fort qu'il aimait.

Une consolation bien ouverte lui était échue à travers l'horrible fatalité qui s'acharnait contre lui ; il avait entendu la voix de Fanchon s'élever, lorsque tout l'accusait, et cette voix aimée déclarer avec une sorte d'exaltation farouche qu'il était innocent. — Elle au moins avait confiance en lui ; elle le savait incapable d'un pareil forfait, d'un crime que rien n'aurait expliqué.

En même temps, sa pensée cherchait à démêler l'infatual chaos dans lequel il la sentait se percer, s'égarter impuissante.

La lettre anonyme, cette lettre qu'il avait perdue, était assurément l'œuvre d'un calomniateur, d'un infâme, il le comprenait à cette heure. Fanchon, la Fanchon qu'il adorait était incapable aussi de ce crime monstrueux de s'être donnée à un autre. Et lui, il l'avait cru coupable.

Il s'accusait de cette erreur comme d'un crime.

Paul Coutard avait honte de sa coupable crédulité ; il rougissait de ses mélancolies jalouses.

Il avait eu cette lettre cependant, si on l'eût saisie sur lui quand les gendarmes le fouillèrent, elle aurait expliqué bien des choses qui l'accusaient, elle aurait peut-être établi son innocence.

Et maintenant cette lettre était perdue.

Le jeune marqueteur se la rappelait textuellement, tant il l'avait lu avec patience et à diverses reprises, tant en le torturant elle s'était gravée dans son esprit.

Il pouvait la répéter mot à mot et il s'essayait à se la redire, retrouvant toutes les phrases qu'il analysait en les récitant.

Quel était donc le but de l'auteur de cette infamie anonyme ?

Qui donc avait intérêt à le torturer, à briser peut-être son amour pour Fanchon ? Qui donc était jaloux de son bonheur ou quel ennemi se déclarait ainsi évidemment contre cette adorable jeune fille, tentant de lui arracher le fiancé auquel elle avait donné son cœur ?

S'il avait pu la voir, il lui aurait confessé son erreur coupable, il se serait jeté à ses genoux, il lui aurait demandé pardon.

N'était-ce pas lui la cause du mal qui venait de frapper sa fiancée ?

S'il n'avait pas ajouté foi aux odieux mensonges de cette lettre anonyme, s'il n'avait pas cru que Fanchon pouvait être coupable, s'il n'avait pas voulu l'épier honteusement, rien ne serait arrivé : il serait libre, exempt de cette accusation, et Fanchon ne serait pas gravement malade, en danger de mort peut-être.

Que faire maintenant ?

Qui le croirait s'il révélait, sans preuves, sans cette lettre, le mobile qui l'avait poussé à s'introduire de nuit dans la propriété de Marthe Lion.

Ne dirait-on pas que cette lettre, qu'il ne pouvait présenter, était une invention ?

N'avait-il pas tout contre lui, toutes les concordances possibles pour l'accuser, toutes les coincidences, les plus formidables pour le désigner comme l'assassin ? Le malheureux se sentait perdu sans qu'aucune lueur ne brillât au milieu de son épouvantable désespoir.

Dans l'après-midi, on le fit sortir de sa cellule et les gendarmes le conduisirent à la gare, où il prit avec eux le train de Versailles. On l'écrasa à la prison.

Le lendemain, un juge d'instruction, M. Herbois, le manda devant lui et l'interrogea.

Ce magistrat avait lu le rapport du juge de paix de Bougival et celui du docteur Prétat. Il avait pu étudier d'une manière complète l'affaire qui lui était connue, car les deux documents étaient rédigés avec la clarté la plus parfaite et la précision la plus minutieuse.

Selon M. Herbois, l'affaire était des plus simples, sans complication aucune. Le mobile du crime était le vol, le vol suscité par les besoins d'argent sans doute ; l'enquête qui serait faite sur les antécédents de l'inculpé, sur son genre de vie, sur ses ressources, l'éclaircirait du reste. Ami de M. Constantin, le voisin de Marthe Lion, il venait tous les dimanches à Bougival ; il connaissait la maîtresse de M. Desmonts, dont Fanchon était la couturière : il avait entendu parler sou-

vent d'elle, et il avait probablement appris qu'elle avait des valeurs chez elle et qu'elle avait gagné le gros lot au tirage de la Ville de Paris : puis que le paiement des primes n'avait eu lieu qu'un mois après le tirage. Alors il avait combiné le vol, sans intention homicide peut-être, mais en prenant la précaution criminelle de se munir d'un revolver pour protéger sa fuite et assurer son impunité au cas d'une surprise. Il connaissait à peu près les étres de la villa ; il savait sur quel point de la clôture une escalade était facile. Il savait quel était le personnel au service de Marthe Lion, et il pouvait prendre ses précautions à cet égard. Il était au courant des habitudes de la jeune femme, qui lisait chaque soir avant de se coucher. Alors il avait agi ; il s'était introduit dans la propriété, il s'était caché dans un massif d'arbustes pour attendre le moment favorable. Il avait pénétré dans la maison lorsqu'il en vait vu sortir la domestique qui allait passer la soirée chez le jardinier ; il avait trouvé aisément la chambre de Marthe et il s'apprêtait à s'emparer des valeurs et de l'argent lorsqu'il avait été surpris par la jeune femme, attirée sans doute par quelque bruit. Se voyant perdu, saisi par elle qui appelait au secours, il avait tiré un coup de revolver et il allait prendre la fuite, se sauver par la fenêtre qui donnait sur une terrasse, lorsqu'il avait été appréhendé par le jardinier qui venait d'accourir. C'était bien là ce qui s'était passé.

Il n'y avait donc qu'à essayer d'obtenir les aveux du coupable.

Si l'obstinait à se taire ou s'il persistait à nier, il suffisait de réunir les témoignages et d'envoyer le rapport à la Chambre des mises en accusation qui statuerait sans hésitation, tellement les faits étaient clairs et la culpabilité de l'accusé évidente.

Paul Coutard dit au juge d'instruction :

— Je ne puis avouer ce crime, monsieur le juge, car quelque invraisemblable que cela vous paraisse, je suis innocent.

Et comme il vit sur les lèvres du magistrat un sourire d'incredulité, il ajouta aussitôt :

— Je vous dirais la vérité tout entière, je vous révélerais pour quels motifs je me suis trouvé là, dans cette propriété, que vous ne voueriez pas me croire... Je n'ai aucune preuve pour appuyer ce que je soutiendrai, tandis que tout m'accuse, que tout me désigne pour le coupable. Je sens que moi-même, à votre place, en présence de tout ce que vous venez de me dire, dé tout ce que vous savez, je jugerais comme vous et que je croirais à la culpabilité de l'homme qui serait à ma place. Je préfère donc garder mon secret pour moi, car la divulgation ne saurait me servir... Je n'ai plus qu'à me confier à Dieu, qu'à l'implorer pour qu'il vienne à mon aide, qu'à lui demander de permettre que la vérité civile et de mettre un terme aux tourments que l'enlure.

Le juge avait écouté le jeune homme avec la plus grande attention. Son accent l'avait frappé. Mais par habitude professionnelle, M. Herbois se déflait de ses impressions et « dans l'espèce », en style du Palais, il ne pouvait reconnaître d'emblée la sincérité dans la voix de cet homme dont la culpabilité était évidente. Il se dit cependant :

— C'est une comédie très habile... ou peut-être il dit vrai.

Ce secret dont Paul Coutard avait parlé le préoccupait. Le magistrat y pressentait un système habilement combiné... ou quelque chose de mystérieux et d'inexplicable.

Il voulait connaître jusqu'au fond la pensée de son accusé, et, de la voix la plus douce, il lui dit :

— Je ne suis pas pour vous un accusateur ; je ne suis qu'un juge, qui cherche à s'éclairer. Pour juger, il faut que je sache tout. Quel est donc ce secret dont vous avez parlé ?

Et voyant une hésitation dans ses regards :

— Vous n'avez rien à craindre ici, ajouta-t-il. Mon caractère de magistrat vous permet de tout dire. Je ne verrai dans vos paroles que les faits qui peuvent établir l'innocence que vous affirmez. Le reste me sera

sacré et demeurera couvert par le secret professionnel, auquel vous n'ignorez pas que je suis tenu et dont ma conscience me fait un devoir. Voyons, je vous écoute.

— Mais je n'ai aucune preuve, monsieur le juge, dit le malheureux d'une voix navrée.

— Qu'importe !... De quoi s'agit-il... Vous parlez des motifs qui ont fait pénétrer dans la propriété de cette femme.

— Oui, c'est cela.

— Eh bien ! quels sont ces motifs ?

— J'étais fou...

Le juge se méprit sur le sens que Paul Coutard donnait à ses paroles car il pensait :

Voilà son système : ne pouvant nier le crime, il va le mettre sur le compte de l'amour, de la passion, croyant ainsi l'excuser. Et tout haut :

— Comment vous êtes-vous introduit dans la villa ?... Vous avez bien escaladé le mur, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur, c'est vrai.

— Ah !... Alors, qu'est-ce qui vous poussait à agir ainsi ?...

— Il faudrait que je vous dise tout.

— Eh bien ! dites.

Alors, le fiancé de Fanchon parut faire un effort sur lui pour lutter contre une résolution puissante, et après un silence pendant lequel le greffier, sur un signe de M. Herbois, se retira discrètement, il dit :

— J'aime une jeune fille, M. le juge.

— La fille de M. Constantin ?...

— Oui.... elle... Fanchon...

— Vous étiez son fiancé, n'allez pas dans le rapport du juge de paix de Bougival. Votre famille était étroitement unie à laienne par une amitié très ancienne. Vous veniez chez M. Constantin tous les dimanches avec votre mère et votre sœur ?

— Oui, monsieur, oui...

— Alors ?

— Avant-hier, jeudi, j'ai reçu une lettre.

— Ah !... quelle lettre ?

— Voilà, dit l'infatigable dont l'accablement devint intense, vous ne me croirez pas... Vous penserez que c'est un mensonge que j'invente pour me défendre...

— Dites toujours, fit le juge avec bienveillance. Où est cette lettre ?

— Je l'ai perdue.

— Vous l'aviez sur vous ?

— Là, répondit Paul en montrant la poche de son veston. Dans la lutte, elle est tombée lorsque ma poche a été arrachée.

— Quel rapport a cette lettre avec l'affaire ?

— Mais cette lettre, c'est tout, monsieur, c'est tout !... c'est la preuve de mon innocence !...

— Qui vous l'avait écrite ?

— Je ne sais pas... Elle était anonyme.

— Ah ! fit M. Herbois sur une intonation qu'il ne put empêcher d'être sceptique.

Le jeune homme s'en aperçut.

— Vous ne me croirez pas ? demanda-t-il.

— Je vous écoute.

— Je savais bien que vous ne pourriez me croire...

— Enfin, que disait cette lettre ?

— C'est cette lettre qui est cause de ma présence chez madame Marthe. On me disait, monsieur, que Fanchon avait un amant ; que le soir, trompant la vigilance de son père, elle venait le trouver chez cette femme ; on me disait que ce soir-là, jeudi, elle y viendrait, que je l'y verrais... On me conseillait de la surprendre, d'escalader le mur, de la guetter... Voilà, j'ai eu tort de croire ces calomnies infâmes... J'ai eu tort de n'avoir pas confiance en celle que j'aimais... J'ai obéi à la jalouse qui m'a poussé, et j'y suis allé.

— Eh bien dit le juge d'une voix qui pouvait donner confiance au jeune homme, cela est très vraisemblable. Il faudrait seulement qu'on puisse retrouver cette lettre...

— Oh ! oui, monsieur, si on la retrouvait je serais sauvé, n'est-ce pas ?

M. Herbois ne répondit pas. Il dem...

— Vous l'aviez avec vous en arrivant à Bougival ?
 — Oui, monsieur. Je l'ai relue plus de vingt fois. Avant d'aller... là, je l'ai relue encore.
 — Vous la possédiez donc encore au moment de votre escalade ?
 — C'est certain.
 — Vous ne devez pas l'avoir perdue dans le jardin, car, en procedant aux investigations, on l'aurait retrouvée. C'est donc dans la maison que vous devez l'avoir perdue ?
 — Oui, je le crois... dans la lutte...

— Quelle lutte ?... avec madame Lion ?
 — Non, monsieur, non... J'étais caché dans le massif, comme on l'a dit ; j'épiais Fanchon que je m'attendais à voir paraître... J'entendis bientôt des pas légers, comme ceux d'une personne qui cherche à marcher sans bruit... J'ai cru que c'était elle... Je ne vis qu'une ombre mais cela me suffit pour reconnaître un homme. Je pensai alors que cet homme était l'amant que Fanchon venait voir, qu'elle attendait déjà peut-être auprès de cette femme dont la complaisance la servait... J'écoulais de toute mon attention, épiant le moindre bruit, prêt à m'élanter lorsque j'aurais été certain de sa trahison... Tout à coup j'entendis un bruit... puis un cri... Je courus, je trouvais une porte ouverte, celle par laquelle cet homme était entré... On cria au secours... Je gravis l'escalier en courant et une détonation retint suivie d'un bruit sourd et d'un cri que je poussai en criant : « Misérable ! » Car c'est ma voix que l'on a entendue après le coup de feu. Un homme était à tenant un revolver et des papiers... Je me jetai sur lui, engageant une lutte terrible, cherchant à saisir l'arme qu'il essayait de tourner contre moi... mais je me heurtai au cadavre, je trébuchai et l'assassin en profita pour se dégager et pour se sauver par la fenêtre.

Paul Coutard s'arrêta essoufflé.

Le juge relâchit un instant.

Lui, se heurtant à l'impossibilité du juge instructeur ne pouvait penetrer sa pensée, ni comprendre l'impression que son récit avait produite sur lui.

— Demain, dit M. Herbois, j'rai moi-même à Bougival : vous y serez conduit, car votre présence me sera nécessaire. Je chercherai cette lettre parmi les papiers que l'on a ramassés dans la chambre où le crime a été commis.

— Que Dieu fasse qu'on la retrouve, monsieur !

— Mais, ajouta le juge, il y a un point qui m'a frappé dans ce que vous avez dit... D'après votre version, un homme s'est introduit chez madame Lion ?

— Oui, monsieur.

— Vous le reconnaîtriez ?

— Oh ! oui, monsieur le juge, je le reconnaîtrais entre mille.

— Cet homme, selon vous, serait l'assassin ?

— C'est lui qui a tué cette femme, et si je n'avais fallu tomber, je l'aurais maintenu et la justice aurait eu le véritable coupable.

— Cet homme avait le revolver à la main ? dit le juge.

— Oui, c'est moi qui l'ai désarmé.

— Ceci peut être un indice...

— Mais, monsieur, s'écria le fiancé de Fanchon, c'est la preuve de mon innocence, ce revolver... il n'est pas à moi, je peux le prouver...

— Ah ! Comment ?

— Je n'en ai jamais eu.

— En effet, ce serait une preuve.

— Ah ! Tout ne m'accablera pas peut-être... Je pourrais donc prouver que je ne suis pas un assassin !...

— Eh bien ! demain nous verrons.

— Oh ! monsieur, merci ! Vous me rendez la vie et l'espoir.

Et le juge sonna pour que les agents ramenassent l'accusé au Dépôt.

VI

Le jour suivant, de nouveaux renseignements parvinrent au magistrat instructeur et, s'il avait pensé un instant que Paul Coutard était sincère en affirmant son innocence, il ne pouvait en présence de ces renseignements que croire d'une façon définitive et inébranlable à sa culpabilité.

Des agents de la Sureté, sur la demande que M. Herbois en avait fait, avaient procédé à Paris à une enquête.

On avait rien à dire sur la famille du jeune marqueteur. Mme Coutard habitait avec sa fille et son fils un modeste appartement du passage de la Main-d'Or, au faubourg Saint-Antoine. La mère exécutait des travaux de broderie pour les magasins du Bon-Marché : Céline, sa fille, l'aidait et dessinait elle-même les étoffes à broder. Une pièce, la plus grande, servait d'atelier à Paul, qui était marqueteur et très habile dans son métier, travaillant en véritable artiste pour les plus grandes maisons de meubles du faubourg.

On vivait modestement, sans privations, mais aussi sans dépenses inutiles. Sur ce chapitre, les renseignements recueillis étaient excellents.

La mère et la sœur de Coutard avaient été profondément impressionnées par la terrible nouvelle et toutes deux elles avaient protesté avec indignation contre la culpabilité de Paul.

Mais l'enquête avait eu aussi pour but de rechercher la provenance du revolver.

Paul Coutard, c'était établi, n'avait jamais possédé une arme pareille. Il l'avait donc achetée dans la journée du crime, c'est ce que pensaient les agents.

En effet, ils avaient trouvé sans peine, dans le faubourg Saint-Antoine, à peu de distance du passage de la Main-d'Or, un bijoutier armurier qui reconnaît avoir vendu le revolver qu'on lui représenta. La vente fut inscrite sur son livre.

Interrogé, il donna, le signalement du fiancé de chon.

Conduit à Versailles, confronté avec lui, il le fut formellement.

L'infortuné nia, protesta, supplia le marchand de vouloir préciser ses souvenirs, celui-ci persista.

Dès lors, pour le juge, la culpabilité du jeune marqueteur fut évidente, comme elle l'aurait été pour autre.

La lettre qu'on ne retrouva pas à Bougival appela clairement au magistrat comme une fable inventée les besoins de la cause.

Après quelques jours consacrés à l'interrogatoire témoins, il rédigea son rapport concluant au renvoi de Paul Coutard devant la Cour d'assises de Seine-et-Oise et le transmit.

Mme Coutard et sa fille firent démarches sur démarches : elles ne purent aboutir à rien.

Constantin lui-même, quoique moralement convaincu de l'innocence de Paul, avouait que tout était contre lui et que rien ne pouvait le sauver.

Le malheureux jeune homme las de cette lutte insoutenable contre une fatalité plus puissante que lui, était tombé dans un état apathique, et semblait brisé par la révolte injuste du sort, indifférent à tout ce qui pouvait lui arriver.

Il refusa même de choisir un défenseur, et le président des Assises dut lui désigner un avocat d'office.

L'avocat plaida sans conviction, car lui-même croyait à la culpabilité de son client. Il se borna à demander pour lui le bénéfice des circonstances atténuantes, et le jury, pris de quelque pitié pour cette mère et pour cette sœur qui sanglotait dans un coin du prétoire, les acquit.

Paul Coutard fut condamné aux travaux forcés à perpétuité, transféré, après les délais de pourvoi qu'il refusa de signer, à la prison de la Roquette ; et de là à l'île de Ré où il attendit le transport qui devait le conduire avec une centaine de bandits au bagne de Nouméa.

Tom Fox n'avait fait que de rares apparitions chez Constantin pendant le temps qui s'était écoulé depuis

L'assassinat de Marthe Lion jusqu'à la condamnation de l'infortuné Paul Coutard.

Le détective prétendait être fort occupé par la recherche de deux faussaires émérites qui avaient commis un vol important au préjudice d'un banquier de Londres et que l'on supposait cachés à Paris ou dans les environs. Il était à peine venu quatre fois à Bougival pendant les trois mois qu'avait duré l'instruction de l'affaire Coutard.

Les parties d'échecs qui avaient lieu autrefois tous les jeudis avaient été interrompus et la maison de l'ancien agent de Sureté générale avait perdu sa vie et sa santé depuis que Fanchon avait été si cruellement atteinte.

La fille de Constantin avait été très sérieusement malade ; elle avait même été pendant deux semaines en réel danger de mort.

Une fièvre cérébrale s'était déclarée, à la suite de l'apoplexie nerveuse que le docteur Prétat avait reconnue, et son intensité avait été si considérable que l'on avait presque perdu tout espoir de la sauver.

Par moment, il était à peu près impossible de dire si elle était morte ou si il y avait encore en elle un reste de vie, tellement elle restait immobile, étendue dans son lit, le visage d'une pâleur de cire, sans souffle, le pouls absolument insensible, et sans qu'un muscle vibrât en elle.

Le malheureux père était fou de désespoir, et, dans son affreuse douleur, il avait la force de conserver un calme héroïque et navrant.

Il ne quittait pas un seul instant la chambre de sa fille, pas plus que Goton ; ils passaient tous deux les nuits entières à son chevet, ne songeant pas à dormir, insensibles à la fatigue, sous les poignants tenailllements de l'inquiétude et l'intensité de leur douleur ; à peine s'asseoupiisaient-ils parfois pendant quelques instants, lorsque le corps, absolument las, rendait impuissants leurs forces de leur volonté.

Pendant ces quinze jours, le médecin était venu fréquemment et avait prolongé ses visites au point de devenir à peu près en permanence dans la maison de Constantin.

Le docteur Prétat avait pour l'ancien policier une estime profonde, car il le connaissait depuis de longues années ; il avait eu autrefois, lorsqu'il habitait à Paris, boulevard Malesherbes, de fréquents rapports avec lui, en qualité de médecin légiste, et il avait su apprécier les qualités de l'intelligent et honnête agent de la Sécurité générale. Il avait pour Fanchon une affection quasi paternelle, car c'est lui qui l'avait mise au monde et qui avait prodigie ses soins à la jeune femme de Constantin qui avait été si cruellement enlevée par une perfidie. Il avait conçu une sympathie profonde pour cette famille si affligée et si digne d'intérêt.

Aussi, le médecin de Bougival tenta toutes les ressources que la science et que son profond savoir lui offraient pour sauver la fille du policier, et sa douleur était aussi sincère que profonde lorsqu'il voyait ses efforts impuissants et la mort lui disputer avec succès la victime qu'il avait tant à cœur de lui arracher.

Il avait compris quel coup terrible serait pour le malheureux père, la mort de cette enfant, qui concentrerait toute son affection, sa vie tout entière.

Et cependant, lorsqu'il y réfléchissait, il se demandait, si quelque inutile et inguérissable que soit la douleur que Constantin éprouverait en voyant partir la fille qu'il adorait, la perte de Fanchon ne serait pas préférable pour lui, et pour elle aussi, au malheur épouvantable que son savoir prévoyait sans pouvoir le conjurer.

Le docteur Prétat craignait pour la raison de la jeune fille.

Des symptômes certains lui avaient fait reconnaître, au milieu de l'affection aiguë qui frappait la pauvre Fanchon, un commencement de paralysie du cerveau, un durcissement de l'enveloppe cérébrale qui amènerait fatallement la folie ou l'idiotie.

Aussi, lorsque Constantin l'interrogeait, un pli se creusait entre ses deux sourcils, et il cherchait par

quelques termes il pourrait prévenir le père déjà si affligé du malheur qu'il prévoyait et qui était à peu près inévitable.

— Oui... oui... répondait le médecin aux questions angoissantes de Constantin, nous la sauverons et je répondrai de la vie de votre fille dès que je serai parvenu à calmer cette fièvre cérébrale qui seule m'inquiète... Seulement...

Le docteur s'arrêtait, n'osant formuler l'épouvantable sentence qui s'imposait.

— Seulement ? interrogait le père plus vivement alarmé par cette hésitation. Ah ! dites, docteur... Je vous en conjure... Dites-moi tout....

— Seulement... reprit M. Prétat, je crains... R. Et de sa main il désignait son front.

— Oh ! mais, ajouta-t-il vivement pour ne pas laisser le père de Fanchon sous la douloureuse impression de cette menace, je n'ai pas dit encore mon dernier mot. Ces maladies cérébrales sont si bizarres... C'est une crainte fondée que j'exprime... dont je vous fais part, puisque vous voulez tout savoir ; mais une guérison complète n'est pas impossible, et c'est à ce but que visent tous nos efforts.

— Folle !... Folle !... dit par deux fois Constantin, les regards fixés sur sa fille, abattu, prostré.

— Ayez du courage, mon ami ; autant de courage que vous avez d'affection pour elle... la nature fait souvent des miracles en dépit de la science qui est fallible comme tout ce qui est humain. Ayez espoir puisque vous avez toujours confiance en moi.

Pendant ces deux semaines terribles, pendant cette quinzaine où la mort de Fanchon fut sans cesse immuable, le policier anglais vit plus fréquemment à Bougival.

L'amitié qu'il prétendait avoir pour Constantin justifiait son apparente sollicitude, et l'ancien agent de la Sécurité générale trouvait toute naturelle la part que cet ami prenait à sa douleur. Il lui en était profondément reconnaissant.

Mais absorbé par sa peine immense, dans l'anéantissement complet des brillantes facultés qui avaient fait de lui l'un des plus habiles policiers du ministère de l'Intérieur, Constantin était incapable d'observer ce qui se passait chez Tom Fox, de pénétrer sa pensée et de deviner ses intentions sous le masque de son visage, de présenter le but que le misérable poursuivait.

Il aurait vu quelle était l'expression du visage de l'Anglais, quelle fureur étrange brillait dans ses yeux lorsqu'on pensa que Fanchon était perdue et qu'on s'attendait de minute en minute à lui voir rendre le dernier soupir.

Ce n'étaient ni la pitié, ni la compassion, ni le partage sincère de la douleur d'un ami que reflétaient ses regards où s'allumaient des lucioles farouches.

C'était une sorte de dépit furieux qui l'exaspérait.

C'était la déconvenue désespérante de l'homme qui a manqué son coup, du bandit qui a commis un crime inutile dont il voit le profit convoité devenir insaisissable.

VII

Nous ne différerons pas plus longtemps le moment d'expliquer le rôle infernal que Tom Fox avait joué dans ce drame sanglant de Bougival, et de dire quelles convoitises criminelles il poursuivait. Tom Fox était venu en France quelques années avant les événements que nous venons de raconter.

Une prime considérable, selon la coutume anglaise, avait été promise par le *Royal Exchange*, la banque de Londres, à celui qui parviendrait à livrer à la justice l'auteur d'un vol important commis dans des circonstances absolument mystérieuses.

L'un des plus notables solicitor de la Cité avait été trouvé mort dans son cab, en rentrant à son étude, et au moment même où le cocher constatait le décès de son maître, que l'on attribua d'abord à une attaque

d'apoplexie foudroyante, un inconnu muni d'un chèque parfaitement en règle, se présentait aux guichets du Royal Exchange et se faisait délivrer une somme de vingt mille livres sterling dont le paiement avait été demandé la veille par le sollicitor lui-même.

Lorsqu'on sut que le chèque n'avait pas été présenté par la personne à laquelle il était destiné, mais qu'il avait été volé dans le portefeuille du sollicitor, l'autopsie du corps fut faite et il fut établi que la mort était due à un crime. On pensa de même avec raison que l'auteur de ce crime pouvait être un homme de la bande des fameux chloroformistes qui répandaient en ce moment la terreur sur le continent.

En France, plusieurs crimes mystérieux avaient été accomplis dans des circonstances semblables. Un voyageur porteur d'une somme importante avait été trouvé mort dans un wagon entre Toulon et Marseille ; à Paris, un agent de change, empoisonné également par inhalation, dans son coupé, avait été dépourvu d'une masse de valeurs ; d'autres crimes encore avaient été commis par des chloroformistes, entre autres un vol de papiers dont était porteur un fonctionnaire du ministère des Affaires étrangères, qui, par bonheur, avait pu être rappelé à la vie. La police de la Sûreté et la Sûreté générale avaient mis sur pied leurs meilleurs agents, leurs policiers les plus habiles, leurs limiers les plus intelligents.

Constantin qui avait rendu des services signalés, était un des agents qui furent lancés à la chasse des chloroformistes, et charge particulièrement de retrouver les papiers importants dont la disparition et la divulgation pouvaient avoir des conséquences diplomatiques fort graves.

En arrivant à Paris, Tom Fox se trouva ainsi tout naturellement en rapports avec Constantin, et il opéra avec lui.

Tom Fox était intelligent, doué d'une sagacité merveilleuse, possédant le flair subtil qui fait les premiers policiers. Il possédait à fond l'art des transformations et son masque mobile se prêtait à merveille aux métamorphoses les plus étonnantes.

Les deux policiers menèrent ensemble la campagne et eurent plusieurs fois l'occasion de se rendre quelques services.

C'est ainsi que se noua cette amitié.

Elle se développa ensuite chez Constantin, qui habitait alors à Paris, où l'Anglais vint quelquefois, d'abord, pour se concerter avec lui.

Constantin était un fanatique des échecs, et Tom Fox était assez fort à ce jeu. Dans les soirées que les deux policiers passaient ensemble, après avoir combiné le plan de leurs opérations futures, la partie s'engageait. On prenait le thé, on causait, on jouait, et une certaine amitié, une habitude plutôt d'être ensemble, se formait entre le détective et l'agent de la Sûreté générale.

Un soir, Tom Fox arriva avec une mine empreinte d'une véritable satisfaction.

Un observateur tel que Constantin eut promptement compris, avant même que l'Anglais eut prononcé un seul mot, qu'il s'était passé quelque chose d'heureux, qu'une découverte avait été faite, qu'une piste avait été trouvée peut-être.

Il l'interrogea.

Les deux policiers qui n'opéraient pas en concurrence mais conjointement et dans des intentions bien différentes, s'étaient promis de se communiquer mutuellement tout ce qu'ils découvriraient.

— Je parie que vous avez du nouveau, master Tom ! dit l'agent du ministère de l'Intérieur.

— Oui, oui, répondit le détective en découvrant dans un large sourire le double clavier de ses incisives ; du nouveau et du bon.

— Ah ! voyons, voyons.

L'Anglais s'assit. Son chapeau posé sur un meuble et son parapluie mis dans un coin, il déboutonna son macarlane, toujours souriant, et sortit son portefeuille. Il y prit une lettre dont la suscription portait un timbre à l'effigie de la reine Victoria, l'ouvrit et la présentant ainsi à son collègue :

— Tenez, mon cher monsieur Constantin, dit-il, lisez ceci.

Stimulé par sa curiosité professionnelle, Constantin prit la lettre et lut rapidement :

Il y avait trois pages d'une écriture fine et serrée, en anglais, ce qui n'embarrassait pas notre habile limier.

Les regards de Tom Fox ne quittaient pas le visage de Constantin, épanté l'effet qu'allait produire cette lecture. Cette lettre était écrite par un ami du policier anglais, le secrétaire d'un magistrat, qui avait promis de le tenir au courant de tout ce qui se passerait à Londres, pendant son absence.

On lui apprenait qu'on venait de faire une constatation de nature à fixer la justice sur certaines particularités propres à l'un des chloroformistes, à celui sans doute qui avait assassiné le sollicitor et touché le montant du chèque volé aux guichets du Royal Exchange.

Le même jour de la découverte du crime, un homme n'avait plus reparu à son domicile. C'était un individu d'une trentaine d'années, portant toute la barbe, qui avait loué une chambre de quatre shillings par jour, dans un tout petit hôtel de Chiswell street.

Il y était arrivé au soir, sans bagages, et s'était fait inscrire sous le nom de Paul Girodet. Il ne parlait pas un mot d'anglais et on avait compris qu'il était Français, cet homme d'ailleurs avait montré en guise de papiers des lettres dont les adresses à son nom étaient en français.

Comme il ne présentait aucune garantie n'ayant pas de bagages, on avait exigé qu'il payât d'avance, et il avait versé le montant de la location pour une semaine. Il devait, assurait-il, recevoir dans quelques jours sa malle qui avait été dirigée par erreur sur une autre destination, au moment du transbordement à Douvres.

Cet homme ne rentrait à l'hôtel que pour y dormir. Il partait le matin avant le jour et on ne le voyait pas jusqu'au soir. Le troisième jour on ne le vit pas. Il avait encore sa chambre payé pour quatre jours. L'hôtelier pensa qu'il avait été obligé de partir précipitamment pour affaires et qu'il reviendrait ou qu'il écrirait.

Personne ne remarqua tout d'abord que c'était justement ce jour là que le sollicitor avait été trouvé empoisonné par le chloroforme dans son cab.

La découverte de cette coïncidence venait d'être faite par un magistrat instructeur qui avait fait comparaître devant lui l'hôtelier de Chiswell street, comme témoin dans une autre affaire. Ce fut le plus pur hasard qu'il fit dire à cet homme que le fait dont on lui parlait se déroula le jour même où son voyageur avait disparu.

Le juge fut frappé de cette disparition. Ce qu'il apprit sur ce préteud Paul Girodet, lui parut singulièrement louche et il s'enquit avec les plus grands détails de tout ce qui concernait ce mystérieux personnage.

Une perquisition minutieuse fut faite dans l'hôtel où l'on trouva un fragment de lettre écrite en Italien, dont le sens indiquait que le destinataire était Belge.

Le signalement de cet homme donné par l'hôtelier fut reconnaître au caissier du Royal Exchange le personnage qui avait présenté le chèque volé au sollicitor.

Alors, des détectives furent mis en campagne, et, le lendemain même, l'un d'eux avait découvert que le voyageur de Chiswell street avait pris deux fois ses repas dans un public-house de London-Walls où on l'avait vu avec un autre personnage parlant italien.

On avait donc lieu de supposer que l'assassin du sollicitor était un Belge, qu'il faisait partie de la bande de chloroformistes qui s'était déjà signalée par plusieurs exploits en France, et qu'il avait pour complice un Italien.

La lettre, en informant Tom Fox de cette découverte, lui donnait le signalement de ce préteud Paul Girodet et ajoutait qu'on était à peu près certain que cet homme avait pris à New-Haven un paquebot en partance pour Anvers, d'où il pourrait bien avoir gagné la France et Paris.

— Eh bien ! Qu'en dites-vous ? demanda Tom Fox, la lecture achevée.

— Oui, oui, et Constantin ce Belge-là pourrait bien en être.

— Ne voyez-vous personne dans votre clientèle qui ressemble à cet homme-là ? Un grand, environ vingt pieds et demi, avec une barbe blond-châtain, des yeux bleus, petits, presque sans sourcils, la bouche grande, les dents en mauvais état...

— Ce ne sont pas les Belges qui manquent, dit le policier, mais je n'en vois pas un qui réponde à ce signalement.

— Après tout, opina l'Anglais, ce peut fort bien être un homme qui n'a encore rien eu à démêler avec la police ou avec la justice. Il a l'air, d'après ce qu'on m'écrira, assez habile pour cela.

— Demain matin, dit Constantin, j'irai voir le chef de la Sureté. Voulez-vous me laisser votre lettre ?

— Volontiers.

— Peut-être bien que lui le reconnaîtra soit dans une de ses pratiques, ou ce qui est probable parmi un de ces personnages dont l'attitude mystérieuse attire l'attention des inspecteurs de son service et qui deviennent l'objet d'une surveillance spéciale.

— Oui, oui, mon cher M. Constantin, c'est une idée. Allez-y.

— Dès demain matin. En tous cas, je pourrai toujours faire communiquer le signalement de cet individu aux deux brigades de la Sureté, à celle des hôtels et garnis et à celle des recherches. Peut-être, un agent de ces brigades reconnaîtra-t-il l'individu.

Tom Fox était heureux du résultat qu'il venait d'obtenir, il sentait avec ce flair spécial des policiers qui, en certains cas, devient en quelque sorte de l'intuition, qu'il était bien sur la trace de l'auteur du vol du *Royal Exchange* et du crime commis sur le sollicitor; il augurait bien des recherches qui allaient être faites et il avait hâte d'être au lendemain. Aussi convint-il avec Constantin qu'il l'attendrait au café du Barreau, sur le boulevard du Palais, pendant qu'il irait voir le chef de la Sureté.

L'Anglais était si préoccupé et si agité par ce qui se passait et par l'espoir qui s'était emparé de lui, qu'il oua fort malice soir-là. Il n'avait pas du tout la tête au jeu, il déplaçait des pièces sans motifs sur l'échiquier, préoccupé par mille idées diverses, absorbé surtout par la promesse le prime promise par le *Royal Exchange*.

Le lendemain matin, à huit heures, Tom Fox revint chez Constantin. Il l'accompagna jusqu'à la porte du quai des Gfèvres : il alla l'attendre au café, et le vit revenir au bout d'une demi-heure à peine.

Mas au moment où Constantin allait entrer dans le café un homme lui prit le bras. Il reconnut un employé de la Sureté générale.

— Qu'y a-t-il Goret ?

— Je cours après vous depuis plus d'une demi-heure. Je suis arrivé chez vous où l'on m'a appris que vous veniez de partir pour aller à la Sureté. J'y arrivais par le quai de l'Horloge presque au moment où vous sortiez par le boulevard du Palais. C'est le cocher d'une voiture cellulaire qui vous a reconnu, qui m'a dit que vous veniez de passer par là, et en effet, je vous ai aperçu à une trentaine de pas sur le trottoir. Voilà ce que le patron vous envoie, et il paraît que c'est pressé.

En disant cela, Goret avait remis à Constantin un papier plié et cacheté.

Déjà Tom Fox, qui avait aperçu le policier, impatient, s'apprêtait à se lever pour aller à sa rencontre.

Constantin entra avec Goret dans le café, fit lestement sauter la fermeture du pli et le parcourut rapidement.

— M. le Directeur est donc déjà à son cabinet ? questionna-t-il.

— Oui, répondit Goret, c'est moi qui suis allé le chercher à sept heures et demie.

— Eh bien ! je vais m'occuper immédiatement de ça. Retournez vite là-bas et dites à M. le Directeur que dès que les circonstances me le permettront, j'irai lui rendre compte de ce que j'aurai fait, qu'en tous cas, je lui ferai savoir quand même de mes nouvelles.

— Bien M. Constantin.

— Prenez un verre avec nous et faites vite. Dès que Goret fut parti, Tom Fox interrogea :

— Eh bien ! on l'a reconnu ?

— Il paraît que l'un des inspecteurs principaux de la Sureté, répondit Constantin, connaît un personnage auquel ce signalement s'appliquerait assez exactement.

Les yeux de l'Anglais étincelèrent.

— J'ai laissé une copie du signalement et l'en va s'en occuper. Mais voici autre chose.

Constantin montrait le papier qu'il venait de recevoir du directeur de la Sureté générale.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Une nouvelle affaire au choroiforme.

— Ou ?... à Paris ?

— En plein Paris, rue André-Chénier, au bout de la rue d'Aloukir.

— Quelqu'un a été assassiné ?

— Oui, un homme qu'une femme avait conduit dans un hôtel du quartier.

— Cette nuit ?

— Hier soir, vers minuit.

— Vous y allez tout de suite, n'est-ce pas ?

— A l'instant, et si vous voulez venir avec moi...

— Volontiers.

Les deux policiers partirent presque aussitôt. Au coin du quai, ils prirent un fiacre et se firent conduire à l'adresse que donnait la lettre apportée par Goret.

Pendant le trajet, Constantin raconta au détective ce qui s'était passé.

La préfecture de police avait été informée ce matin qu'un homme avait été trouvé mort dans un hôtel mal famé de la rue André-Chénier.

Cet homme y avait été amené la veille, vers six heures, par une fille, qui avait disparu. On avait cru dans l'hôtel que le « client » de cette fille était sorti avant elle, sans qu'on le vit, et la domestique chargée de mettre la chambre en ordre avait été frappée d'épouvante en trouvant un homme étendu, mort sur le divan.

Les bureaux du commissariat de police étant fermés, on était allé à la préfecture de police, où un inspecteur des gardiens de la paix qui était de service de nuit était parti, emmenant un médecin.

Celui-ci avait reconnu à l'oeil que cet homme avait été empoisonné par inhalation au moyen du choroiforme.

Le secrétaire général de la préfecture de police, informé aussitôt, avait transmis la nouvelle de ce crime à la Sureté générale, conformément aux instructions spéciales qui avaient été données par le ministère de l'Intérieur. Il avait été recommandé, en effet, au chef du Parquet et au préfet de Police, de prévenir immédiatement la Sureté générale dans le cas où un nouveau crime serait commis par les choroormistes, et de communiquer sans le moindre retard tout ce que l'on pourrait apprendre au sujet de ces dangereux et introuvables bandits.

La Sureté générale poursuivait, comme nous le savons, ses recherches pour retrouver les papiers importants volés au fonctionnaire du ministère des Affaires étrangères, et c'est pour lui faciliter cette tâche que l'ordre avait été donné de centraliser cette affaire.

Arrivés rue André-Chénier, les deux policiers montèrent vivement au premier étage où était la chambre et la salle à manger de la propriétaire, qui servait de bureau à l'hôtel.

Constantin déclina sa qualité et demanda :

— Où est la chambre où cet homme a été trouvé mort ?

— Au second, monsieur l'agent. Venez, je vais vous y conduire ; personne n'y est entré, si ce n'est le médecin et l'officier de paix qui l'a amené.

Le corps avait été placé sur le lit. Constantin s'approcha, suivi curieusement par l'Anglais, car son impatience éclatait.

Il demanda :

— A-t-on visité les poches de cet homme ?

— Oui, monsieur l'agent, répondit la logeuse.

— Qu'a-t-on trouvé ?

— M. l'officier de paix n'a trouvé que son porte-monnaie avec une montre et sa chaîne. Voici tout, du reste. On me l'a confié et j'ai tout fermé à clef dans cette armoire.

La femme ouvrit alors une armoire à glace placée en-

tre la cheminée et la fenêtre et en tira les objets qu'elle venait de nommer.

Constantin les examina.

Le porte-monnaie contenait cent cinquante francs en or et de la mense monnaie; la montre était en or, et un presse-cahier gravé aux initiales L. T. pendait à la grilleière.

— Si le médecin n'avait pas dit que ce monsieur a été empoisonné, dit la logeuse pendant que Constantin procédait à son examen, je ne me serais jamais douté qu'un crime avait été commis, monsieur l'agent... parce qu'enfin on aurait du voir tout ça, il me semble.

L'agent de la Sûreté générale demanda :

— On n'a pas trouvé de papier sur cet homme ? Pas de portefeuille ?

— Non, monsieur l'agent.

— Pas une carte ?... rien qui puisse faire savoir qui il est ?

— Rien ; rien que ça.

Tom Fox avait pris à son tour les objets et les examinait avec la plus grande attention.

Il put même, tandis que Constantin continuait à interroger la logeuse, prendre l'empreinte exacte de la clef au moyen d'un morceau de cire molle qu'il sortit de sa poche. Personne ne le vit, tant il opéra avec délicatesse.

— Racontez-moi comment ça s'est passé, demanda Constantin.

— C'est bien simple, répondit la propriétaire de l'hôtel. Ici on ne regarde pas trop qui va et qui vient. Nous sommes autorisées, du reste, à recevoir...

— Oui, je sais. Connaissez-vous la fille avec qui ce monsieur est venu ?

— C'est la première fois, je crois, que je la voyais. Je ne l'ai pas reconnue. Elle m'a même dit : « Tiens, vous êtes donc la nouvelle propriétaire ? » et, en effet, je n'ai la maison que depuis deux mois.

— Comment est-elle ?

— C'est une petite brune, toute boulotte, avec une petite bouche rouge comme du sang.

— Et cet homme, vous l'avez vu avec elle ?

— Non, monsieur l'agent. Il y a des messieurs, vous savez, qui n'aiment pas à se faire voir. Il avait passé devant. La fille m'a mis deux francs sur la table et je lui ai remis la clef de la chambre en lui disant : « Au second, la première porte n° 8 ». Elle a rejoint son compagnon.

— Et quand elle est partie ?

— Personne ne l'a vue. J'ai pensé qu'elle était partie pendant que je dormais, car je m'étais assoupi dans mon fauteuil et je trouvai la clef sur ma table. Ce n'est que ce matin à six heures, en faisant la chambre, que ma bonne a trouvé ce monsieur mort sur le divan. Elle a eu une frayeur...

Constantin interrompit la logeuse qui menaçait d'être trop prolixe dans ses détails inutiles. Il questionna :

— Pendant que cette fille et ce monsieur étaient dans cette chambre, il y avait d'autres personnes dans la maison, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur l'agent ; il y en avait deux autres.

— Ah ! vous les connaissez celles-là ?

— Oh ! celles-là, ce sont des clientes.

— Comment s'appellent-elles ?

— Irma, une blonde qui demeure rue Notre-Dame-de-Nazareth, 24, et Juliette, une rousse qui habite rue du Commerce, 18, à Grenelle.

— Elles sont arrivées avant ou après celle qui a amené ce monsieur ?

— L'une Juliette était arrivée avant.

— Et l'autre ?

— Irma est venue presque en même temps que la petite brune et ce monsieur ; à peine un instant après.

— Avez-vous vu les hommes qui étaient avec elles ?

— Je n'ai vu que celui qui était avec Irma.

— Comment est-il ?

— Un grand blond, avec la barbe..

— Et des petits yeux, n'est-ce pas, madame ? demande vivement Tom Fox.

— Oui, des petits yeux.

— Presque sans sourcils ?

— Ça, je ne pourrai pas vous le dire... dans la nuit, vous savez, on ne peut pas bien voir ; l'escalier est assez sombre, bien que je tienne le gaz allumé toute la nuit.

Les deux policiers échangèrent un regard. L'un et l'autre ils avaient reconnu à ce fragment de signalement l'homme désigné par la lettre que le détective avait reçue de Londres.

— Quand cet homme-là est-il parti ? demanda Constantin.

— Ma foi, répondit la logeuse, au bout d'une demi-heure à peu près... un peu plus : je ne me rappelle pas au juste.

— Et l'autre ?

— Voyons, est-ce bien l'autre qui est parti le premier ?... Je ne sais pas trop que vous dire. On ne prend pas trop garde aux gens qui vont qui viennent. La plupart du temps on ne les voit même pas.

Constantin posa encore quelques questions. Il releva minutieusement le signalement de l'homme et nota tous les détails de son costume, qui avec sa grande habitude des êtres, lui désignait une personne étrangère à la capitale.

— Est-ce qu'on ne va pas venir bientôt le prendre ? demanda la maîtresse de l'hôtel.

— Cet après-midi, sans doute. Les pompes funèbres viendront chercher le corps pour le transporter à la morgue.

— Pas ce matin ?

— Non. Ecoutez bien, maintenant, ce que je vais vous dire.

— Oui, monsieur l'agent.

— Je vais chercher les deux filles dont vous m'avez parlé, cette Irma et cette Juliette. Il est probable qu'elles ne sont pour rien dans l'affaire, mais elles peuvent peut-être donner des renseignements intéressants. Si vous les voyez vous me ferez aussitôt signe. N'y manquez pas.

— Soyez sans crainte, monsieur l'agent.

— Vous m'enverrez un commissionnaire à cette adresse.

Et il écrivit sur une carte :

Monsieur Constantin, rue des Saussaies, 16

— En attendant ajoute le policier, fermez bien cette porte et rappeler-vous que vous êtes responsable de tout ce qui peut arriver.

— Mon Dieu... mais, monsieur l'agent, je n'y suis pour rien...

— Vous devez aider la justice à découvrir celui qui a commis ce crime, entendez-vous.

— Tout ce que je pourrai faire, je veux bien... mais...

Le policier n'en écouta pas davantage. Il avait hâte d'agir et il sortit avec Tom Fox.

— Eh bien ! lui dit-il, je crois que nous avons affaire au même individu.

— Oh ! oui, c'est lui, répondit le détective. Pourvu que nous puissions mettre la main dessus.

— Je vais courir au bureau pour faire donner des ordres. On surveillera les gares, les barrières, les établissements publics. — De là, j'irai aux adresses que cette femme m'a données pour voir ces deux filles.

— Et moi, pendant ce temps, dit Tom Fox, je vais parcourir quelques hôtels pour que mon homme ne nous joue pas le même tour qu'à Londres et qu'il ne disparaîsse pas sans laisser de trace. J'ai dans l'idée qu'il doit égaler dans les environs de la gare du Nord ou de la gare de l'Est, s'il vient de Belgique comme le dit la lettre.

— Il est probable qu'il aura fait comme à Londres, opina Constantin, et que, le coup fait, il ne reparaira pas à son hôtel.

— Qui sait ?

— Ce serait trop maladroit pour un coquin aussi habile... Oui, c'est bien le même que celui de Londres. C'est lui, j'en suis sûr. Il a attiré cet homme dans cette maison, au moyen d'une femme qui est carte-

gément sa complice, et il est venu lui-même avec une des filles habituées de l'endroit.

— Et l'autre, celui qui est venu avec la rousse, c'est peut-être cet Italien que l'on a vu à Londres avec lui.

— C'est bien possible.

— Mais je me demande comment ces bandits-là s'y sont pris ? fit Constantin qui cherchait à se rendre compte de la manière dont le crime avait été commis.

— Oui, c'est bien difficile à deviner.

— Il faut absolument que cette petite brune qui a amené ce pauvre diable, soit de connivence avec nos chloroformistes. Alors, ça se comprend. Elle leur a ouvert la porte. Elle les a introduits, et ils se sont jetés sur le malheureux qui n'a pas seulement eu le temps de pousser un cri.

— Ça ne peut pas s'être passé différemment, approuva l'Anglais.

— Quant au but de cet assassinat, reprit Constantin, ce ne peut être que le vol de papiers importants ou de valeurs que cet homme avait sur lui, car on n'a trouvé ni portefeuille ni papiers ; et les bandits ont laissé la montre et le porte-monnaie pour que, l'attention n'étant pas éveillée par la constatation d'un vol, on croie que le bonhomme est mort d'une façon naturelle.

— C'est absolument ça.

— Oh ! oui, car cet homme-là ne me fait pas l'effet d'un Parisien. Il m'a l'air d'un provincial, et sûrement il avait des papiers ou un portefeuille sur lui.

La voiture traversait en ce moment la ligne des grands boulevards.

Tom Fox frappa à la vitre de devant.

— Je vais vous laisser là, dit-il à Constantin, pour aller rapidement explorer les hôtels que je vous ai dit.

— Eh bien ! bonne chance !... Où vous reverrai-je ?

— Je passerai chez vous ce soir.

— Entendu. Si je suis retenu, Goton vous dira où je suis et à quelle heure je rentrerai.

VIII

Dix minutes après, le flacre de Constantin s'arrêtait rue des Saussaies, devant la porte qui conduit aux bureaux de la Sûreté générale dépendants du ministère de l'Intérieur.

Les ordres furent transmis rapidement et des agents furent aussitôt envoyés en observation dans toutes les gares, aux portes d'octroi et dans les divers établissements publics de Paris, munis du signallement donné par la lettre que Tom Fox avait reçue, dont on tira en quelques instants de nombreux exemplaires au moyen d'un appareil autographique.

Puis, après s'être entretenu pendant un quart d'heure à peine avec le directeur de la Sûreté générale, le père de Fanchon reprit son flacre et se fit conduire rue Notre-Dame-de-Nazareth. 24.

Il trouva la fille Irma chez elle, couchée et endormie. Cette fille était bien connue du service des mœurs.

Elle habitait une petite chambre, assez mal meublée, dont le mobilier lui appartenait. C'était le concierge qui lui louait cette chambre.

On ne la voyait presque jamais, car elle dormait toute la matinée, sortait vers une heure, déjeunait dans un petit restaurant du quartier et ne rentrait que bien avant dans la nuit. Constantin l'interrogea.

Il apprit que la veille, elle avait remarqué l'homme qui l'avait accosté plusieurs fois avant qu'il ne se décidât à la suivre.

Le signallement qu'elle en donna correspondait en tous points à celui fourni par la lettre de Londres.

Notre policier avait eu soin de ne pas dire un mot du crime commis dans l'hôtel de la rue André-Chénier. Il comprit à l'absence de trouble chez cette fille, à ses réponses, qu'elle l'ignorait absolument. Il en déduisit avec perspicacité que le chloroformiste s'était servi d'elle uniquement pour s'introduire dans la maison où sa victime avait été amenée par la petite brune signalée par la logeuse, et que le crime avait été accompli

après le départ d'Irma. Il posa donc ses questions dans cette voie et il voulut savoir tout ce qui s'était passé, attirant son attention sur les moindres faits.

Irma avoua qu'elle ne connaissait pas cet homme avant cette entrevue ; elle était certaine de ne l'avoir jamais rencontré auparavant. Il fut assez généreux avec elle et paraissait être de fort belle humeur. Au moment de partir, il lui dit de descendre la première, ne voulant pas être vu en sa compagnie : elle avait compris la légitimité de ce scrupule et avait fait comme il désirait.

Seulement elle n'avait pas pu le voir sortir de la maison, car il y avait des agents des mœurs dans la rue au moment où elle y arriva et elle s'empressa de disparaître dans la rue d'Aboukir et de gagner le boulevard Saint-Denis.

Des lors il fut évident pour notre intelligent policier que cet homme n'avait agi ainsi que pour demeurer seul après s'être introduit dans la maison et qu'il avait rejoint son complice, si toutefois l'individu améné par la fille Juliette était aussi un chloroformiste.

Constantin recommanda à Irma de signaler l'homme en question à des agents si elle venait à le rencontrer, lui disant qu'il était activement recherché, sans lui apprendre sous quelles incriminations, et la prévenant qu'elle se compromettait gravement si elle n'agissait pas ainsi.

Toutefois, il eut soin de faire surveiller la fille par un agent sous ses ordres, qui eut pour mission de ne pas la perdre de vue un seul instant et de se rendre compte de la moindre de ses démarches.

De là, l'agent de la Sûreté générale se fit conduire à Grenelle.

Il interrogea de la même manière la fille Juliette qui ne connaissait pas davantage l'homme auquel elle avait eu affaire.

C'était un Italien, assura-t-elle, ce qui confirma Constantin dans l'opinion qu'il avait réellement affaire aux chloroformistes, aux mêmes qui avaient assassiné le solicitor de Londres, puisque l'homme de l'hôtel de Chiswell street, celui dont le signallement avait été reconnu au Royal Exchange, avait été vu en compagnie d'un Italien dans le public-house de London Wall.

Cet Italien avait cherché également à être seul. Il avait demandé à sa compagne de lui indiquer où se trouvaient les cabinets de l'hôtel et il lui avait dit qu'il la rejoindrait dehors. Il lui avait même assigné un rendez-vous à la Porte-Saint-Denis pour la conduire souper dans un restaurant de nuit, et Juliette l'avait vainement attendu pendant plus d'une demi-heure.

Il était bien évident que cet Italien n'avait agi ainsi que pour rejoindre son complice, l'homme améné par Irma, et qu'on avait bien affaire aux deux chloroformistes.

Constantin pouvait dès lors, avec les indices qu'il avait, et sans craindre de se tromper lourdement, reconstituer dans son entier la scène du crime : la petite brune qui avait amené la victime était sûrement la complice des deux hommes ; dans l'affaire de l'agent de change assassiné dans son coupé, il avait été question aussi d'une petite brune, passablement jolie, très convenablement mise, avec laquelle le malheureux financier ayant dîné en cabinet particulier. On n'y avait attaché aucune importance, croyant seulement à une aventure galante. Aujourd'hui il était certain que cette femme était bien la même, la complice des chloroformistes.

C'est elle qui devait avoir ouvert la porte de la chambre où elle se trouvait ; les deux chloroformistes s'étaient précipités sur leur victime, car pour éviter des cris et du bruit qui auraient pu les compromettre ils ne pouvaient n'oir agi que violemment et par surprise ; ils avaient saisi le malheureux, ils l'avaient renversé et l'un d'eux l'avait bâillonné avec un tampon largement imbibé de chloroforme pendant que l'autre le maintenait énergiquement, le redoublant à l'impuissance. Le coup fait, la femme était sortie avec l'un des assassins, de façon à ne pas éveiller les soupçons, et l'autre s'est enfui seul porteur des papiers ou des valeurs volés à la victime.

De même qu'à la rue Notre-Dame-de-Nazareth, Constantin plaça un agent en surveillance dans la rue du Commerce.

— Maintenant, se dit-il, il s'agit de dénicher au plus tôt mes deux bandits, avant qu'ils aient eu le temps de fuir.

Constantin savait que Tom Fox s'occupait de visiter les hôtels et que de nombreux agents surveillaient les gares, les barrières et fouillaient la capitale. Mais il pensait que les chloroformistes, qui avaient déjà donné de nombreuses preuves de leur habileté, étaient trop gens de ressources pour se laisser pincer bêtement. Ils ne devaient pas, pensait-il, avec sagacité, se loger dans l'enceinte des fortifications, bien persuadés que le premier soin de la police, dès qu'un crime est signalé, est de surveiller les issues de Paris. Se loger dans Paris et n'en pas bouger de quelque temps était encore trop hasardeux pour d'aussi habiles criminels qui ne s'assistent rien à l'aventure. Ils devaient plutôt avoir élu domicile aux environs, dans une localité dont les communications sont faciles et qu'ils pourraient regagner sans danger après leur crime, pour de la fuir à l'abri de toute surveillance.

Ces réflexions fort intelligemment déduites lui firent prendre une résolution subite.

Il se rendit immédiatement à la direction générale des postes, et fit télégraphier à tous les bureaux de la Seine et des départements voisins le signalement des deux chloroformistes ainsi que celui de la petite femme brune. Il joignit à cette dépêche des instructions invitant les employés des postes qui pourraient reconnaître les personnes désignées par ces signalements ou fournir la moindre indication sur leur compte, à en informer immédiatement la Sûreté générale.

Notre perspicace policier pensait que les chloroformistes ne pouvaient se passer des services postaux et il s'était dit qu'on pourrait fort bien avoir de leurs nouvelles par les employés de cette administration qui auraient eu à leur remettre des lettres ou des télégrammes.

Cela fait, Constantin se rendit auprès du directeur de la Sûreté générale pour l'informer de ce qu'il avait fait, puis il courut chez lui où l'heure du déjeuner était sonnée depuis longtemps.

Il consacrait son après-midi à la découverte de l'identité de l'homme assassiné dans l'hôtel de la rue André-Chénier.

Tom Fox arriva presque en même temps que Constantin. Il n'avait pas déjeuné et il accepta l'offre de partager le modeste repas de l'agent de la Sûreté générale.

Notre détective n'avait pas perdu son temps. Il s'était renoué d'abord chez un serrurier qui, sur l'exhibition d'une carte qui lui avait été délivrée par le ministère de l'Intérieur à la demande de la Chancellerie anglaise, lui confectionna en quelques instants, grâce à l'empreinte qu'il avait prise, une clef absolument semblable à celle trouvée dans la poche du malheureux assassiné par les chloroformistes.

Ensuite il avait commencé la visite des hôtels : mais au lieu de se diriger vers la gare du Nord ou vers la gare de l'Est, comme il l'avait dit à Constantin, il avait pris les environs de la Porte Saint-Denis pour centre de ses investigations.

Tom Fox ne recherchait pas les chloroformistes, mais l'endroit où avait habité leur victime. Il voulait arriver à savoir ce qu'était ce monsieur, dont Constantin avait dit :

« Cet homme-là ne me fait pas l'effet d'un Parisien ; il m'a l'air d'un provincial et sûrement il avait des papiers ou un portefeuille sur lui. »

Et il pensait que, par la victime, il pourrait arriver à ses assassins, si ceux-ci, le crime commis, tentaient de faire usage des papiers qu'ils devaient lui avoir volés.

L'Anglais tenait à surpasser son collègue de la Sûreté générale, il voulait arriver bon premier et à arrêter lui-même les chloroformistes dont la capture lui vaudrait la superbe prime promise par le Royal Exchange.

Il se dit que l'homme assassiné, étant de passage à Paris, ne devait pas habiter loin de l'endroit où il avait

été attiré par l'appât d'une facile aventure galante. Il allait sans doute rentrer à son hôtel quand il avait été accosté par la petite femme brune qui l'avait conduit à la maison mal famée de la rue André-Chénier.

Le premier hôtel qu'il visita était justement celui où logeait la victime des chloroformistes. Le crime n'y était pas encore connu.

Voyant que le monsieur du n° 12 n'était pas rentré, on avait pensé qu'il avait découché, étant en bonne fortune sans doute, et, on ne s'en était pas occupé davantage ; il avait du reste des colis, une malle, une valise assez lourde et un sac de voyage qui garantissaient ses dépenses.

C'était un notaire de Montargis, M. Léon Touraux, venu à Paris pour des affaires de son étude et arrivé depuis deux jours seulement.

Alors Tom Fox donna la nouvelle du crime dont ce voyageur avait été victime, il déclina ses qualités, exhiba sa carte et annonça qu'il allait faire une perquisition dans les bagages du notaire pour voir s'il ne trouverait pas un indice qui le mettrait sur la trace des assassins.

On le conduisit à la chambre n° 12 que M. Touraux avait occupée. La clef que notre détective avait fait fabriquer était précisément celle de la valise. Il l'ouvrit. A l'intérieur, dans les plis d'une serviette de maroquin, il trouva les clefs de la maison et du sac de voyage.

Il trouva aussi ces notes écrites sur des feuilles de papier à lettre portant l'en-tête de l'étude du notaire de Montargis. Il les lut.

Ces notes, révélant un homme méticuleux et méthodique, expliquaient nettement et en détail tout ce que M. Touraux s'était proposé de faire pendant son séjour à Paris.

Il y avait notamment la liste d'un certain nombre de valeurs que le notaire devait retirer du Comptoir d'Escompte pour le compte d'un de ses clients de Montargis. Ces valeurs n'étaient pas parmi les papiers trouvés dans les bagages, ce qui indiquait clairement que M. Touraux n'en avait pas encore opéré le retrait, ou plutôt qu'il les avait sur lui au moment du crime et que les chloroformistes l'en avaient dépossédé, car le détective ne put trouver une procuration dont les notes faisaient mention.

Tom Fox se promit de vérifier le fait en allant au Comptoir d'Escompte. Une note frappa l'attention du policier anglais :

SUCCESSION DU VICOMTE DE ROUVILLE

MARIA ZIGLER, LÉGATAIRE

Voir à la préfecture de police et au ministère de la Guerre.

Tom Fox savait que la femme de Constantin portait ce nom-là.

Une pensée de curiosité malhonnête s'empara aussitôt de lui. Il voulut savoir ce qu'était cette succession qui paraissait revenir à la mère, ou peut-être seulement à une parente de Fanchon.

Et tout en procédant à ses investigations, en présence du maître de l'hôtel et de sa femme, il rechercha les papiers dont parlait la note qu'il venait de lire.

Le notaire devait les avoir pris avec lui, puisqu'il s'était promis de faire des recherches à la préfecture de Police et au ministère de la Guerre. Ceci semblait indiquer que c'était bien de la famille de la femme de Constantin qu'il s'agissait.

Il trouva ces papiers, dans une poche de la serviette.

Alors, pendant qu'il échappait aux regards des deux personnes qui étaient auprès de lui et dont il avait détourné l'attention en les priant de faire l'inventaire de tous les objets trouvés dans la chambre de M. Touraux, il escamota agilement les papiers et les fit disparaître sous la pelerine de son macarthur.

Quand il eut terminé ses recherches, essayant toujours de trouver un indice qui lui révélerait le choix fait par les chloroformistes de leur victime, et qui, par suite lui ouvrirait une piste, il adressa quelques questions aux propriétaires de l'hôtel.

Tom Fox apprit ainsi qu'une petite femme brune, assez jolie, dans laquelle il reconnaît du premier coup la complice des assassins, avait habité la chambre voisine de celle qu'occupait M. Touraux.

Cette femme avait reçu la visite d'un homme dont l'accent italien avait été remarqué et avec qui elle était sortie la veille, dans l'après-midi.

Le soir, à sept heures, elle avait réglé sa note et elle était partie.

Elle n'avait qu'une légère valise, ce qui fait qu'elle n'avait pas pris de voiture.

Cette femme avait donné pour nom Louise Anselmi, habitant Saint-Denis, ce qui expliquait qu'elle n'eût pas davantage de bagages. Elle n'avait couché d'ailleurs qu'une nuit à l'hôtel.

Le détective savait bien qu'il perdrat son temps en cherchant sa trace sur la route de Saint-Denis, car cette indication devait être fausse; aussi, après avoir fait toutes les recommandations aux propriétaires de l'hôtel, il se rendit au Comptoir d'Escompte et passa à l'ambassade d'Angleterre pour informer qu'il était sur la piste des chloroformistes.

Pendant le trajet, qu'il fit en fiacre, il avait eu soin de prendre connaissance des papiers concernant la succession du vicomte de Rouville, qui l'intéresserent au point qu'il prit des notes détaillées.

Cela fait, Tom Fox entra chez un papetier, acheta une large enveloppe de papier bulle, y enferma les papiers dérobés dans la valise du notaire assassiné, fit clore l'enveloppe avec de la cire, et se rendit dans un café.

Là, d'une écriture habilement contrefaite, il traça l'adresse de M. Léon Touraux, notaire, à Montargis et porta le pli dans un bureau de poste d'où il l'expédia.

Alors il se dirigea vers la demeure de Constantin.

IX

— Mon cher ami, dit-il à l'agent de la Sûreté générale, j'ai réussi du premier coup.

— Réussi ! Voyons vite.

— Je cherchais, comme je vous l'avais dit, la trace du passage de nos chloroformistes dans quelque hôtel...

— Oui... alors ? fit Constantin impatient.

— Je tombe sur l'hôtel où avait logé l'homme assassiné.

— Et il se nomme ?

— Léon Touraux, notaire à Montargis.

— J'étais sûr que c'était un provincial.

Tom Fox raconta alors en détail tout ce qu'il avait fait, omettant bien entendu tout ce qui concernait les papiers qu'il avait soustraits ; il conclut ainsi :

— Ce notaire avait sur lui pour trente-cinq mille francs de valeurs qu'il avait retirées le jour même du Comptoir d'Escompte...

— Vous y êtes allé ?

— J'en viens.

— Bravo ! bien manœuvré, master Tom !

— Et les bandits l'en ont dépouillé.

— Vous avez la liste des numéros de ces valeurs ?

— Elle était parmi les notes que j'ai trouvées dans la malle.

— Dans une demi-heure, c'est-à-dire le temps d'aller au télégraphe, cette liste sera signifiée à toutes les maisons de banque, de change, de prêts et autres.

Les deux policiers sortirent ensemble.

Après être allé au télégraphe, ils se rendirent à l'hôtel où M. Touraux avait habité et Constantin y amena le commissaire de police du quartier dont la présence était nécessaire.

Du côté de la victime, l'enquête pouvait suivre la filière ordinaire ; l'agent de la Sûreté générale s'en désintéressait complètement. Il ne lui importait que de relever les faits qui pourraient le mettre sur la trace des chloroformistes parmi lesquels il cherchait moins les assassins du notaire de Montargis que les voleurs des papiers appartenant au ministère des Affaires étrangères.

Chemin faisant, de chez lui au télégraphe et de là à

la Porte-Saint-Denis, Constantin avait raconté à Tom Fox le résultat des deux visites qu'il avait faites dans la matinée et des interrogatoires qu'il avait fait subir à Irma et à Juliette.

De ce côté, il n'y avait rien à attendre.

Il y avait plus à espérer des recherches faites par les nombreux agents qui fouillaient Paris et les environs et des renseignements qui pouvaient être transmis par le service des Postes.

Aussi, Constantin laissa le commissaire de police poursuivre seul l'enquête ordinaire, et il se borna à lui recommander de faire prévenir immédiatement la Sûreté générale dans le cas où l'un des assassins du notaire serait découvert.

Tom Fox s'était promis d'employer le restant de sa journée à de nouvelles recherches, car il brûlait du désir de mettre la main sur le chloroformiste dont la capture lui vaudrait presque une fortune.

Il y avait un sérieux atout dans son jeu, et cet atout était Constantin qui était mieux à même de réussir que lui et qui lui avait promis de lui désigner l'homme qu'il cherchait aussitôt qu'il aurait été arrêté, afin de lui faire gagner la prime.

Notre détective fila donc d'un côté et Constantin d'un autre.

Constantin passa à la Sûreté pour voir si l'on n'avait rien appris. Il alla au Dépôt examiner les gens qui avaient été arrêtés pour s'assurer que l'un d'eux ne correspondait pas aux signalements qu'il avait; enfin, il retourna à la Direction des Postes. On l'attendait avec impatience. Déjà on avait envoyé à la Sûreté générale et chez lui.

— Un facteur, lui dit-on, a reconnu un de vos personnages.

Ce fut un mouvement de joie indicible pour notre policier, dont le cœur batit aussitôt avec violence.

— Où ? demanda-t-il vivement.

— A Corbeil. Et ça n'a pas été long : à peine la dépêche portée à la connaissance des facteurs l'un d'eux a reconnu la jolie petite brune dont vous nous avez donné le signalement. Le receveur de Corbeil a voulu s'assurer par lui-même que le facteur ne se trompait pas, et quand il a eu reconnu cette personne, il a télégraphié à Versailles où est la Direction du service départemental de Seine-et-Oise, et il y a une demi-heure que nous venons de recevoir cette nouvelle de Versailles.

— Bien, dit Constantin. Je file immédiatement à Corbeil.

Dahors, il consulta un petit indicateur qu'il avait toujours sur lui. Le premier train pour Corbeil était à cinq heures vingt. Il était cinq heures.

— Cristal pourvu que j'arrive à temps, se dit-il. Dix minutes... et cinq minutes de la gare, cela fait un quart d'heure... de la rue de Grenette à la gare de Lyon... entin, voyons.

Et il dit à son cocher :

— Mon brave, un rude coup de collier à donner, il faut être à la gare de Lyon dans douze à quatorze minutes au plus.

— Bigre ! Vous n'y pensez pas !... d'ici ?...

— Il le faut, et si vous faites ça, il y a un louis pour vous en sus de ce que je vous dois.

Cette promesse eut un effet immédiat.

Le cocher ne lui laissa pas seulement le temps de monter dans le fiacre et de refermer la portière. Constantin avait à peine posé le pied sur le marchepied qu'il fouetta vigoureusement son cheval et le lança au galop.

Il prit à la fois le chemin le plus court et les voies les moins fréquentées, afin de pouvoir galoper sans cesse, et, à cinq heures dix-huit il s'arrêtait, fier et satisfait, devant la marquise qui est au pied de la gare.

Constantin sortit d'un bond, cria au cocher :

— Bravo !... merci !...

Il lui mit dans la main deux louis qu'il avait préparés à l'avance et s'élança comme une trombe dans l'escalier qui conduit aux quais de la gare.

Il sauta dans un compartiment de première classe

au moment où l'on en fermait la portière, et il dit à l'employé :

— Prévenez le conducteur du train s'il vous plaît, que je n'ai pas de billet.

— Où allez-vous ?

— A Corbeil.

Le sifflet du chef de gare, la cloche du chef de train et le sifflet de la machine se firent successivement entendre, et le train partit. En arrivant à Corbeil, Constantin courut au bureau de poste.

Le facteur à qui il avait affaire y était justement, occupé avec ses collègues à classer les lettres de la distribution du soir.

C'était un vieil employé des postes qui continuait son service en dépit des droits qu'il avait à la retraite, depuis plusieurs années déjà ; on l'appelait le père Nicol.

— Oui, monsieur, affirma-t-il à Constantin, c'est bien la personne dont on nous a donné le signalement. Ah ! j'ai encore bonne vue malgré mes soixante-huit ans, et la preuve que je ne me trompe pas, la preuve que c'est bien votre petite brune, c'est que je vous montrerai du même coup, avec elle, les deux particuliers qui vous intéressent, l'homme à la barbe blonde et l'Italien.

Du coup notre policier tressauta.

Comment ! il aurait cette chance-là !... C'était à n'y pas croire.

— Sur l... comme je suis sûr que voilà un timbre de quinze centimes, répondit le père Nicol en montrant une des lettres qui étaient sur la table.

— Eh bien ! venez avec moi.

— Allez avec monsieur, ajouta le receveur. Je vous ferai remplacer pour la distribution de ce soir.

Et dehors.

— C'est à l'autre bout de la ville, dit le vieux facteur, il faut passer la Seine.

— Près de la gare, alors ?

— Justement. Vous auriez pu les rencontrer en venant.

— Alors, questionne Constantin, vous avez ces personnages-là dans votre service ?

— La petite brune, pas plus. Figurez-vous, que ce matin, lorsque je revenais de la deuxième distribution, on nous communiquait la dépêche qui donne le signalements en question. Celui du blond ne me dit rien du tout, celui du brun non plus ; mais celui de la petite brune me frappe, et je me dis : « Pour sûr que tu as vu une petite brune comme ça ! » — Mais où ?... après tout, je pouvais bien me tromper, car il y a encore pas mal de femmes qui sont brunes, petites et jolies tout à la fois. Mais voilà que tantôt, à la distribution de onze heures, j'avais une lettre recommandée venant d'Allemagne sans doute, comme je l'ai vu aux timbres.

— D'Allemagne ?

— Et de Berlin même.

— Adressée à cette femme ? demanda Constantin qui avait hâte de savoir.

— A elle-même. Mais attendez donc...

— Vous rappelez-vous le nom qu'il y avait sur l'enveloppe ?

— Oui ; Madame Kollmayer.

— Kollmayer...

— C'est ça. Donc, fit le père Nicol en reprenant son récit interrompu, en voyant la lettre, je ne me doutais de rien ; mais lorsque l'arrive chez la dame en question et que je me trouve en sa présence, dans la salle à manger, je la reconnus tout de suite.

C'était bien à elle que j'avais pensé en lisant le signalement. Je l'examinais alors avec soin pensant qu'elle signait sur mon carnet, puisque la lettre était recommandée, et je constatai que c'était bien ça, en tous points. Je vous promets que ma tournée n'a pas été longue à faire, ni non plus que je n'ai pas mis longtemps à déjeuner après, tellement que ma pauvre vieille mère, qui va sur ses quatre-vingt-onze ans et qui se porte aussi bien que moi, n'en revenait plus.

— Tu vas te faire mal à manger vite comme ça, qu'elle me dit. Enfin j'arrive chez M. le Receveur et je lui signale la chose.

— Mais, dit Constantin, vous aviez parlé de deux hommes.

— Oui.

— Ce n'est donc pas chez cette dame Kollmayer que vous les avez vus ?

— Si, mais pas le matin.

— Vous y êtes donc retourné ?

— A la quatrième distribution, il y avait encore une lettre recommandée pour cette femme.

— Venant encore d'Allemagne ?

— Tiens, vous le savez ?

— Non, mais je le devine, répondit avec un sourire notre policier, qui avait eu le temps de faire bien des réflexions.

— Cette fois, reprit le père Nicol, la dame était avec les deux messieurs, le blond et le brun. Ah ! supris-ti que je me suis dit, voilà les trois personnes dont on donne le signalement !

— Serait-ce possible ?

— Pas moyen de se tromper, allez. Mais, dites donc, demanda le vieux facteur, ce n'est probablement pas pour leur donner la croix d'honneur qu'on les recherche, pas vrai ?... Car, si je ne me trompe pas, vous devez être... de la police ?

— Oui, j'en suis.

— Je m'en doutais bien... Alors c'est qu'ils ont fait quelque coup ?...

— Sûrement.

— Un faux, je parie ?

— Mieux que ça.

— De quoi ! ils ont tué quelqu'un ?

— Plusieurs personnes.

— Pas possible !... Eh bien ! on ne le dirait pas, à les voir..., la petite femme surtout.

— Ah ! si ce sont nos chloroformistes ! Mais, étiez-vous bien sûr de les avoir reconnus ?

— Tenez, vous allez en juger vous-même, car nous y voilà.

Le père Nicol désigna une petite porte grillée, percée dans un mur, et dont la grille était garnie intérieurement d'une haute plaque de tôle peinte en vert.

Alors Constantin s'arrêta.

— Ecoutez, dit-il ; vous, vous allez rester ici en observation, pour que les oiseaux ne décampent pas. Moi, je vais chercher les gendarmes, et je reviens dans dix minutes.

— Bon, allez.

— Et faites bonne garde.

— N'ayez pas peur.

L'agent de la Sureté générale courut à la gare, qui était dans le voisinage, sûr qu'il y trouverait un gendarme. La chance le servit à merveille : il y en avait deux.

Constantin conféra un instant avec le chef de gare et se fit prêter quatre hommes d'équipe qu'il choisit parmi les plus solides gaillards, et il revint avec ces six personnes.

En route, il les mit au courant de ce qui se passait et leur assigna leur rôle.

Puis il rejoignit le facteur.

— A nous deux, maintenant, lui dit-il.

— Que faut-il faire ? demanda le père Nicol.

— Vous allez vous présenter comme pour remettre une nouvelle lettre. Vous avez justement votre boîte.

— Bon... et alors ?

— Vous chercherez un instant pour trouver cette lettre... et je me charge du reste. Allez vite.

Les gendarmes et les hommes d'équipe s'étaient postés aux alentours de la propriété où ils entouraient, prêts à accourir au signal qui devait être donné.

Constantin se cacha derrière l'angle que formait le mur. Le vieux facteur sonna. On vint aussitôt lui ouvrir. A peine était-il entré que notre policier accourut :

— Eh ! dites donc, le facteur ! cria-t-il tenant à la main une lettre qu'il avait prise dans sa poche. Vous

vous êtes trompé... cette lettre n'est pas pour moi... J'ai eu la chance de vous rattraper et de voir que vous entrez ici.

Et s'adressant à la personne qui était là, une jolie petite femme brune, qu'il avait observée rapidement, mais avec ce coup d'œil sur et pénétrant :

— Je vous demande pardon, madame, ce me présenter ainsi...

— Du tout, monsieur, répondit la femme.

— Ohé ! hop ! cria alors notre policier.

En même temps, il saisit la femme par le poignet.

— Je vous arrête !

Elle cria. La porte de la maison s'ouvrit.

Deux hommes s'élançèrent. Mais avant qu'ils aient pu venir à son secours, les gendarmes et les hommes d'équipe avaient fait irruption, les uns par la porte demeurée ouverte, les autres en escaladant agilement le mur, et les deux gaillards furent, en un clin d'œil, saisis vigoureusement, solidement ligotés et réduits à l'impuissance. Les deux hommes et la femme furent enfermés dans une pièce de la maison et étroitement surveillés, tandis que Constantin courut chercher le commissaire de police pour faire une perquisition qui amena la découverte, non seulement des valeurs volées au notaire de Montargis, mais encore des papiers diplomatiques dont le fonctionnaire du ministère des Affaires étrangères avait été dépossédé, et le reçu attestant le versement d'une somme de plus de deux millions versés chez Van Pee et Auber, banquiers à Anvers, au nom de Henri Krayer ; cette somme provenait sans doute du vol commis au préjudice du sollicitor de Londres.

Il fut en outre établi, par les lettres que l'on trouva, que la femme Catherine Kollmayer était une espionne à la solde du gouvernement de Berlin.

Les découvertes qui furent faites démontrent que l'on était arrivé juste à temps, car tout était disposé pour un départ, qui devait avoir lieu le soir même. C'était pour échapper aux recherches de la police et pouvoir fuir en toute sécurité que Krayer, son complice Giuseppe Lacro, l'Italien, et Catherine Kollmayer s'étaient installés à Corbeil, dans cette petite maison qu'ils avaient louée toute meublée.

Le brave père Nicol fut comblé de félicitations pour sa perspicacité. Aux éloges que Constantin et le commissaire de police lui adressèrent les premiers, se joignirent ceux du Receveur des Postes et de l'Inspecteur auxquels il raconta les événements qui venaient de s'accomplir.

Le soir même, en rentrant chez lui fort tard, notre habile policier trouva Tom Fox qui l'attendait.

— Eh bien ! master Fox, lui dit-il nous pouvons chanter victoire aujourd'hui : nos chloroformistes sont pris, et je tiens, du même coup, mes bandits et les vôtres.

L'Anglais ne put retenir l'explosion de sa joie.

Il serra les mains de Constantin et lui prodigua les paroles plus enthousiastes.

Il se fit raconter par le menu tout ce qui s'était passé, l'accablant de questions, ne lui laissant omettre aucun détail, ne lui faisant grâce que lorsqu'il fut bien sûr qu'il lui avait tout dit.

Puis, quand ce récit fut achevé, il courut au télégraphe et il envoya au gouverneur du Royal Exchange une dépêche de plus de quatre cents mots, racontant, la capture des chloroformistes, en établissant que c'était bien ceux que l'on recherchait et pour lesquels on avait promis la prime de cinq mille livres sterling.

Le détective avait sa fortune faite.

La joie l'empêcha de dormir cette nuit-là.

Par malheur, cette joie fut cruellement déçue.

Le directeur des Postes de Seine-et-Oise connut, par son inspecteur, les faits qui s'étaient passés à Corbeil et il voulut féliciter le père Nicol de l'importante capture due à sa perspicacité.

Il apprit ensuite, par les journaux, quelle superbe récompense était promise par la banque de Londres à celles qui feraient découvrir les auteurs du vol commis au

préjudice du sollicitor, et il pensa justement que le brave facteur avait bien gagné cette prime.

Il écrivit au ministre et fit toutes les démarches nécessaires.

Un fonctionnaire de l'ambassade anglaise fit une enquête, et, sur son rapport, le *Royal Exchange* décida que les cinq mille livres sterling seraient partagées entre Constantin et le vieux facteur de Corbeil, l'un pour avoir eu l'ingénieuse idée de lancer le signalement des chloroformistes dans tous les bureaux de poste, et l'autre pour les avoir découverts au moyen de ce signallement.

Le brave père Nicol, du coup, ne différa plus de faire valoir ses droits à la retraite, et il alla tranquillement auprès de sa vieille mère.

Constantin quitta aussi le service, et c'est peu après l'arrêt de la Cour d'assises condamnant Henri Krayer, sujet belge, à la peine de mort ; Giuseppe Lacro, sujet italien, aux travaux forcés à perpétuité, et Catherine Kollmayer, sujet prussien, à vingt ans de réclusion, qu'il acheta la petite maison de Bougival et qu'il vint s'y installer avec Fanchon et la bonne Goton.

Quant à l'infortuné Tom Fox, il dut se contenter des éloges que ses chefs lui adressèrent et d'une indemnité de trois mille francs qu'il réussit à se faire accorder.

— La fortune m'échappe, grommela-t-il furieusement entre ses énormes dents, nous verrons bien. J'ai encore un atout dans mon jeu, et cet atout, c'est Fanchon. Il me faut cette fortune qui lui revient et qu'elle ignore, et celle-là, je ne la lâcherai pas !

X

Tom Fox avait obtenu de rester à Paris.

La police anglaise entretient continuellement un certain nombre d'agents dans notre capitale pour la surveillance de certains nationaux qu'elle a intérêt à ne pas perdre de vue et pour y attendre ceux qui, leurs méfaits commis à Londres, passent la Manche et viennent jour à Paris du produit de leurs crimes.

Sur la recommandation des autorités britanniques, il avait été admis dans un grand cercle cosmopolite et il y passait presque toutes ses soirées, fréquentant de nombreux étrangers qui ne voyaient en lui qu'un gentleman absolument correct et d'une parfaite « respectability ».

Il fréquentait dans le monde anglais et américain, suivait les courses en véritable sportsman, et pas un Anglais ne passait le déroit sans qu'il fut signalé.

Il eut ainsi l'occasion de rendre d'assez bons services, et il est juste de dire, de répéter du moins, que Tom Fox était d'une intelligence peu commune et d'une prodigieuse habileté. Notre Anglais avait su conserver d'excellentes relations avec Constantin qui pouvait à l'occasion lui rendre quelques services. Il venait chaque jeudi soir prendre le thé à Bougival, et faire la partie d'échecs dont la privation aurait contrarié l'ex-agent de la Sureté générale.

Tom Fox avait étudié à fond les notes qu'il avait prises en lisant le dossier de la succession du vicomte de Rouville, et nous savons qu'il avait acquis la certitude que c'était bien à la fille de Mariette Zigler, à Fanchon, que revenait l'héritage important dont le notaire de Montargis avait eu à s'occuper.

Il avait interrogé habilement Constantin et provoqué ses confidences en lui racontant sa propre histoire. Il avait pris ses renseignements et fait une petite enquête. Au moyen de l'acte de mariage de Constantin qu'il était venu chercher à la mairie de Mézières, dans les Ardennes, il avait su que la mère de Fanchon s'appelait Mariette Zigler ; qu'elle était fille de Maria Zigler et de père inconnu.

C'était bien Maria Zigler, ainsi que le prouvait le dossier que Tom Fox avait lu, qui était la légitimate universelle instituée par le testament du vicomte de Rouville.

Notre Anglais savait en outre que Constantin ignorait tout ce qui concernait le vicomte.

Constantin lui avait raconté loyalement ce qu'il savait. Etant au régiment, il était le secrétaire du colonel marquis de Léouzon, qui possédait d'immenses propriétés dans les Ardennes et qu'il connaissait avant de s'engager.

Jean Zigler, un Alsacien, un ancien sergent qui avait servi sous les ordres du colonel de Léouzon, était demeuré à son service en qualité de garde-chasse.

Constantin le connaissait aussi et il devint amoureux de la petite-fille de Zigler. Le grand-père, lorsqu'il fit sa demande, après sa libération du service militaire, lui révéla un jour quelle était la situation sociale de Mariette, qui malheureusement était bâtarde. Le vieil Alsacien pleurait encore au souvenir du plus cruel chagrin qu'il avait eu dans sa vie.

Deux ans après quelques années de mariage, il était resté seul avec sa fille, Maria, et il n'avait pu la surveiller comme aurait fait une mère. Maria avait été séduite et abandonnée par son seducteur qui n'avait pu réparer sa faute. Elle avait donc eu une fille, Mariette, qui ne portait que le nom de sa mère. Jean Zigler n'avait jamais prononcé le nom du seducteur de Maria. Il avait suffi à Constantin de savoir que Mariette était sage, véritablement élevée et qu'elle l'aimait.

Il l'avait épousée, malgré la tache de sa naissance, et la mort, en la lui ravissant, l'avait frappé du coup le plus terrible.

Tom Fox là-dessus avait combiné son plan. Il s'était dit :

— Puisque Constantin ignore tout, il ne faut rien lui apprendre. Le plan que j'ai à suivre est très simple : il faut que j'épouse Fanchon. J'en veux bien un autre, n'est-ce pas ?... J'ai l'air absolument désintéressé et ma position est pareille à celle de Constantin lorsqu'il a épousé la petite-fille de Jean Zigler... Plus tard, je saurai amener l'affaire... que je découvrirai comme par hasard et nous recueillerons la fortune du vicomte de Rouville, quelques centaines de mille francs, qui bien placées comme elles sont en bonnes rentes sur l'Etat se trouveront notablement arrondies.

Et suivant la tactique qu'il avait combinée, Tom Fox était devenu d'une grande amabilité pour Fanchon.

Il avait saisit toutes les occasions de se faire bien plaisir à ses yeux, pour sa fête, par exemple, qu'il lui souhaita avec un superbe bouquet et pour le jour de l'an, où il lui offrit une splendide boîte de fondants achetée sur les grands boulevards...

Souvent, le jeudi, en venant faire sa partie d'échecs, il lui apportait des fleurs.

Il lui prêtait des livres, car Fanchon aimait énormément la lecture.

La jeune fille, ignorant les intentions de l'Anglais, le cœur pris d'ailleurs par une affection aussi ancienne que solide, savait infiniment gré à Tom Fox de son empressement à lui être agréable ; mais elle ne voyait en lui qu'un ami de son père plein de gentillesse pour elle. Elle était loin de songer à l'aimer.

Une ou deux fois, il avait été question de mariage. Tom Fox avait interrogé la fille de Constantin. Il lui avait demandé si elle ne songeait pas à se marier.

Fanchon n'avait pas fait connaître les tendres projets que son cœur seul avait formé jusque-là.

Il s'était dit : l'ami Constantin m'apprécie ; il m'a témoigné maintes fois l'estime qu'il avait pour moi... L'idée de m'avoir pour gendre ne lui déplaira peut-être pas... il entreverra tout un horizon de parties d'échecs, le soir, à la veillée... Il sait que j'ai quelque argent, il me croit même plus riche que je ne suis ; je n'ai que trente-deux ans, je ne suis pas trop mal fait... En somme, je suis pour sa fille parti acceptable. Oui, c'est à lui qu'il faut que je parle. Lorsque son père aura accepté ma proposition, je serai mieux à mon aise pour faire ma cour à Fanchon, je saurai mieux m'y prendre pour lui plaire... et Constantin m'aidera en lui parlant de moi...»

Une occasion ne tarda pas à s'offrir.

L'anniversaire de la naissance de la jeune fille tombait précisément un dimanche.

Tom Fox avait si bien manœuvré que Constantin lui dit : « Voulez-vous être des nôtres, dimanche, master Tom ? »

L'Anglais avait accepté avec empressement.

— Oh ! une simple fête de famille, absolument entre nous, car les Coutard qui y viendront sont des amis d'enfance.

Le détective s'était promis de trouver dans la journée, une occasion de causer au père de Fanchon.

Le dimanche, il arriva le premier, apportant un superbe bouquet de roses thé et un nécessaire à ouvrage en ivoire.

Fanchon le remercia de grand cœur.

Constantin le blâma pour sa folle prodigalité. Tom Fox était radieux.

A onze heures, les amis dont on avait parlé arrivèrent : Mme Coutard avec ses deux enfants, Paul et Céline.

Eux aussi apportaient des bouquets et des cadeaux : un joli coussin brodé au passé, ouvrage de Céline ; une boîte à mouchoirs en marqueterie que Paul avait fabriquée ; une pointe en mousseline de soie crème divinement brodée par Mme Coutard. Il était aisé de voir quelle tendre amitié unissait les deux familles. Tom Fox fut présenté.

De prime abord, ces gens-là ne lui plurent pas, le jeune homme surtout, dont il avait remarqué la joie, dans les yeux de qui il avait vu briller l'amour lorsqu'il embrassa Fanchon en lui souhaitant sa fête.

Constantin lui raconta les liens qui l'unissaient à la famille Coutard. Adèle Coutard était sa sœur de lait. Il avait été élevé par sa mère, aux environs de Mézières.

Plus tard, lorsqu'il quitta le service militaire et qu'il vint à Paris, la première personne qu'il rencontra ce fut elle. Elle descendit à la gare du Nord du même train qui l'avait amené. Ils avaient fait le voyage ensemble sans s'en douter.

Adèle était mariée. Son mari et son fils, âgé alors de cinq ans seulement l'accompagnaient.

Ils venaient à Paris où une place avait été promise à Coutard qui devait entrer à la Banque comme garçon de recettes.

Constantin arrivait dans des conditions à peu près semblables. Il avait une lettre de recommandation du marquis de Léouzon, aujourd'hui général, pour le ministre de l'Intérieur, son ami intime, et il était certain d'entrer au ministère. Lui aussi était marié.

Le frère et la sœur de lait furent si heureux de se retrouver qu'ils ne voulurent plus se quitter.

On habita le même hôtel en attendant de trouver des logements dans la même maison.

La femme de Constantin devint la meilleure amie de Mme Coutard et les deux hommes se plurent mutuellement.

Coutard entra à la Banque et Constantin fut attaché à la Sûreté générale où il ne devait pas tarder à se faire hautement apprécier.

Ces circonstances resserrèrent encore les liens que l'amitié avait formés : Mme Coutard et la femme de Constantin allaient être mères ensemble.

Les deux amis s'étaient promis d'être mutuellement les parrains de leurs enfants. Deux fillettes naquirent à deux jours de distance : Fanchon et Céline.

Puis, le malheur s'abattit à la fois sur les deux familles, rasant encore plus solidement les liens d'affection parmi ceux qui survécurent.

La mère de Fanchon fut gravement malade à la suite de ses couches. Elle ne put nourrir sa fille comme elle l'avait si ardemment désiré, une fièvre violente s'empara d'elle, et un cas de folle puerpérale se déclara.

Le docteur Prétat qui l'avait accouchée et qui la soignait avec la plus grande et la plus éclairée sollicitude, avait promis de la sauver et de lui rendre la raison, lorsqu'une complication épouvantable survint, une pérition qui enleva la jeune mère en vingt-quatre heures.

Le même jour Coutard était rapporté à son domicile la poitrine ouverte par un coup de poignard. La

malheureux garçon de recettes avait été assassiné par un imitateur de Lacenaire.

Ce fut alors Constantin qui prit à sa charge l'enfant de son ami. Goton fut nounrice de Fanchon et de Céline.

Paul fut placé dans une petite pension et plus tard dans une école professionnelle où l'on devait cultiver, au moyen de ses relations, lui faire avoir une bourse.

Constantin fit toutes les démarches nécessaires et il obtint de la Banque de France une pension pour la veuve du garçon de recettes assassiné.

Mme Coutard était une brodeuse habile : il lui valut la clientèle des grands magasins du Bon Marché.

Lorsque Fanchon et Céline eurent huit ans, Constantin les fit placer dans le même établissement, sans que l'instruction de la jeune fille fut le moins du monde onéreuse pour sa mère.

Enfin, ils vécurent tous ainsi côté à côté, sans cesse liés par l'amitié la plus cordiale et la plus solide, celle qui a pour base la communauté du malheur, l'estime réciproque, et l'inébranlable reconnaissance.

Céline et Fanchon s'aimaient comme deux sœurs ; Paul, lui, avait conçu, pour la fille de Constantin, une affection qui se développa avec l'âge et qui, à un moment donné, devait prendre le véritable caractère d'amour pour lequel elle avait été tout naturellement formée en son âme. Cet amour, Tom Fox l'avait pressenti.

Du premier coup, il devina en Paul Coutard l'obstacle qui s'opposera à ses projets. Il l'étudia avec soin. Pendant le dîner, il l'observa plus attentivement.

Paul était en face de lui, placé à côté de Fanchon, tandis qu'il se trouvait entre Céline et Mme Coutard.

Un moment même, on parla mariage.

Ce fut Constantin qui demanda, sur le ton de la plaisanterie :

— Eh bien ! Paul, quand nous ferez-vous danser à votre noce ?

Le jeune homme rougit et échangea un regard avec Fanchon, aussi rougissante.

— Eh ! mais, répondit la veuve à sa place, je ne crois pas que ce soit lui qui y mette obstacle. N'est-ce pas, Paul ?

— Oh ! non, mère.

— Et quelle est la fiancée ? demanda Constantin sur le même ton plaisant, car il savait bien à quoi s'en tenir.

— C'est moi, père, répondit Fanchon.

— Toi !

— Tu ne voudrais pas obliger Paul à te faire une demande en règle.

— Entre nous, dit Mme Coutard, c'est bien inutile.

— C'est ce que nous avons pensé, ajouta Fanchon, et nous nous sommes fiancés de notre consentement mutuel.

— Quand cela, mes enfants ?

— Avant de nous mettre à table, monsieur Constantin, répondit Paul.

— Bravo ! bravo ! s'écria Constantin. Eh bien ! mes enfants, nous allons boire à la santé des futurs époux.

— Goton, va nous chercher du champagne, ma bonne, et tu trinqueras avec nous en l'honneur de ta fille et de son fiancé.

— Ah ! oui, ce grand cœur, répondit la vieille servante.

Tom Fox dévorait sa colère. Dès cet instant, il ne considera plus Paul Coutard que comme l'ennemi déclaré de son bonheur. Il n'eut plus qu'une pensée : se débarrasser de lui, à n'importe quel prix, par n'importe quel moyen.

XI

Comme un grand nombre de ses pareilles, Marthe Lion avait débuté au quartier Latin.

Longtemps ses parents, qui étaient concierges à Mont-rouge, crurent que Marthe allait régulièrement à l'atelier où elle faisait son apprentissage... de griselette plutôt que de modiste ; tandis que, depuis quelque temps, la jeune fille passait ses journées chez une sorte de matrone qui la formait au vice dans l'espoir d'une specula-

tion avantageuse. Elle rentrait si régulièrement, le soir, à l'heure habituelle, qu'on ne pouvait pas se douter de ce qui se passait. Un jour, cependant, Marthe ne rentra pas. Un billet arriva à sa place, disant :

« Chère Mérotte, »

« Ne te fais pas de peine à mon sujet. L'atelier m'embête et je l'ai planté là !

« Je fais la noce, voilà ! parce que je veux devenir riche. Aussi, il ne faut pas que tu me tourmentes, pas plus que mon père, ni que vous me fassiez chercher.

« Je vous écrirai et je vous enverrai de l'argent de temps en temps. En attendant, je t'embrasse.

« Ta fille,

« MARTHE. »

A défaut d'autres qualités, cette épître avait au moins celle de la franchise. Oui, Marthe « faisait la noce », comme elle disait. Elle avait un amant.

La proxénète qui l'avait racolée à la porte de son atelier, redoutant sans doute la justice avec qui elle n'avait eu jusque-là que des rapports fort désagréables, et connaissant par cœur du reste son Code pénal, appris à ses dépens, attendait prudemment que la jeune fille eût seize ans revolus pour la livrer à quelque vieux paillard, qui payerait fort cher cette primeur.

Mais Marthe, dont l'éducation vicieuse avait déjà acquis un joli développement dans l'atelier où elle travaillait, n'avait pas été longue à se former.

Elle avait surtout rapidement compris à quel trafic la destinait la femme chez qui elle passait ses journées. Elle résolut de déguerpir de chez elle.

Un jour, elle rencontra justement, rue Hautefeuille, un jeune homme qui habitait la même maison que la modiste et qu'elle connaissait depuis assez longtemps, car il lui avait souvent parlé et il lui avait adressé de ces petits compliments qui plaisent toujours aux filles précoces.

— Vous n'êtes donc plus à votre atelier ? questionna le jeune homme.

— Non, monsieur Rolland.

— Vous êtes dans un autre quartier ?

— Oui... rue de la Paix... chez une grande modiste...

— C'est pour ça que je ne vous voyais plus. Et où allez-vous de ce pas ?

— Je me promenais... Je me suis disputé avec la première hier soir et je lui ai dit que je ne reviendrais plus... Seulement, je n'ai pas osé le dire chez nous... Marthe avait l'invention facile.

— Alors, reprit Rolland, s'il en est ainsi, je vais vous offrir à déjeuner.

— Je veux bien.

Et aussitôt elle prit hardiment le bras du jeune homme avec des allures de petite femme qui portaient à la peau.

Ce Rolland n'était pas un personnage très scrupuleux, et il était déjà disposé à profiter de l'occasion qui s'offrait à lui, quelles que soient les prescriptions du Code relativement aux jeunes filles âgées de moins de seize ans.

On ne connaissait pas au juste son origine... du moins les gens l'ignoraient, car boulevard du Palais il avait un dossier où son histoire était certainement écrite.

Rolland était un déclassé. Il était aisné de voir qu'il avait reçu de l'instruction. Actuellement, il était écrivain dans un tripot du faubourg Saint-Denis.

Il conduisit Marthe dans un petit restaurant qu'il connaissait et où il savait trouver une petite salle, où il pourrait être seul avec elle. On déjeuna de bon appétit. Marthe était d'une galeté folle.

Elle parla quelque peu de ses projets, disant ce qu'il fallait pour faire comprendre à Rolland que ces propositions seraient facilement acceptées.

Elle avait assez de l'atelier et des modes, et de la

loge de ses parents, où l'on gelait l'hiver et où l'on étouffait l'été. Elle voulait vivre et s'amuser.

Roland exposa aussitôt à la jeune fille qu'il l'avait remarquée dès les premiers jours ; il lui aurait fait la cour depuis longtemps, si elle ne lui avait pas paru trop jeune.

Aujourd'hui, si elle voulait, elle pourrait vivre avec lui. Il l'aimerait bien, elle ne serait pas malheureuse.

Il gagnait assez d'argent et il ne travaillait que la nuit. Le jour il était libre et l'on pourrait se promener tous les après-midi.

Marthe n'en demandait pas tant.

Le soir même elle fut la maîtresse du croupier.

Un jour, la police fit une descente dans le tripot, où Roland était croupier, confisqua les enjeux, saisit le mobilier et arrêta la femme qui tenait cette maison de jeux, ainsi que les deux croupiers. Marthe resta seule pendant trois mois, car son amant, grâce à ses antécé-dents, eut une condamnation.

La jeune fille n'avait que très peu d'argent, de quoi vivre quelques jours à peine. Mais elle avait quelques toilettes que Roland lui avait achetées.

Elle eut alors l'idée de se placer dans une brasserie.

Elle y était allée quelquefois avec son amant, elle avait vu ces filles toujours gaies, toujours souriantes, fumant et buvant avec des jeunes gens... elle aimait cette existence.

Elle se présenta, on l'accepta d'emblée.

Jolie comme elle était, armable avec tous, Marthe fit crever de jalouse ses nouvelles camarades. Dès la première semaine, elle gagna toujours au moins vingt francs par jour.

Roland sortit un jour de prison.

Marthe avait un autre amant, un étudiant hongrois qui était totalement amoureux d'elle.

Elle revit pourtant Roland en cachette et lui rendit quelques services pécuniers. C'est tout ce que le drôle demandait.

Il revint même chez elle chaque fois qu'il avait les poches vides.

Marthe avait à peu près dix-huit ans lorsque son étudiant hongrois dut quitter définitivement Paris, ses études achevées.

Mais alors elle avait déjà un autre amant, un jeune médecin qui l'installa dans un petit appartement de la rue des Martyrs, où il lui acheta un mobilier convenable.

Elle avait quitté la brasserie et passé la Seine, ambition de toutes les filles qui éloignent au quartier latin et qui s'épanouissent sur la rive droite.

Roland, à cette époque, était associé avec un bookmaker de bas étage et qui avait la spécialité des courses suburbaines.

En revenant à Paris, il manœuvrait de concert avec quelques filous qu'il avait connus à la prison de Mazas, et qui pratiquaient le jeu de consolation dans les trains qui ramenaient le public des courses.

Il était « l'illuminé » de ses complices.

Il ne voyait Marthe que rarement, car il gagnait assez d'argent, mais il ne la perdait pas de vue, convaincu, avec les idées qu'il lui connaît, qu'elle ferait son chemin et qu'elle pourrait lui être utile.

Le triste sire ne tarda pas à être arrêté avec les filous auxquels il s'était associé et Marthe en fut délivrée pendant quelque temps.

Pendant le temps qu'il passa à la prison centrale de Melun, Marthe démenagea.

Son docteur se maria et dut l'abandonner, non sans lui avoir fait toutefois un assez joli cadeau.

De la rue des Martyrs, elle transporta son mobilier, passablement augmenté et embellie, à la rue de Lafayette, en même temps qu'elle devint la maîtresse d'un couillier.

Elle connut peu après un banquier, M. Desmonts, pour qui elle quitta un jour son dernier amant, et se laissa installer par lui dans un coquet petit hôtel du XVI^e arrondissement.

Marthe avait alors vingt-sept ans.

Déjà, grâce aux libéralités successives que sa beauté

lui avait values, elle avait amassé de quoi vivre exempts de tout souci.

Elle ne devait pas s'arrêter en aussi beau chemin. Elle avait un tel savoir dans l'art de plaire que son nouvel amant, un homme qui avait notamment dépassé la cinquantaine, en dépit des artifices d-toilette qui le rajeunissaient, s'éprit pour elle de la passion la plus insensée.

M. Desmonts était considérablement riche. Il dépensait sans compter. Pas un caprice, pas un désir de sa ravissante maîtresse ne passait sans être satisfait.

Il aimait tout en elle, sa beauté, sa jeunesse, sa calinerie féline, et jusqu'à son esprit d'ordre et son amour de l'argent ; il l'encourageait même tant qu'il pouvait, en homme de finance qui aime voir capitaliser.

Marthe plaçait des fonds, achetait des valeurs, souscrivait aux émissions et suivait les cours sur un journal financier. Le banquier, heureux, souriait, la conseillait et l'appréciait.

M. Desmonts, cependant, n'était pas pour une jeune maîtresse l'amant tel qu'elle aurait eu le désir.

Il était marié et il ne pouvait partager entièrement son existence.

Marthe tenait à lui, en dépit de cela, parce qu'il était la fortune assurée et bien qu'elle fut riche déjà de tout ce qu'elle avait amassé, elle voulait le devenir davantage et se préparer une épiciente vieillesse.

Mais il fallait à sa jeunesse et à sa beauté les distractions et les plaisirs que le Lanquier ne pouvait lui donner : distractions permises, plaisirs acceptés par lui. Et c'est pour cela qu'elle avait décidé son amant à lui acheter une délicieuse petite villa à Bougival.

Elle vivait ainsi heureuse.

Le Casino, la Grenouillère, le canotage l'amusaient l'été. L'hiver, elle allait quelquefois au théâtre, seule, dans une baignoire, ayant prévenu M. Desmonts qu'il rendait de son côté en famille et qui, d'une loge faisant vis-à-vis à la sienne, l'admirait en silence.

Ce fut par des relations de voisinage que Marthe Lion connut la fille de Constantin.

Elle demanda à sa bonne de lui chercher une couturière dans le pays, pour faire arranger quelques toilettes d'été. On lui indiqua Fanchon.

L'adorable jeune fille travaillait en effet.

Elle avait un goût parfait et son ouvrage était d'un fini irréprochable. Elle s'était fait à Bougival une petite clientèle.

C'était son trousseau et une partie de son ménage que Fanchon voulait gagner par son travail pour le jour où elle se marierait. Elle travailla donc pour la maîtresse du banquier.

Un jour, Roland reparut.

Il avait retrouvé la piste de son ancienne maîtresse entrevue à Longchamps le jour du grand prix, suivie jusqu'à Bougival.

Le misérable avait eu plusieurs aventures malheureuses, l'une notamment qui l'avait conduit pour trois ans à la prison centrale de Polissy. Actuellement, il sortait de l'hôpital.

Marthe devait être pour lui la ressource du salut. Riche, elle ne pouvait le laisser dans la misère où il s'était enfoncé. Elle devait l'aider à vivre.

Il n'osa pas se présenter chez elle. Il la guetta et la vie descendre vers la Seine, monter dans son canot et se livrer à son sport favori.

Elle était seule. Roland se fit reconnaître lorsqu'elle aborda, ayant fini sa promenade.

Marthe fut fort désagréablement surprise par cette rencontre. Elle écouta à peine son ancien amant.

Elle lui remit vingt-cinq ou trente francs, tout ce qu'elle avait sur elle et l'invita à la laisser tranquille et à ne plus reparaire.

Mais Roland avait entrevu, grâce à elle, une existence trop commode pour y renoncer aussi facilement. Il revint dès qu'il se retrouva sans argent.

Comme la première fois, il ne se montra à Marthe que hors de chez elle, lorsqu'il la vit seule.

Elle lui remit encore quelque argent.

Ses visites se continuèrent ainsi, à distance, Roland

revenant à Bougival dès que ses ressources étaient épuisées.

Un jeudi soir enfin, lasse de cette obsession, Marthe refusa toute somme et signa à Rolland de n'avoir plus à reparaitre, s'il ne voulait l'obliger à prendre un moyen énergique pour se débarrasser de lui.

Un homme avait entendu une partie de cette discussion : c'était Tom Fox qui revenait comme tous les jeudis, chez son ami Constantin, et qui ayant reconnu Marthe Lion en compagnie d'un homme de fort mauvaise mine, s'était blotti derrière une haie pour écouter et pour voir.

Le lendemain même, il avait pris ses renseignements et il savait tout ce qui concernait Roland.

Le détective avait aussitôt combiné la machination épouvantable qui devait le débarrasser à jamais du fiancé de Fanchon, de celui qui était le vivant obstacle à ses odieuses convoitises.

XII

Mme Coutard et Céline n'avaient d'abord pas osé reparaitre à Bougival. Elles savaient que Paul était incapable du forfait monstrueux dont on l'accusait, et, malgré les fatales vraisemblances qui s'élevaient contre lui et qui le désignaient pour le coupable à tous ceux qui ne le jugeaient qu'avec leur faillible clairvoyance d'humains, elles ne doutèrent pas un seul instant de son innocence.

Vainement elles avaient fait démarches sur démarches.

Elles avaient rendu visite au juge d'instruction à qui elles avaient exposé, avec cette touchante conviction des œurs qui aiment, le passé irréprochable de Paul, sa vie, toute de travail, de probité et d'honneur, démentant la possibilité d'un crime pareil.

Elles n'avaient pas réussi à faire pénétrer leurs sentiments dans l'âme du juge.

Les coincidences écrasantes accusaient le malheureux.

Alors, elles avaient cherché les noms des députés des Ardennes, leur département d'origine, et elles s'étaient adressé à eux.

L'un ne les avait pas reçues, l'autre avait dit qu'il s'occupait de Paul et n'avait jamais donné de ses nouvelles ; le troisième qui avait dit simplement : « Je verrai », avait écrit une lettre désespérante, témoignant banallement ses regrets et disant qu'il ne pouvait rien faire pour un homme dont la culpabilité était évidente.

La mère et la sœur de Paul Coutard étaient absolument désespérées.

Constantin, tout entier à sa douleur, absorbé par la profonde affliction que lui causait l'imminence du danger qui menaçait Fanchon, avait bien songé à ces deux malheureuses femmes, mais il n'avait pu se rapprocher d'elles : il s'attendait du reste à les voir venir un jour.

Elles ne seraient pas venues d'elles-mêmes, tant la honte les paralyssait.

Enfin, un jour, elles apprirent au Palais de Justice, où elles se rendaient si souvent, que Constantin avait fait une déposition absolument favorable à Paul ; elles résolurent, ayant repris quelque confiance, d'aller le voir pour solliciter son appui et son concours, car, mieux que tout autre, il devait savoir ce qu'il y avait à faire : et, au moment où elles allaient quitter le palais, elles le rencontrèrent.

Hélas ! il n'y avait rien à faire. Constantin le leur expliqua : il ne fallait qu'attendre du hasard ou de la Providence un moyen de salut que les forces humaines étaient incapables de trouver.

Mme Coutard et Céline apprirent alors la maladie de Fanchon et elles vinrent à Bougival, voulant s'associer toutes deux aux efforts tentés pour la sauver et avoir leur part des peines qui accablent Constantin et Goton.

Ils partageront toutes leurs douleurs, comme ils

l'avaient fait autrefois ; ils s'encouragèrent affectueusement et cherchèrent mutuellement à se consoler, accablés également par l'état alarmant de Fanchon et par l'imméritée condamnation de Paul.

Il semblait qu'après d'aussi cruelles épreuves, la fatalité dut être lasse de frapper ces malheureux. Point, un coup nouveau leur était réservé par le sort injuste. Constantin mourut.

Une nuit, au moment où sa fille était en proie à une crise qui faillit l'emporter, il avait voulu courir chez le docteur Prétat, et à peine vêtu, il avait été saisi par le froid. Une pneumonie double s'était déclarée et en quelques jours il avait été enlevé.

Alors, la mère et la sœur de Paul avaient quitté Paris. Elles étaient venues s'installer à Bougival.

Avec Goton, elles travaillaient à la guérison de Fanchon, et lorsque la pauvre enfant serait revenue à la santé, elles s'aideraient mutuellement à supporter l'injustice inexorable du destin.

L'état de Fanchon s'était lamentablement amélioré. D'abord tout danger de mort avait été conjuré.

Le rétablissement s'opéra graduellement, chaque jour amenant un progrès nouveau, une récupération des forces vitales.

Mais si Fanchon était sauvée, si elle avait été arrachée à la mort, l'horrible pronostic du docteur Prétat n'était malheureusement que trop vrai.

Dès le début de la maladie, le savant médecin avait conçu des craintes sérieuses pour la raison de la jeune fille. Il avait pressenti le naufrage de son intelligence dans l'épouvantable catastrophe qui l'avait frappée.

Hélas ! M. Prétat ne s'était pas trompé.

On remarqua d'abord que Fanchon, à qui l'on avait caché la mort de son père, ne paraissait même pas prendre garde à son absence.

Puis, quand la fièvre eut cessé, l'amélioration se produisit ; on fut frappé de ses attitudes, des expressions de son visage.

Tantôt elle souriait sans motif, comme si elle s'adressait à des êtres visibles pour elle seule : tantôt des larmes mouillaient ses yeux et des sanglots secouaient sa poitrine.

On l'interrogeait et il suffisait qu'elle entendît une voix pour que les sourires s'effacassent, pour que les pleurs disparussent, et que les sanglots se dissipassent.

Elle ne répondait pas, et elle ne paraissait pas comprendre les paroles qu'on lui adressait.

Pareille aux petits enfants qui n'entendent rien à tout ce qu'on leur dit et qui sourient cependant aux langages de l'affection, ou qui tremblent lorsqu'on les gronde, Fanchon semblait ne plus percevoir que l'intonation de la voix.

Elle souriait quand on lui parlait affectueusement. Elle prétait ses joues aux baisers que la mère de Paul, Céline et Goton lui prodiguaient.

Le docteur Prétat le répeta :

— La raison est perdue !... la pauvre enfant est idiote !

D'abord ce malheur avait consterné ces trois femmes, qui avaient tant d'affection pour la pauvre Fanchon. Mais que pouvaient-elles faire ?

Elles auraient bien donné leur intelligence pour ranimer celle de la jeune fille qu'elles aimait.

Elles ne pouvaient qu'attendre avec résignation le retour de la vie intellectuelle, si toutefois cela était possible.

Le médecin avait dit :

— Il n'y a rien à faire... Des soins constants, une sollicitude vigilante, une affection continue comme celle dont la pauvre enfant est entourée, toutes les émotions trop vives épargnées... Voilà... Un jour, peut-être, la raison reparaira... cela s'est vu...

Espérance bien vague ! Promesse d'une réalisation bien incertaine !

La santé était, à la longue, revenue tout à fait. Comme il arrive souvent en pareil cas, à cause de l'absence

de toute préoccupation fâcheuse, de toute douleur, Fanchon était même maintenant mieux portante que jamais.

Elle paraissait ne pas savoir qu'elle avait eu un père qu'elle cherchait, et ne pas se souvenir qu'un fiancé adoré lui avait été ravi par la plus abominable fatalité.

On aurait dit que rien n'avait jamais été changé dans son existence et qu'elle avait toujours vécu telle qu'elle était avec Céline, sa mère et Goton.

— La pauvre Fanchon est tout de même plus heureuse que nous, ait un jour Mme Coutard.

— Ah ! je le crois, répondit la vieille nourrice. C'est le bon Dieu qui lui a enlevé la raison pour qu'elle n'ait pas à souffrir.

— Je me demande parfois, ajouta Céline, si cela ne vaut pas mieux pour elle.

Depuis la mort de Constantin, on n'avait plus vu que deux fois Tom Fox à Bougival. Auparavant il y venait fréquemment. Il surveillait le rétablissement de Fanchon comme le paysan surveille le champ d'où il attend sa récolte. Lorsque le docteur Préalat avait annoncé que Fanchon demeurerait toute l'Anglais avait éprouvé une déception violente.

Il avait agi vivement, d'une façon très pressante auprès de Constantin pour qu'il tentât tout ce qui était possible.

Il lui avait conseillé de faire appeler des spécialistes ; il avait parlé des établissements qui existent en Angleterre, pour le traitement des affections mentales. Fanchon idiote, c'était la ruine de toutes ses espérances, l'effondrement de toutes ses convoitises.

Puis, lorsque Constantin était mort, Tom Fox s'était prodigieusement. Il avait voulu faire lui-même toutes les démarches, s'occuper de tout, agir seul. Un espoir l'avait animé alors. Il ne resterait plus auprès de Fanchon que trois femmes ; il réussirait bien un jour à se débarrasser de deux d'entre elles.

Alors, quand il n'y aurait que Goton, qui le connaissait depuis longtemps et dont il aurait conquis l'amitié grâce au dévouement qu'il aurait manifesté, il pourrait encore voir aboutir le plan infernal qu'il avait combiné.

En attendant l'Anglais avait jugé prudent de ne pas réparer souvent.

Il se contentait de surveiller de loin ce qui se passait, tout en préparant la nouvelle combinaison qu'il avait ourdie.

Il avait offert ses services et demandé que l'on usât de lui dans n'importe quelle circonstance. Puis il n'était venu que deux fois, discrètement, en homme qui ne veut pas s'imposer.

Notre Anglais ne tenait pas à entretenir par sa présence l'antipathie que Mme Coutard et Céline avaient pour lui ; car il l'avait bien senti, elles éprouvaient pour lui une aversion qu'elles s'étaient poliment efforcées de dissimuler, mais qu'il avait comprise d'instinct.

La mère et la sœur de Paul Coutard n'avaient contre l'auteur de leur malheur aucun grief, et c'est sans raison qu'elles ne l'aimaient pas. En habile observateur Tom Fox l'avait deviné.

Que lui importait cette antipathie ?

Le jour où ces deux femmes auraient disparu, il se chargerait bien de réussir.

Céline et sa mère travaillaient toujours pour le Bon Marché. Elles ne quittaient jamais Fanchon, et l'existence était bien peu mouvementée dans la petite maison de Bougival.

On n'avait eu que deux fois des nouvelles de Paul, après son départ de la prison de la Roquette, où sa mère et sa sœur étaient allées le voir pour la dernière fois.

Cette entrevue avait été particulièrement dououreuse. La pauvre mère surtout pleurait et sanglotait si fort qu'elle fut sur le point de défaillir.

Ce fut Paul lui-même qui dut essayer de la consoler

et de lui rendre quelque courage en lui faisant espérer qu'un jour peut-être l'assassin de Marthe Lion serait découvert, et que son innocence serait reconnue.

Depuis, il avait écrit une fois avant son embarquement sur le transport qui l'emmenait à Nouméa, avec un lot de galériens, et une seconde fois du bateau.

Le règlement ne permettait aux condamnés de correspondre avec leur famille qu'une fois par trimestre.

Paul ne se plaignait pas de son sort. Il parlait du reste fort peu de lui, donnant seulement des nouvelles de sa santé et ne voulant pas augmenter la douleur des siens par le tableau de ses souffrances.

Il consacrait sa lettre à ceux qu'il aimait, à sa mère, à sa sœur, à Fanchon et à Constantin, dont il ignorait la mort.

Il s'informait avec anxiété de la santé de sa fiancée qu'il savait malade. On lui répondit, ce fut Céline qui écrivit à son frère, et on lui apprit la mort de Constantin, mais on jugea à propos de lui éviter l'affliction d'apprendre que Fanchon était idiote.

XIII

Fanchon était pareille à une enfant.

Entourée d'affection, elle répondait par une affection égale.

On s'attachait, ainsi que l'avait recommandé le docteur, à réveiller en elle le souvenir pour secouer un peu la torpeur de l'esprit. On essayait de lui rappeler les faits passés.

Elle ne se souvenait de rien. Tous les efforts paraissaient inutiles.

Six mois entiers se passèrent dans cet état, sans aucune modification, sans que rien vint donner un espoir.

Une nuit, elle fut éveillée en sursaut.

Un coup de feu avait été tiré dans le voisinage : un commerçant malheureux, atteint dans un moment de désespoir, avait eu recours au suicide.

Cette détonation produisit sur Fanchon une commotion singulière. Le souvenir fut brusquement éveillé en elle.

N'était-ce pas par un coup de feu qu'avait débuté pour elle la catastrophe épouvantable qui l'avait frappée. Elle se souvint.

D'abord, ce fut une sorte d'hallucination.

Fanchon se crut reportée à l'époque où retentit le coup de revolver de l'assassin de Marthe Lion. Elle revit Paul, arrêté et accusé ou crime !

Tout cela repassa, en un clin d'œil, dans sa pensée.

Alors, un travail formidable se fit dans son esprit, pendant la solitude de cette nuit.

La raison revenait et, comme une personne longtemps absente du foyer, elle cherchait à s'expliquer les changements survenus, à se familiariser avec les êtres dont elle était déshabituelle.

Qu'était devenu Paul ? Et son père, pourquoi ne le voyait-elle plus ? Que faisaient chez elle Mme Coutard et Céline ?

Ensuite, c'étaient des phrases récemment prononcées, qui s'étaient gravées inconsciemment dans son esprit, qui se représentaient, qu'elle entendait nettement, comme si on les prononçait à l'instant.

On n'hésitait plus, comme les premiers temps, à parler devant Fanchon, car on avait eu maintes fois la preuve qu'elle ne comprenait pas le sens des paroles.

Mais en se rappelant, Fanchon comprenait.

On avait dit qu'elle était idiote...

Eh ! oui, c'était bien là l'explication du temps, qui, pour elle, s'était écoulé, sans qu'elle en eût conscience, car on était en été, à l'époque que son souvenir venait de se retrouver, et la neige couvrait en ce moment la campagne.

Le calendrier n'était plus le même car près de dix-huit mois s'étaient écoulés.

Elle réfléchit et elle comprit.

Bien des faits, bien des paroles revinrent à son es-

prit, et l'aigèrent à se rendre compte en partie de ce qui s'était passé.

Son père était mort. Paul, déclaré coupable, avait été condamné.

Alors, ce fut pour la malheureuse Fanchon une douleur inouïe, incompréhensible, épouvantable.

Toutes les facultés conscientes de son être à peine ranimées, s'unissaient pour percevoir à la fois la peine profonde qui s'emparait d'elle et pour la lui faire ressentir plus vivement.

Mais en même temps, se révélait en elle une énergie qu'elle ne se connaissait pas auparavant. Elle se rattachait contre la souffrance et elle se sentait disposée à lutter contre les événements accomplis, comme si elle pouvait parvenir à les anéantir, à les effacer.

Qu'allait-elle faire ?

Ne devait-elle pas tout tenter pour sauver Paul, pour faire reconnaître son innocence ?

Mais, auparavant, elle avait besoin de savoir exactement ce qui s'était passé.

Elle pressentait, autour d'elle, comme une œuvre infernale, une machination diabolique dont son bien-aimé avait été la victime.

Pour réussir, ne fallait-il pas d'abord tout connaître ?

Fanchon ne dormit guère cette nuit-là.

Son esprit se perdait dans l'inextricable enchevêtrement des idées trop nombrueuses et des pensées trop violentes pour ses facultés à peine renaissantes.

Elle sentait la folie s'approcher et menacer de la saisir. Alors, par un énergique effort de volonté, elle se contrignit au calme. Elle se demanda la conduite qu'elle allait tenir.

En y réfléchissant de nouveau, Fanchon se persuada de plus en plus que Paul Coutard avait succombé par une intrigue savamment ourdie : car elle se rappelait bien ce qui s'était passé dans cette soirée épouvantable où ne pouvait comprendre autrement que par une scellée combinaison, les événements qui s'étaient accomplis.

Un homme avait bien assassiné Marthe Lion ; mais comment se faisait-il que Paul se trouvât chez elle à ce moment ?

La était la machination que Fanchon pressentait.

Fille d'un policier émérite, elle avait hérité des remarquables facultés de son père, et, comme lui, elle pénétrait les événements par des déductions habilement faites.

Pour que Paul, qu'elle savait innocent, n'eût pas pu démontrer son innocence, pour qu'il eût succombé dans cette halle contre la justice et contre la fausseté d'une accusation monstrueuse, il fallait qu'il eût été réduit à l'impuissance par des artifices machiavéliques, qu'il eût été pris dans des réseaux inextricables, tendus habilement autour de lui.

Il fallait aussi que quelqu'un eût intérêt à sa perte.

Qui ?... qui donc ?

Alors dans la vibrante rénovation de son amour, Fanchon trouva une énergie merveilleuse. Rendue à la vie intellectuelle, elle employait ses facultés à concevoir le plan de ce qu'elle allait faire.

On la savait idiote !

Idiote, c'est-à-dire dépourvue d'intelligence, de raison : inconsciente.

Ne valait-il pas mieux, pour ce qu'elle comptait faire, qu'on continuât à la croire idiote.

Oui, cela valait mieux. Elle le comprit.

Qui se méfierait de Fanchon l'idiote ?

Qui pressentirait, en cette pauvre fille privée de sa raison, la vengeresse qui allait se lever ?

Mais alors, pour que son secret fût bien gardé, il fallait qu'elle seule le connaît, que personne ne sut qu'elle était rendue à la raison.

Serait-ce possible ?

Comment dissimuler sans cesse, en présence de Goton, de Céline, de la mère de Paul ?

Il le fallait cependant.

Si elle voulait agir sans éveiller les soupçons du véritable assassin de Marthe Lion, si elle voulait le découvrir et sauver Paul, il le fallait absolument.

Eh bien ! oui, Fanchon aurait cette force, celle habile qui ne se démentirait pas un seul instant.

Elle sentait en elle, avec le sang de son père, ce merveilleux instinct qui en avait fait l'un des plus habiles limiers de la Sûreté générale.

Mais avant toute chose, il fallait savoir, il fallait apprendre exactement tout ce qui s'était passé.

Paul, elle le comprenait, n'était pas mort ; sa mère et sa sœur auraient eu des vêtements de deuil.

Il n'était pas en fuite non plus, car elles ne seraient pas à Bougival.

Il avait donc été condamné au bagne ?

Voilà ce qu'il importait d'apprendre d'abord.

Le lendemain matin, comme de coutume, la fille de Constantin vit arriver Goton, dont la chambre était voisine de la sienne, qui venait prendre de ses nouvelles.

— Bonjour, ma chérie, dit la vieille nourrice en l'embrassant.

Fanchon se laissa embrasser et répondit avec le sourire enfantin qu'elle avait pris depuis sa senyalescence :

— Bonjour Goton.

— Tu as bien dormi cette nuit ?

— Oui... très bien dormi.

— Tu n'as pas été éveillée par du bruit qu'on a fait ? Goton voulait parler du coup de feu.

— Non.

— Descends avec moi et couvre-toi bien, car il fait froid aujourd'hui.

La brave femme jeta elle-même, sur les épaules de la jeune fille, un large fichu de laine noire, et ensemble elles descendirent au rez-de-chaussée. Mme Coutard et Céline les rejoignirent bientôt.

Personne ne remarqua le changement moral qui s'était produit en Fanchon. Elle fut telle que les jours précédents. Elle fut, comme la veille, sourire naïvement et parfois devenir triste et songeuse.

Sa voix eut les mêmes intonations, l'expression de son visage fut pareillement insignifiante. Elle écoutait ce qui se disait, tout en paraissant être absorbée par les rêveries de l'idiotie.

On parla de Paul. Céline devait répondre à une nouvelle lettre qu'on avait reçue. Fanchon put lire les deux lettres sans qu'on y prît garde. Elle fut ainsi mise au courant de la situation de son fiancé.

Un peu plus tard, après le déjeuner, elle s'arrêta devant un portrait de son père qui était dans la salle à manger et demeura longtemps en contemplation devant lui.

Mme Coutard l'observait avec tristesse. Selon les conseils du docteur Prétat, on devait saisir toutes les occasions d'éveiller le souvenir chez la pauvre idiote.

Le savant médecin avait dit qu'une manifestation du souvenir serait l'indice de la possibilité du retour à la raison.

On avait agi ainsi à chaque occasion qui s'était présentée. Mais Fanchon n'avait pas pu comprendre ce qu'on lui disait.

Sans se rebouter, la mère de Paul faisait toujours de nouvelles tentatives, car c'était elle qui avait plus particulièrement assumé cette tâche.

— Tu connais cette personne-là ? demanda-t-elle à la jeune fille en lui désignant le tableau devant lequel elle était en contemplation.

— Oui, répondit Fanchon.

— Qui est-ce ?

Au lieu de répondre, elle se mit à sourire naïvement en regardant Mme Coutard.

— C'est ton père, reprit l'excellente femme.

— Oui.

— Ton pauvre père qui t'aimait tant...

— Oui... oui...

— Tu ne le verras plus.

La pauvre Fanchon se sentait accablée par la vive douleur. Jusque-là elle avait été inconsciente et ignorante de la perte cruelle qu'elle avait faite. Pour la première fois elle était frappée par la triste réalité.

Elle avait repris son attitude de contemplation devant

le portrait de son père, luttant contre la douleur dont la manifestation aurait pu révéler son retour à la raison, mais souffrant d'autant plus qu'elle était obligée de concentrer en elle la peine immense qui l'affligeait.

Elle ne put empêcher deux larmes de couler de ses yeux.

Mme Coutard les remarqua aussitôt.

— Tu pleures, ma chérie ?... Tu penses à ton pauvre père, n'est-ce pas ? Tu souffres de savoir qu'il est mort ?...

Alors Fanchon eut la force de surmonter sa douleur, et, se tournant vers la mère de Céline, elle lui montra son visage souriant, malgré les pleurs.

— Mort ! fit-elle avec ce sourire sans expression, qui semblait stéréotypé sur ses lèvres.

— Pauvre enfant, dit à voix basse Mme Coutard, elle ne comprend pas.

El tout haut :

— Oui, il est mort, ton pauvre père... C'est pour ça que tu as une robe noire avec du crêpe... Tu le sais bien, c'est du deuil... Tu en as fait toi-même, des robes comme ça, pour d'autres.

— Moi ?

— Oui, loi, autrefois...

— Ah ! oui, je sais.

— Tu travaillais de ton état de couturière.

— Et celle-là, dit Fanchon en montrant sa robe, qui l'a faite ?

— C'est une ouvrière qui est venue ici en journée ; tu te la rappelles bien Mlle Véronique ?

— Oui, Mlle Véronique... Je sais.

— Eh bien ! C'est parce que ton père est mort qu'on t'a fait des costumes de deuil... Tu comprends, n'est-ce pas ?

— Oui, répéta Fanchon sans la moindre manifestation de l'intelligence qui était en elle, c'est parce que mon père est mort qu'on m'a fait des costumes de deuil... c'est ça ?

— Oui, ma pauvre enfant, c'est ça !... répondit Mme Coutard, désolée de voir ses tentatives vaines. Tu es heureuse quand même dans ton malheur de ne pas comprendre les choses.

Fanchon se mit à sourire, car elle sentait des sanglots qui cherchaient à éclater en elle, et elle voulut les contenir.

Mme Coutard l'embrassa et alla se remettre à son ouvrage.

Seule, quelques instants après, songeant à la mort de son père, Fanchon put laisser éclater sa douleur. Elle se souvenait de tout comme si ce n'était que de la veille que son père n'était plus auprès d'elle.

Comment est-il mort ? se demandait-elle avec douleur.

Il fallait qu'elle appris cela. Alors, vers le soir, assise auprès de Goton, elle lui dit en lui montrant le tableau :

— C'est mon père, n'est-ce pas ?

— Oui, ma chérie, c'est lui, répondit la brave femme.

— Maman Coutard me l'a dit.

Et elle souriait.

— Ton pauvre père qui t'aimait tant.

— Parle-moi de lui, demanda Fanchon. Où est-il ?

— Il est mort, ma belle.

— Mort !

Elle paraissait ne pas comprendre.

Puis, toujours souriante, elle demanda :

— Comment a-t-il fait pour être mort ?

Et Goton raconta comment Constantin avait été enlevé, en quelques jours, par une fluxion de poitrine.

Fanchon l'écoutait, sans paraître comprendre ce qu'elle disait, mais en concentrant en elle la douleur poignante qui la torturait. Le lendemain, Céline devait aller à Paris. C'était elle qui, chaque samedi, portait au *Bon Marché* le travail fait dans la semaine et rapportait les nouvelles commandes.

Ce jour-là, elle n'avait rien à livrer. Elle devait aller encaisser seulement ce qui lui était dû et prendre le travail qu'on lui donnerait. Elle partit, comme d'habitude, vers midi, aussitôt après le déjeuner.

Fanchon l'accompagna, ainsi qu'elle le faisait quelquefois, jusqu'à la station du tramway à vapeur, au bas de la grande rue, à l'entrée du port. Au moment où elle

l'embrassa avant de la laisser monter en voiture, son attention fut vivement frappée par un personnage qu'elle n'avait pas remarqué jusque-là, et qui prit place dans le wagon qui suivait celui où se trouvait Céline.

C'était un homme de taille moyenne, mince, vêtu avec une recherche de mauvais goût. Ses yeux étaient abrités par les verres bleus, une paire de manchettes à motifs d'or et une barbe grise et blonde courrait ses joues et le bas de son visage. Il était vêtu d'une pefesse de fourrures et avait sur la tête un chapeau haut de forme aux soies irréprochablement hissées. Sa main, couverte de gants fourrés, tenait un parapluie à pomme d'ivoire.

Fanchon ne connaissait pas cet homme et cependant son aspect la frappa comme si elle l'avait déjà vu.

L'impression qu'elle ressentait, en sa présence, était préoccupante.

Observatrice supérieurement douée, en possession actuelle de toutes ses facultés, la fille du policier avait remarqué, d'un seul coup d'œil, que dans le visage de cet homme, quelque chose détonait, qu'il y avait un contraste à peine perceptible cependant, entre son âge réel et celui que sa barbe grise lui donnait.

Mais, le train parti, l'impression s'effaça et elle ne pensa plus à cette rencontre. Elle regagna lentement la maison. Sur son passage, les gens la regardaient avec une curiosité mêlée de pitie. Une personne, qu'elle connaît, la salua en prononçant son nom. Plus loin, une femme dit à une jeune fille :

— C'est cette pauvre Fanchon l'Idiotte.

Ainsi donc, c'était vrai. Tout le monde savait qu'elle était privée de la raison. On la plaignait. Si elle avait voulu, pourtant, elle pouvait montrer qu'elle était guérie. Mais non, il fallait pour ce qu'elle voulait faire, que l'on continuât à la croire folle, idiote. Que lui importait le monde !

Fanchon s'était donné une tâche à l'assassiner, être prête à tout sacrifier. Elle s'était juré de sauver son fiancé, de reconquérir celui qu'elle aimait et qu'on avait brutalement arraché à son amour. Rien ne lui coûtait pour atteindre ce but sacré.

Le dîner, préparé comme d'habitude par Goton, était prêt à sept heures, et Céline n'était pas encore revenue.

— Céline est bien en retard aujourd'hui, avait dit Mme Coutard.

— Elle aura été obligé d'attendre, répondit la vieille servante.

— Ordinairement elle est toujours là avant six heures.

— Il y a des trains toutes les demi-heures, elle ne peut tarder maintenant.

Fanchon écoutait, laissant habilement à son joli visage l'expression idiote qu'il avait pris pendant sa maladie, éteignant les éclats intelligents de ses beaux yeux noirs.

— Tu languis que petite sœur arrive, n'est-ce pas ? lui dit la mère de Céline.

— Oui, répondit Fanchon. Petite sœur reste bien longtemps.

— Elle va venir, va.

Une demi-heure s'écoula.

L'inquiétude commençait à naître chez la mère. Elle voulut aller à la rencontre de Céline. Fanchon l'accompagna. Enveloppée dans un châle tartan et la tête et le cou protégés contre le froid par un bâchelik, Mme Coutard prit le bras de la fille de Constantin, après lui avoir arrêté sur la tête une des pointes de son bonnet de laine, et elles descendirent toutes deux jusqu'à la station du tramway.

Elles attendirent. Un train n'allait pas tarder à venir.

En effet, au bout de quelques minutes, deux lanternes apparurent à l'extrémité de la voie du côté de Rueil. Leurs lueurs grandirent en s'approchant. Le roulement des voitures sur les rails se fit entendre.

Enfin le train arriva et s'arrêta après le pont. Les voyageurs descendirent.

Mme Coutard et Fanchon regardaient attentivement tout le monde, cherchant Céline, ne la voyant pas.

— Elle n'est pas encore venue avec ce train, dit la mère,

— Non, petite sœur n'y est pas, fit tristement Fanchon.

— Mon Dieu ! que lui est-il arrivé ?

Mme Coutard et Fanchon attendirent le train suivant, cherchant à comprendre la cause du retard de Céline. Elles ne trouvaient aucune explication. Au *Bon Marché*, on ne pouvait l'avoir fait attendre aussi tard. Elle n'avait qu'à prendre son ouvrage, à faire viser son carnet après qu'il serait vérifié et à passer à la caisse.

Il était déjà huit heures et demie. Que penser ? Que supposer ? N'était-il pas arrivé un accident au train qu'elle avait pris ?

On pouvait peut-être savoir au bureau du tramway s'il n'y avait pas eu d'accident de chemin de fer sur la ligne.

Elles interrogèrent le chef de la station.

Non, il n'était rien arrivé ; du moins, à Bougival, on n'avait rien appris. Alors, c'était peut-être un accident de voiture.

Céline, en quittant la gare Saint-Lazare, prenait ordinairement l'omnibus de Vaugirard qui la déposait à quelques pas du *Bon Marché*. Quelquefois, elle allait à pied, malgré la longueur de la course, afin de ne pas attendre trop longtemps, s'il y avait foule. Avait-elle été écrasée par une voiture ?

Allait-on la rapporter blessée... morte, peut-être ?

Et la mère tremblait au pressentiment d'un malheur. Ce n'était plus seulement une vive inquiétude qui la poignait, c'était d'horribles angoisses qui la torturaient.

Fanchon aussi souffrait dans cette attente, et la triste naïve, peinte sur ces traits, donnait une faible idée de ce que souffrait son cœur. Goton, impatiente et fort inquiète aussi, avait fermé la maison et était venue les rejoindre. On ne se demandait plus maintenant s'il

avait arrivé un malheur à sa jeune fille. On en était sûr. On cherchait à deviner lequel.

Il fallait absolument que Céline eût été victime d'un malheur pour ne pas être là à cette heure.

Il y avait une heure et demie que Mme Coutard et Fanchon étaient là.

Deux autres trains étaient encore arrivés. Céline n'y était pas. Il fallait pourtant prendre un parti.

La mère, désolée, épouvantée par l'horrible incertitude, ne se sentait plus la force d'attendre. Elle voulait agir. Elle voulait savoir. Goton retourna à la maison pour voir si, pendant que l'on attendait au tramway à vapeur de Rueil, Céline ne serait pas revenue par la ligne de la gare de Montparnasse, en passant par celle de Sain-Cloud.

Elle ne prenait pourtant jamais ce train, quoique de la gare de la rue de Rennes, elle fut plus près du *Bon Marché*, que de la gare Saint-Lazare, parce qu'il n'y a des départs que toutes les heures et que l'attente est souvent trop longue.

A la gare de la rue du Havre, les trains se succèdent de demi-heure en demi-heure.

Goton revint. Céline n'était pas arrivée. Alors Mme Coutard se décida à partir à la recherche de sa fille. Fanchon voulut encore l'accompagner.

La vieille servante attendait à la maison pour être là si Céline arrivait pendant ce temps-là.

Mme Coutard et Fanchon prirent le tramway, vêtues comme elles étaient. La fille de Constantin était assaillie par de noirs pressentiments. Elle se rappelait cet homme qu'elle avait vu, au moment du départ de Céline, cet homme dont la vie l'avait frappée et avait produit sur elle cette impression douloureuse.

A Rueil, Mme Coutard interrogea les employés de la gare.

On ne put rien lui apprendre. On n'avait pas remarqué Céline au milieu des voyageurs. Il n'y avait pas eu d'accident sur la ligne.

Alors la mère prit au guichet deux billets d'aller et retour pour Paris. Elle monta avec Fanchon dans le premier train venant de Saint-Germain. En vingt minutes, on arriva à la gare Saint-Lazare. Là, Mme Coutard ne questionna personne.

Dans cette immense gare, avec la cohue de voyageurs qui s'y succédaient durant toute la journée, au milieu de

ce va-et-vient formidable et ininterrompu, comment aurait-on pu remarquer une jeune fille ? Le plus court était de prendre une voiture et de se rendre au *Bon Marché*.

Mais à cette heure, les magasins étaient fermés. Impossible d'avoir un renseignement. A qui s'adresser ?

La malheureuse mère aperçut un gardien de la paix au moment où, consternée, elle regagnait sa voiture.

Elle lui conta les angoisses où elle était n'ayant pas vu revenir sa fille. Elle lui dit cela pour obtenir un conseil, pour qu'il lui donne une idée, pour qu'il lui dise ce qu'elle devait faire.

L'agent écouta Mme Coutard sans l'interrompre. Il était assez embarrassé.

S'il se futagi d'un jeune enfant, il aurait conseillé de s'adresser au commissaire de police qui reçoit ordinai-rement les enfants égarés sur la voie publiqué. Mais il s'agissait d'une jeune fille de dix-huit ans. Il demanda :

— Votre demoiselle ne sortait jamais seule ?

— Jamais que pour venir au *Bon Marché* rendre son travail.

— Elle ne connaît personne ?

La pauvre mère ne comprit pas le sens des paroles de l'agent.

— Je veux dire, reprit celui-ci, s'il n'y avait pas un jeune homme qui lui fasse la cour ?

— Non, monsieur.

— Peut-être en cachette de vous.

— Oh ! non... non !

— Parce qu'il arrive quelquefois que des disparitions de jeunes filles...

— Non, monsieur, je connais ma fille... Si elle avait aimé quelqu'un, elle me l'aurait dit.

— Si elle n'a pas eu d'amour contrarié, alors c'est autre chose, conclut le gardien de la paix. Avait-elle de l'argent sur elle ?

— Pas grand'chose... En partant elle n'avait que cinq francs que je lui ai remis moi-même. Si elle est venue au *Bon Marché*, elle devait avoir reçu environ quatre-vingts francs.

— Alors il peut se faire qu'on lui ait volé son portefeuille...

— Oui, cela se peut bien. Et Mme Coutard qui s'accrochait avidement à toute explication comme à un espoir de retrouver sa fille.

— Ou même qu'elle l'ait perdu. Et dans un cas comme dans l'autre, elle aura été mise en retard par les démarches à faire, pour aller chez le commissaire de police ou ailleurs.

— Oui... oui... c'est vrai.

— S'il en est ainsi, elle est peut-être rentrée chez vous pendant que vous la cherchez à Paris.

C'était encore un espoir qui, si faible qu'il fût, soulagea un instant le cœur de la malheureuse mère par l'illusion qu'il y fit entrer.

— Maintenant, reprit l'agent, si votre demoiselle n'est pas rentrée demain, soit qu'elle ait eu un accident ou n'importe quoi, enfin si vous n'avez pas de ses nouvelles, vous n'aurez qu'à aller à la Préfecture de police et on fera ce qu'il faut pour la retrouver. Voilà, ma bonne dame, tout ce que je peux vous dire.

Mme Coutard remercia et, la mort dans l'âme, elle regagna le fiacre qui l'attendait.

— Qu'allons-nous faire, ma pauvre Fanchon ? dit-elle avec un nouvel accent de désespoir.

— Petite sœur est peut-être revenue maintenant, répondit la fille du policier.

— Oui, c'est vrai... Retournons chez nous... Du reste, que pourrions-nous faire ? A qui nous adresserions-nous ? Où la chercherions-nous ?

Le cocher ramena Fanchon et la mère de Céline à la gare Saint-Lazare. Elles prirent le train et arrivèrent fort tard chez elles. Goton était sur la porte. Céline n'était pas revenue. La mère et la vieille servante s'interrogèrent du regard.

— Je n'ai rien trouvé, ma pauvre Goton.

— Elle n'est pas revenue.

— Mon Dieu !... mon Dieu ! quel malheur ! ma Céline ma pauvre fille... que lui est-il arrivé ?

Mme Coutard sanglotait.

Fanchon, le visage empreint d'une profonde tristesse, essayait de la consoler, ou du moins lui prodiguait des encouragements formulés en paroles naïves, comme il convenait à son état apparent d'idiotie.

Goton laissait couler sur ses joues de grosses larmes et joignait ses efforts à ceux de la jeune fille pour exhorer la pauvre mère, pour lui donner un peu de confiance et d'espoir.

L'excellente femme était fort affligée elle-même, car elle aimait Céline comme sa fille, comme Fanchon, l'ayant vue naître et l'ayant nourrie comme elle.

Mme Coutard sentait qu'un malheur était inévitablement arrivé à sa fille.

— Si nous étions à Paris, disait-elle, on me l'aurait déjà ramenée morte...

— Morte ! Non, ne pensez pas à cela, dit Goton.

— Oh ! si... ma pauvre Céline ne peut qu'être morte, gémit la mère.

— Petite sœur n'est pas morte, maman Coutard, dit à son tour Fanchon.

— Hélas ! il le faut bien... sans cela elle serait ici...

— On ne sait pas, dit la vieille servante méridionale, car Goton Lorial était de la petite ville de Martigues.

— Si elle n'était que blessée, reprit Mme Coutard dont les sanglots entrecoupaient la voix, elle aurait pu dire qu'on la ramène ici...

— Mais non, ma bonne... même blessée, ce que je ne crois pas, il peut se faire qu'on ait été obligé de la soigner, de la porter chez quelqu'un ou à l'hospice.

— Ah ! ma pauvre Céline !... mon enfant !...

— Ne pleurez pas, maman Coutard, dit la fille de Constantin. Vous verrez, petite sœur va revenir.

Et les bras noués autour du cou de Mme Coutard, Fanchon l'embrassait, et avec son mouchoir essuyait ses larmes chaque fois qu'elle les voyait couler.

La nuit fut fort triste. Mme Coutard ne voulut même pas se coucher. En dépit du désespoir qui la déchirait, elle espérait toujours. Elle écoutait les moindres bruits du dehors, s'attendant toujours à voir arriver sa fille. Fanchon et Goton restèrent auprès d'elle.

La brave méridionale voulut lui faire prendre un peu de tilleul pour la soutenir et pour la calmer, disait-elle, car Mme Coutard n'avait pas mangé un morceau. Personne n'avait diné, du reste.

A chaque instant, la mère de Céline regardait la pendule. Quand personne ne parlait, elle sanglotait et pleurait silencieusement. Fanchon lui prodiguait ses caresses.

On faisait toutes les suppositions possibles.

Mme Coutard, à bout de conjectures, avait même pensé que Céline avait pu être assassinée par des voleurs qui auraient voulu la dépouiller de l'argent qu'elle avait, ou qu'elle avait été enlevée par un de ces misérables qui cherchaient d'honnêtes jeunes filles pour assouvir leurs convoitises infâmes.

Goton essayait de la dissuader de ces pensées douloureuses. Elle cherchait elle-même une explication moins pénible à la disparition de la jeune fille. Elle citait des cas qu'elle connaissait, de jeunes filles qui avaient disparu et dont l'absence s'était très bien expliquée. Elle rappelait ce qui lui était arrivé, à elle-même.

Son fils, Baptiste, lui avait fait faire assez de mauvais sang, il y a quatre ans, quand il voulut s'engager dans la marine.

Goton, en effet, avait un fils de quatorze ans.

Fille d'un pêcheur des Martigues, elle avait épousé Césaire Lorial, maître d'équipage au service de M. Lamperiére, le grand armateur qui fait la pêche à la sardine et à la morue. Elle avait eu deux enfants : une fille qui était morte après sa naissance et qui serait aujourd'hui de l'âge de Fanchon et de Céline, et un fils, Baptiste, né quatre ans après. Lorial était mort pendant sa grossesse.

Un jour Tistin ainsi que la brave femme l'appelait, n'était pas rentré. Il n'avait que douze ans. On l'avait vainement cherché partout pendant près d'une semaine. L'enfant fut ramené au bout de huit jours par un matelot qui raconta ce qui lui était arrivé. Tistin avait la passion de la mer. Il avait rencontré ce matelot et il l'avait suivi. Il voulait partir avec lui. Dans la

craine d'être reconduit auprès de sa mère, il avait prétendu n'avoir pas de famille.

Le matelot avait pris l'enfant en pitié et en affection et l'avait emmené chez ses parents qui habitaient aux environs de Paris où il allait passer quelques jours de congé.

En causant, on avait compris que Tistin avait menti et on avait fini par lui faire avouer qu'il n'était pas orphelin.

On lui fit dire le nom et l'adresse de sa mère, et le matelot qui l'avait recueilli, le reconduisit lui-même.

La brave Goton rappelait cette aventure que Mme Coutard et Fanchon connaissaient bien, pour en conclure qu'il ne faut jamais se désespérer, tant qu'on n'a pas la preuve qu'un malheur est arrivé.

— On ne peut jamais tout prévoir, disait-elle, Céline n'a peut-être rien du tout... Elle reviendra, vous verrez et s'expliquera.

Goton ne le pensait pas elle-même.

Elle était, comme Mme Coutard, bourrelée d'angoisses, mais elle cherchait dans son affection, à la consoler par tous les moyens.

Le jour, quoique tardif, éclairait déjà la campagne. Céline n'était pas revenue.

Alors, la pauvre mère, qui avait résolu de partir à la recherche de sa fille, monta dans sa chambre et s'habilla.

Elle irait partout, à la Morgue même, mais elle ne reviendrait pas sans avoir retrouvé Céline. Fanchon aurait voulu encore l'accompagner, elle préféra aller seule.

Les recherches de Mme Coutard devaient être stériles. C'est en vain qu'elle alla au *Bon Marché*. Les magasins étaient fermés. Elle put, par un des employés qui attendait le dimanche pour le service d'expédition des marchandises achetées la veille, se faire donner l'adresse de la commise proposée à la manutention, celle qui est chargée de recevoir le travail fait par les ouvrières du dehors et de leur en remettre de nouveau.

Elle alla chez cette dame, rue Jacob. Céline n'avait pas été vue la veille.

Alors, Mme Coutard, absolument folle de douleur et de désespoir, n'eut plus d'autre idée que celle de la mort de sa fille.

Elle courut à la Morgue. Elle vit les cadavres exposés derrière les vitres, sur les dalles de pierre. Céline n'y était pas. Elle s'adressa au greffe du funèbre monument.

On n'avait aucune morte inconnue qui répondait au signalement qu'elle donna.

On lui conseilla d'aller à la Préfecture de police ; bien que les bureaux fussent fermés le dimanche, elle trouverait toujours quelqu'un à la police municipale.

Mais là non plus, on ne put rien lui apprendre. Un inspecteur des gardiens de la paix la questionna longuement et finit par lui dire de revenir le lendemain.

Elle s'adresserait alors au chef de la brigade des recherches, et on s'occuperait de sa fille.

Mme Coutard ne se sentait pas la patience d'attendre jusqu'au lendemain sans rien tenter pour retrouver Céline.

Elle alla chez une de ses amies, une dame qui demeurait faubourg Saint-Antoine, une voisine de son ancien quartier.

Elle pensait que, si sa fille avait été blessée dans quelque accident sur la voie publique, elle aurait pu se faire conduire chez cette amie, afin de ne pas l'affrayer elle-même en la voyant revenir ensanglantée, mourante.

Mais cette dame, non plus, n'avait pas vu la jeune fille. Que penser ? Que tenter encore ?

Si la pauvre mère s'en fut senti la force, elle aurait fait tout le trajet que sa fille avait dû suivre, de la gare Saint-Lazare jusqu'au Bon Marché, et elle aurait interrogé tout le monde sur sa route, les boutiquiers, les concierges, les passants, tous ceux qui auraient pu voir Céline.

Exténuée par son immense douleur, brisée par son affreux désespoir, Mme Coutard retourna à Bougival. Elle souffrait tellement, la malheureuse, qu'elle n'avait

plus conscience de son état, ni de ce qui se passait autour d'elle.

Elle arriva accablée, anéantie, les yeux desséchés par les larmes qu'elle n'avait cessé de verser.

XIV

Une heure à peine après que Fanchon et Goton avaient déjeuné tristement, on avait sonné à la grille du jardin.

— Céline ! cria Fanchon.

— Ah ! le bon Dieu soit loué ! s'était écrié Goton. Et toutes deux étaient accourues précipitamment.

Ce n'était pas Céline.

— Eh ! mille marsouins, c'est moi ! s'écria une voix jeune, fortement timbrée d'un pur accent méridional. C'est moi, Merotte !

— Tistin !... mon fils !...

— Tu t'attendais pas à me voir !... Ouvre vite ton sabord que je t'embrasse...

C'était Tistin Loral, en effet, c'était le fils de Goton, mousse dans la marine de l'Etat.

Goton ouvrit vivement la porte. L'enfant lui sauta au cou.

— Mais comment se fait-il ?... Toi... Tu ne m'avais rien écrit...

— Une surprise que j'ai voulu te faire, vé, pas plus. Et embrassant Fanchon à son tour :

— Ma petite sœur... Oh ! comme je vous trouve changée !... Mais vous avez été malade, pas vrai ?

— Oui, répondit Goton, ah ! si tu savais tous les malheurs, qui nous sont arrivés !

Et tout bas, à l'oreille de son fils, elle dit :

— Cette pauvre Fanchon a perdu la raison... Elle est idiote !

— Idiotie ! s'écria Tistin, en regardant fixement la jeune fille.

— Chut ! lit vivement Golon en lui serrant le bras.

— Mais non... Elle n'a pas perdu la boussole. Eh ! je connais, moi !

— Tais-toi !... Tais-toi !...

Tistin regardait toujours Fanchon.

— Mon bon petit frère, dit la fille de Constantin.

— Té, tu vois bien, s'écria le petit mousse, elle me reconnaît bien.

Goton avait été subitement frappée du changement survenu dans la voix de Fanchon que le saisissement avait rendue moins maîtresse d'elle-même.

— Quoi !... fit-elle, grand Dieu, ce serait possible ?

Elle prit Fanchon par les mains, elle l'entraîna dans la maison, et se plantant devant elle :

— Ma fille !... c'est vrai !... dis, c'est vrai ?

— Mille millions de sabords, je sais ce que je dis.

Alors Fanchon, qui venait de réfléchir, prit une résolution subite :

— Oui, ma bonne Goton, dit-elle, c'est vrai !...

— Tu le dis... Tu comprends ?... Tu ne te sens plus rien ?

— Non !

— Jésus-Marie !

— J'étais malade, je le sais, dit Fanchon ; j'étais idiote, c'est vrai ; mais je suis guérie...

Alors l'excellente femme attira la jeune fille à elle et la pressa contre son cœur dans un élan de tendresse maternelle, la couvrant de baisers.

— C'est un miracle ! disait-elle, folle de joie.

— Eh bé, c'est moi qui ai fait le miracle, dit galement Tistin.

— Oui, c'est toi, confirma Fanchon. C'est toi, mon bon petit frère... c'est la joie et la surprise de te revoir.

— Ah ! je vois que le bon Dieu ne nous a pas tout à fait abandonnés, dit l'excellente femme. Ma fille... ma bonne Fanchon !... Oh ! quelle joie ! quel bonheur !

Fanchon avait bien des choses à dire, car elle ne voulait pas de prendre la résolution de ne plus dissimuler son retour à la raison, sans qu'un plan nouveau, qu'elle devait exposer, n'ait été conçu par elle.

Mais avant il fallait apprendre au fils de Goton tous

les douloureux événements accomplis depuis plusieurs mois.

Tistin fut vivement affligé par la nouvelle de la mort de Constantin, pour qui il avait, en quelque sorte, une affection filiale.

C'était Constantin qui s'était occupé de lui, après la mort de son père, qui avait péri dans un naufrage sur les bancs de Terre-Neuve.

Il l'avait fait entrer dans la marine, lorsqu'il eut complété son instruction primaire, car le fils de Goton avait la vocation de Césaire, son père.

XV

Il avait voulu être son tuteur, comme il était aussi le tuteur des enfants de Mme Coutard.

Tistin avait aussi une grande amitié pour Paul et pour Céline. Il eut autant d'indignation que de peine en apprenant la condamnation injuste qui avait frappé le fils de Mme Coutard et il fut profondément affligé par la nouvelle de la disparition de Céline.

— Capon de sort ! s'écria-t-il, tous les malheurs à la fois !... c'est tout de même pas juste, vé !

— Non, ce n'est pas juste, dit Fanchon, et ce n'est pas seulement la fatalité qui s'acharne contre nous, je l'ai bien compris.

— Tu l'as compris ? demanda Goton, qui pouvait à peine croire que la jeune fille eut réellement recouvré la plénitude de ses facultés. Alors, qu'est-ce que c'est ?

— Il y a autre chose que la fatalité, dit la fille du policier. Je sens contre nous une manœuvre infernale.

— Est-ce possible !

— Tu verras, ma bonne Goton, tu verras.

A ce moment, Mme Coutard revint.

— Rien, dit la vieille servante en la voyant seule.

— Non, rien, ma chère Goton, répondit la mère de Céline. Rien !

— Arrivez vite !...

— Qu'y a-t-il ?

— Un grand bonheur !... Fanchon n'est plus folle !

— Plus folle !

— Non, non, plus rien... Vous allez voir !

La brave femme, dans sa joie, oubliait de parler de son fils.

Ce fut Tistin lui-même qui se présenta.

— Mon pauvre enfant, tu sais tous les malheurs qui nous sont arrivés ? dit Mme Coutard.

— Oui, je sais tout.

— Et toi, Fanchon, ma fille ! dit la mère de Céline en l'embrassant. C'est vrai ? c'est donc vrai ?

— Oui, maman Coutard, oui, c'est vrai.

— Tout ne nous accable donc pas à la fois... Le malheur se lassera peut-être.

— Ayez confiance, dit Fanchon, je retrouverai Céline.

Goton et Mme Coutard étaient stupéfaits de l'entendre parler ainsi. Elles regardaient Fanchon avec une sorte de ravissement.

— Je la retrouverai, dit-elle, et je sauverai Paul, je vous le promets.

— Mais, dites-moi, maman Coutard, qu'avez-vous fait ? qu'avez-vous appris ?

— Hélas ! ma pauvre enfant, je n'ai rien pu savoir.

La mère de Céline raconta alors toutes ses infructueuses démarches, sanglotant entre chaque phrase.

Fanchon l'écoutait, ainsi que Goton et Tistin. Quand elle eut achevé :

— Je vais vous dire quelque chose, fit la fille de Constantin.

Les regards s'attachèrent sur elle.

— Hier, comme les autres fois, dit Fanchon, j'ai accompagné Céline au tramway, et hier pas plus qu'aujourd'hui, je n'étais privée de raison. Il y a deux jours déjà que j'ai senti ma raison renaitre.

— Et tu ne nous as rien dit.

— D'abord, expliqua Fanchon, je ne me rendais pas bien compte de ce qui se passait en moi, de ce qui m'en tourait... J'essayais de comprendre à quelles sensations

nouvelles j'étais en proie... Il me sembla que je m'éveillais brusquement d'un long rêve. Je dormais, reprit la jeune fille, et tout à coup il me sembla être au moment où cet affreux malheur est arrivé.... Tu sais, ma bonne Goton, quand nous étions là avec mon père et M. Fox..., moi, je travaillais, ils jouaient aux échecs... Tout à coup, un coup de feu se fit entendre...

— C'est ça... c'est cette pauvre Mme Marthe qui venait d'être assassinée.

— Eh bien ! ce coup de feu, avant-hier, je l'ai entendu.

— Oui, lorsque j'étais déjà couchée et que je dormais.

— En effet, avant-hier, il y a eu un coup de feu...

— Je me suis crue tout d'un coup, continua Fanchon, à ce soir épouvantable... Il me semblait que je devais courir là-bas... car je voyais Paul arrêté auprès du cadavre de Mme Marthe... Mais je ne tardai pas à comprendre que j'étais le jouet d'une hallucination. La raison dont j'étais privée depuis ce jour-là venait de renaître en moi, réveillée par ce souvenir.

— Ah ! que Dieu soit bénit ! fit la vieille nourrice.

— Alors, un travail se fit dans mon esprit, ajouta la fille du policier ; je reconstituai lentement tout ce qui s'était passé à l'aide des faits qui m'avaient frappée, des paroles entendues qui étaient demeurées gravées dans mon esprit.

— Tu compris que tu avais été...

— Oui, je compris que j'avais été folle... ou idiote. Je l'avais entendu dire plusieurs fois sans le comprendre, et alors je savais ce que cela signifiait. Puis se fit pour moi la révélation de la mort de mon père... Cette robe de deuil, son absence, ce que tu me disais, Goton, que je n'avais pas compris et qui me revenait à la mémoire...

— Oui, quand je te disais : « Tu vois ton pauvre père, il est mort, embrasse-le, tu ne le verras plus... »

— C'est ça... et je me rappelais encore quand il m'embrassait en pleurant avant de mourir.

— Oh ! oui, ce pauvre homme, toute sa douleur était dans la pensée de te laisser dans cet état, dit Goton. Jusqu'au dernier moment, il n'a cessé de parler de toi.

— Hier matin, maman Coutard, reprit Fanchon, vous nous rappelez, je vous ai interrogée sur lui.

— Oui, tu regardais son portrait... Mais alors tu avais déjà收回 la raison ?

— Oui, oui...

— Mais cependant...

— Je ne voulais pas qu'on le soit.

— Pourquoi ?

— Ah ! c'est un plan, tout un vaste projet que j'ai formé et que je voulais exécuter secrètement.

Elle ajouta :

— Le souvenir des épouvantables événements au milieu desquels ma pauvre tête avait fait naufrage était net à mon esprit. Je revoyais tout comme au premier jour : Mme Marthe assassinée... Paul arrêté et accusé de ce crime... et moi protestant et criant à tous : « Il est innocent ! »

— Oh ! oui, il est innocent, affirma la mère avec une douloureuse énergie, mon pauvre Paul !

— Mais tu sais, demanda Fanchon, ce qui est arrivé ensuite ? Tu sais que Paul a été condamné ?

— Oui, je le sais, ou plutôt je l'ai compris.

— Ils l'ont condamné... Il est au bagne avec les assassins et les voileurs de grand chemin t...

Fanchon fit un effort pour surmonter la couleur qui l'enveloppait.

— Ne pleurez plus maintenant, dit-elle à Mme Coutard. Faites comme moi, soyez forte et espérez.

— Que veux-tu que j'espère ?... Il est condamné à perpétuité... Faut-il espérer qu'on restaurera sa peine à vingt ans... que dans vingt ans je le reverrai ?...

— Non, espérez et croyez que bientôt l'innocence de Paul sera reconnue et proclamée, que le véritable assassin sera livré à la justice, qui réparera son erreur... Espérez et croyez que Paul nous sera bientôt rendu !

— Et comment cela se fera-t-il ?... Est-ce que tout n'a pas été contre lui ?... Est-ce que toutes les preuves ne l'ont pas accusé ?

— Peu importe, déclara Fanchon avec l'énergie de la conviction. Paul vous sera rendu, je vous l'affirme.

— Ma bonne fille !... Ma chère Fanchon ! fit Goton les yeux pleins de larmes, saisissant les mains de la jeune fille et les couvrant de baisers

XVI

Mme Coutard la regardait à travers ses larmes ave des yeux agrandis par un étonnement immense.

— C'est à cause de ce que j'avais résolu, de ce que je vous expliquerai plus tard, que je ne voulais pas que l'on sut que j'avais recouvré la raison... Pour l'exécution de mon plan, pour déjouer les manœuvres qui ont arraché Paul de nos bras et qui l'ont envoyé au bagne comme assassin, j'avais besoin que l'on crût encore que j'étais folle... que le monde continuait à m'appeler Fanchon l'Idiotte... et il faut que personne ne sache que je suis guérie, entendez-vous, personne !

— Mais pourquoi ?... Pourquoi ?...

— Vous me comprendrez quand vous saurez ce que j'ai à vous dire. Oui, Paul a été victime d'un misérable qui avait intérêt à se débarrasser de lui, d'un misérable dont le but m'échappe pour le moment, mais que je découvrirai et que je démasquerai.

— Tu le crois ? demanda Mme Coutard.

— J'en suis sûre, répondit Fanchon avec force.

— Mais mon pauvre Paul n'avait aucun ennemi, lui si bon...

— Tout se découvrira, maman Coutard, répondit la fille du policier. Mais d'abord, il faut nous occuper de Céline.

— Mais chère fille !... Qui sait où elle est ?... N'est-elle pas morte à cette heure ?

— Hier, vous disais-je, reprit Fanchon, j'ai accompagné Céline au tramway comme les autres fois. Je n'étais plus folle et quelque chose m'a frappée.

— Quoi ?... dis vite...

— J'ai remarqué un homme dont l'attention paraissait se concentrer sur elle. Un homme qui paraissait d'un certain âge, expliqua Fanchon, assez bien mis, avec des lunettes d'or aux verres bleus... Il ne la quittait pas des yeux...

— Et cet homme la suivait ? demanda Mme Coutard.

— Il a pris le tramway avec elle. En réfléchissant à tout, j'ai compris que ma chère petite sœur a été comme Paul, victime d'une machination odieuse.

— Tu m'épouvanteras ! s'écria la mère, que la terreur saisissait véritablement. Qui donc peut nous persécuter ainsi ? Mais qui ?... Qui ?...

— Je ne sais encore.

— Moi, je crois que tu as raison ma fille, dit Goton. Elle a le flair de son père, ajouta la brave femme.

— Puissé-je l'avoir, ma bonne Goton, car comme lui, comme il aurait fait lui-même, je veux dénicher ce qui se passe autour de nous. Mais pour cela, je vous répète, il faut que l'on me croie toujours folle, toujours idiote, pour que l'on ne s'étonne pas de ce que l'on me verra faire, pour que l'on attribue tous mes actes à la folie.

— Que feras-tu donc ? demande Mme Coutard.

— Je vous l'ai dit, je sauverai Paul, et je vous rendrai Céline.

— Que le bon Dieu t'entende ! fit Goton.

— Et moi, déclara Tistin, en tendant la main à Fanchon, je vous donnerai un coup de main.

— Oui, je compte sur toi, Tistin, j'aurai besoin de toi,

— Je navigue à votre bord.

— Pour combien de temps es-tu en congé ?

— J'ai un congé de trois mois, mais espère, il est renouvelable.

— Bien, cela suffira.

— Ah ! mille millions de grelins, s'écria-t-il, j'en suis ?... Vous pouvez me donner de la besogne, mademoiselle Fanchon : où il y a vent debout ou vent en poupe, nous naviguerons tout de même, je vous réponds !

— Avant tout, dit Fanchon en s'adressant à la mère de Céline, j'ai besoin de savoir tout ce qui s'est passé dans l'affaire de Paul.

— Je te le dirai... J'ai tous les journaux qui en parlent... Je sais tout...

— Je verrai tout cela ; vous me direz tout ce que vous savez, car vous comprenez que dans l'état d'esprit où j'étais, je ne me souviens que vaguement... Mais d'abord, occupons-nous de Céline.

XVII

Pendant que ceci se passait, un jeune homme, portant le coquet costume des chasseurs à cheval, descendait du tramway de Rueil.

Il se dirigea vers la boutique d'un boulanger, dans la grande rue, et il demanda :

— Pourriez-vous me dire si vous connaissez une demoiselle qui demeure à Bougival, avec sa mère, et qui se nomme Mlle Coutard ?

Ce nom n'apprit rien au boulanger, car il fit une moue exprimant son ignorance et répondit :

— Non, je ne connais pas ces personnes-là.

— Il n'y a que quelques mois qu'elles habitent ici, ajouta le chasseur.

— Mais c'est que c'est grand, Bougival... ça va jusqu'à la Celle-Saint-Cloud, là-haut.

— La jeune fille travaille pour les magasins du Bon Marché.

Le boulanger cherchait dans son esprit.

— Elle va à Paris le samedi et elle prend le tramway de Rueil, ce qui indique qu'elle doit habiter par ici, plutôt que du côté de la gare de la rive gauche.

— Attendez, ce n'est pas une jeune fille blonde ?

— Blonde, très blonde, d'un blond cendré... et très jolie.

— Seize à dix-sept ans ?

— Elle les paraît à peine.

— Elle n'est pas chez Mlle Constantin ? Une jeune fille qui est... idiote... on l'appelle Fanchon ?

— Je ne sais pas, dit le jeune homme.

— Oui, ça doit être ça.

— Veuillez me dire où demeure cette personne, j'irai toujours voir.

— Oh ! mais ça doit être elle, je les vois passer toutes deux ensemble. Fanchon l'Idiot et la jolie petite blonde... Hier, je les ai vues.

— A quelle heure ?

— Vers une heure après-midi.

— Elle allait prendre le tramway ?

— Oui, avec Fanchon qui l'accompagnait et que j'ai vu revenir seule un instant après.

— C'est bien ça, où demeure-t-elle ?

— Vous n'avez qu'à monter un peu la rue, dit le boulanger en venant sur le pas de sa porte pour indiquer l'itinéraire, jusqu'à la porte que vous voyez là. A gauche, c'est la rue des Hautes-Eaux.

— C'est là ?

— Oui, la deuxième grille à gauche, je crois, une petite porte peinte en vert. Vous demanderez Mlle Constantin... ou Fanchon.

— Merci, monsieur, merci bien.

Le chasseur trouva facilement la petite porte qu'on lui avait indiquée, car il s'adressa encore à une fruitière de la rue des Hautes-Eaux à qui il demanda de lui indiquer le domicile de Mlle Constantin.

C'était en face. Il sonna.

Au coup de sonnette qui retentit juste au moment où Fanchon venait de dire à Mme Coutard :

— D'abord, occupons-nous de Céline... »

Toutes les têtes se tournèrent, et par la fenêtre du salon, tout le monde regarda vers la grille. On aperçut le chasseur. Goton s'était levée pour aller ouvrir.

— Je vous demande pardon, madame. Mlle Constantin, c'est bien ici, n'est-ce pas ?

— Mlle Constantin a une amie Mlle Céline ?

— Oui... répondit Goton toute tremblante, redoutant

une mauvaise nouvelle... Est-ce que vous savez quelque chose ?...

— Oui... Je sais...

— Ah ! entrez vite, monsieur...

Tout en le guidant vers le perron, l'excellente femme demanda :

— Qu'est-il arrivé à cette pauvre enfant ?

Et, sans attendre de réponse, elle cria :

— Madame Coutard ? un militaire qui apporte des nouvelles de Céline.

— Ma fille ! s'écria la mère.

Le chasseur salua.

— Madame, dit-il, j'ai pu me procurer votre adresse... et je me suis empressé de venir, comprenant dans quelle anxiété vous deviez être...

— Oh ! monsieur... dites... Qu'est-il arrivé à ma fille ?... Elle n'est pas morte ?

— Non, madame, assurez-vous.

— Mais où est-elle ?... depuis hier soir nous ne l'avons pas revue...

— Je dois vous confesser, madame, dit le chasseur avec quelque embarras, que je connaissais Mademoiselle votre fille... Je suis en garnison à Saint-Germain, au 4^e chasseurs, et j'ai fait plusieurs fois la rencontre de Mlle Céline que je voyais prendre le train à Rueil... Bref, madame, je dois vous avouer que je me suis senti épris en peu de temps d'un sentiment bien tendre pour votre fille... Oh ! vous pouvez avoir confiance en moi, madame..., j'appartiens à une honorable famille de Paris... Je me nomme Charles Joliet... Je suis actuellement mon volontariat d'un an...

Le visage d'une môme beauté du jeune homme inspirait la sympathie... La probité et la loyauté brillaient dans ses regards.

— Hier, ajouta-t-il, je savais que je rencontrerai Mlle Céline, car elle m'avait dit, la dernière fois, qu'elle viendrait à Paris hier, et j'avais résolu de lui faire la confidence de l'amour qu'elle m'avait inspiré. Je l'ai fait... Je lui ai dit que je l'aimais... Arrivés gare Saint-Lazare, nous fîmes route ensemble. Mlle Céline allait au Bon Marché, et moi, je venais en permission chez mes parents qui sont libraires rue de Tournon.

« Nous nous quittâmes à l'angle de la rue du Bac et du boulevard Saint-Germain, convenus que Mlle Céline nous parlerait de moi, tandis que je parlerais d'elle à mon père et que j'obtiendrais de lui l'autorisation de venir vous demander sa main. A peine avais-je fait quelques pas sur le boulevard, qu'un cri se fit entendre. Je reconnus la voix de Céline... »

— Ma fille !

— J'accourus et je la vis aux prises avec deux hommes qui l'avaient saisie et qui s'efforçaient de l'emporter.

— Deux hommes ! s'écria la mère... Que voulaient-ils à mon enfant ?

— C'étaient des hommes de la police, madame... des agents des mœurs... En voyant une femme seule, ils s'étaient jetés dessus.

— Capon de bon sort ! Fallait les aborder de bâbord ou de tribord, s'écria Tistin, et souquer dessus ferme, mon bon !

— C'est ce que j'ai fait, répondit le chasseur. Je me suis jeté sur eux... J'ai lutté pour leur arracher celle pauvre enfant, leur disant : « Misérables, vous vous trompez !... Je connais cette jeune fille... elle est honnête... » Des sergents de ville sont arrivés, on nous a séparés, on m'a empoigné et j'ai été conduit à la prison militaire du Cherche-Midi, tandis que Céline était emmenée par les agents des mœurs.

— Mon enfant, dit Mme Coutard... Ma pauvre mignonne... arrêtée par ces hommes... Mon Dieu ! mon Dieu !

— Hélas ! madame, reprit Charles Joliet, c'est moi qui suis coupable... et vous ne sauriez croire ce que j'ai souffert depuis hier à cette pensée... car je sais bien que cette odieuse méprise est due sans doute à ce que ces agents m'ont vu causer avec Céline... »

— Cette pauvre enfant qui a l'air si brave, dit Gont... si honnête...

— Alors, ma fille est en prison ? Comment se fait-il que je n'aie rien su ? qu'on ne m'ait pas prévenue ?... Je serais allée... j'aurais réclamé ma fille... j'aurais dit ce qu'elle est...

— Alors, Fanchon, dont l'esprit n'était pas resté inactif, demanda :

— L'un de ces agents qui ont emmené Céline n'était-il pas vêtu d'un pardessus de fourrures ? N'avait-il pas des lunettes d'or ?

— Non, mademoiselle, répondit le chasseur.

On se demandait ce que Fanchon voulait dire. Elle pensait sans doute à l'homme qu'elle avait vu monter dans le tramway en même temps que Céline.

— Ah ! mais, fit tout à coup le jeune homme, j'ai vu un homme comme celui que vous venez de dire...

— Vous l'avez vu ?

— Oui... à la gare, en descendant du train... Il nous a regardés tous deux... Puis, il doit nous avoir suivis, car je l'ai revu au coin de la rue du Bac, près du bureau d'omnibus... C'est bien ça : des lunettes d'or, un chapeau haut, la barbe grise, une pelisse de fourrures... Il regardait la scène... Vous le connaissez ? mademoiselle.

— Non, mais je l'ai vu au moment où Céline est partie, répondit Fanchon... et son air m'a frappé... Après ce que vous venez de me dire, j'ai cru qu'il appartenait à la police... et cela se peut bien en effet.

— Mais vous, monsieur, dit Mme Coutard, vous avez été arrêté aussi ?

— Oui, madame, sous l'inculpation de rébellion aux agents.

— Et vous avez été puni ?

— J'ai passé la nuit à la prison du Cherche-Midi, pas davantage. Hier soir, j'ai écrit à mon frère, qui est capitaine de place à Paris, et je lui ai appris ce qui m'est arrivé... Ce matin, on m'a fait sortir.

— Cela n'aura pas de suites fâcheuses pour vous ?

— Aucune. Le commandant de place a lu le rapport des agents qui m'ont arrêté et il a dit à mon frère qu'il allait me faire relâcher tout de suite, car j'ignorais que les hommes qui s'étaient jetés sur Mlle Céline étaient des agents et j'avais fait mon devoir en cherchant à protéger une jeune fille. Ce matin, à peine libre, je suis allé rassurer mes parents, qui m'attendaient et qui auraient pu être inquiets de ne pas me voir, me croire puni ou malade, car je viens tous les samedis à Paris... et je suis venu ensuite ici... Je savais que Mlle Céline habitait Bougival..., mais je ne connaissais que son prénom... Enfin, j'ai cherché, j'ai questionné et j'ai pu arriver jusqu'à vous.

— Que je vous remercie, monsieur !

— Maintenant, madame, je me dois à votre fille et à vous !...

— Ce qui s'est passé est épouvantable, dit Mme Coutard. Ma pauvre enfant est en prison..., mais vous m'avez rassurée tout de même, car je la croyais morte... Hier soir, j'ai couru partout..., je suis allée à Paris... Ce matin, j'y suis retournée... je n'ai pu rien savoir... Nous étions tous au désespoir...

— Il sera facile de ravoir votre fille, madame, dit le chasseur, et je suis à votre disposition... Je vous accompagnerai, si vous voulez bien me le permettre.

— Je vous en prie, monsieur... Seule, je ne saurais où m'adresser...

— Nous irons chez le commissaire de police du quartier... C'est là que Mlle Céline doit avoir été conduite...

— Allons-y tout de suite...

— Je fais volte avec vous, dit Tistin.

— Oui, vas-y ! dit Goton à son fils.

Mme Coutard fut vivement complétée sa toilette et fut bientôt prête.

— Partons, madame, répondit Charles Joliet.

— Largue l'amarrre, dit Tistin Lorial et pousse au large. Hardi !

Il embrassa Goton.

— Au revoir, mère... Si l'on découvre, nous l'embarquons, nous vivons de bord et nous met-

fons le cap sur Bougival... Espère, espère ! Puis il rejoignit Mme Coutard et Charles Joliet, qui descendaient déjà le perron.

XVIII

Fanchon était songeuse.

— Cet homme au pardessus de fourrures et aux lunettes d'or, se disait-elle, appartient à la police, c'est certain... Ce chasseur l'a vu à la gare..., puis lorsque Céline a été arrêtée... Je jurerais qu'il est l'auteur de ce qui arrive.

Après une courte réflexion, elle ajouta :

— Quel peut donc être celui qui en veut ainsi à Céline ?... Qui la connaît d'ailleurs ?...

Soudain ses yeux brillèrent.

— M. Fox ! se dit-elle... Serait-ce possible ?... Pourquoi agirait-il ainsi ?

Fanchon ne se trompait pas. Nos lecteurs ont déjà reconnu le détective dans l'homme qui avait pris le tramway, la veille avec Céline Coutard.

Tom Fox avait pensé qu'il fallait séparer la famille Coutard de Fanchon, l'obliger à quitter Bougival. Il voulait que Fanchon fût seule avec Goton pour mieux pouvoir la circonvenir et arriver à ses fins. Il avait imaginé ce qui était arrivé.

Grâce à ses relations, il avait fait la connaissance d'un inspecteur de la brigade des mœurs, et lui avait signalé la fille de Mme Coutard.

C'était, disait-il, une petite gourmandine qui vivait de prostitution clandestine. Il assurait l'avoir vue plusieurs fois « lever des hommes » à la gare Saint-Lazare.

Connaissant ses habitudes, il avait indiqué quel train elle prendrait le samedi. L'inspecteur s'était posté en observation à la gare Saint-Lazare, avec un autre agent des mœurs. Tom Fox avait eu lieu d'être satisfait.

Les agents des mœurs avaient reconnu la jeune fille dont le signalement leur avait été donné.

Ils l'avaient suivie, tandis qu'elle marchait sans méfiance, causant d'amour avec celui qu'elle aimait et qu'elle considérait comme son fiancé. Elle était si heureuse ce jour-là ! Charles lui avait dit son amour. Elle lui avait avoué le sien.

Les agents profitèrent du moment où le chasseur voulait de quitter la jeune fille pour se jeter sur elle et l'arrêter.

Céline, effrayée, avait jeté un cri. Elle se débattait. Des passants s'armassèrent.

Charles Joliet, au cri poussé par Céline dont il avait reconnu la voix, était accouru.

Il saisit un des agents par le cou, l'étreignant d'une poigne de fer, et l'obligea à lâcher prise. Plusieurs personnes prenaient parti pour le chasseur. Mais des gardiens de la paix étaient arrivés.

Ils avaient dégagé leur collègue et arrêté le jeune homme.

Pendant le trajet de Bougival à Paris, Charles Joliet s'efforça de rassurer la mère de Céline.

Puis, il lui parla de sa famille. Son père était libraire rue de Tournon. Il avait un frère ainé capitaine dans la ligne.

Lui était peintre, élève de l'École des Beaux-Arts, et il comptait suivre la carrière artistique, où il avait déjà obtenu quelques succès, notamment un second grand prix de Rome. Il n'avait plus que cinq mois pour achever son volontariat d'un an. Il avait vingt ans.

Ses parents, disait-il, leissaient libre de se marier à sa guise, aimeraient quelle qu'elle soit, celle digne de lui qu'il aurait choisie pour femme.

Charles Joliet avait produit la plus favorable impression sur la mère de Céline. Elle se sentait déjà de l'affection pour lui et, elle éprouvait à son égard un tendre sentiment de reconnaissance.

C'était par lui que la pauvre mère venait d'apprendre que son enfant n'était pas perdue pour elle, que Céline n'était pas morte, comme elle en avait eu l'appréhen-

sion douloureuse. C'était lui, en quelque sorte, qui la rendait à son amour. Elle dit seulement :

— Votre famille, monsieur, est, d'après ce que je comprends, bien au-dessus de la nôtre. Ma fille n'est qu'une ouvrière... elle travaille pour vivre, ainsi que moi, car nous n'avons pas de fortune.

Charles Joliet répondit.

— Qu'importe la fortune, madame. Ce n'est pas elle qui donne le bonheur. D'ailleurs, je vous l'ait dit mon père me laisse libre... vous verrez quand vous le connaîtrez.

Mais Mme Coutard songeait aussi à l'opprobre immérité qui flétrissait son nom, le nom de Céline. Elle songeait à Paul condamné, injustement c'est vrai, mais condamné quand même et coupable aux yeux de la justice et aux yeux du monde.

Elle y pensait et la honte l'envenait, l'empêchant de parler. Quand il saurait la vérité, ce jeune homme s'éloignerait sûrement de Céline.

Il ne pourrait consentir à donner son nom à une jeune fille dont le frère était au bagne, dont le nom était flétris par un arrêt de la Cour d'assises ; il ne voudrait pas dévoiler le beau-frère d'un voleur et d'un assassin.

Lors même qu'il croirait, comme elle, à l'innocence de Paul, la flétrissure, l'opprobre n'en subsistaient pas moins. Alors ce serait un déchirement épouvantable pour la malheureuse enfant, si elle aimait réellement Charles Joliet, comme elle avait tout lieu de le croire.

La pauvre mère envisageait cette cruelle perspective avec une douloureuse appréhension.

On arriva à Paris. Charles voulut prendre une voiture. Il en trouva facilement une aux abords de la gare Saint-Lazare. Il dit au cocher :

— Conduisez-nous chez le commissaire de police du septième arrondissement.

— Il y en a quatre, militaire, répondit le cocher, un par quartier.

— Celui du quartier de la rue du Bac.

— Bon, c'est rue Gribouval.

Le fils de Goton grima sur le siège.

— Je me loge dans la hune d'artimon, dit-il au cocher, pas vrai, mon vieux gabier ?

En moins d'un quart d'heure on fut arrivé.

Bien que ce fut dimanche, les bureaux du commissariat étaient ouverts, c'était le tour de service du commissaire de ce quartier, d'après le roulement réglementaire.

Cependant, le secrétaire y était seul, avec un agent et deux gardiens de la paix. Charles Joliet s'adressa au secrétaire :

— Madame, dit-il en désignant Mme Coutard, est la mère d'une jeune fille qui a été arrêtée hier

— Comment s'appelle-t-elle ?

— Céline Coutard, répondit la mère.

— Ah ! oui, c'est cette jeune fille qui a été arrêtée par le service des mœurs ?

— Monsieur, dit Mme Coutard, sur le ton de prière et des larmes dans la voix, ma fille n'est pas ce que l'on a cru. Elle est honnête...

— Et brave, pécherie ! ajouta Tistin, comme une boulette.

— Vous allez voir ce que dit le rapport des agents qui l'ont arrêtée, dit le secrétaire de police.

Il prit une feuille de papier dans un carton et lut :

« Avons arrêté la fille Coutard (Céline) en flagrant délit d'appel à la débauche... »

— Quelle infamie ! s'écria le chasseur.

Le secrétaire poursuivit :

— Nous l'avons vue d'abord à la gare Saint-Lazare, dont les abords sont fréquentés par de nombreuses prostituées clandestines insoumises, et nous l'avons vue aborder un militaire avec lequel elle a quitté la gare. »

— C'était moi, monsieur, protesta Charles Joliet, et ce rapport est un tissu de mensonges. Je connais Mme Coutard depuis longtemps et elle ne m'a pas rencontré à la gare, comme disent ces agents. Elle était dans le train avec moi et nous avons fait le voyage ensemble de Rueil à Paris. Cela, je puis le prouver.

— Attendez, dit le secrétaire.

Et il continua sa lecture :

— Cette fille quitta le militaire, à qui elle donna sans doute un rendez-vous, au coin de la rue du Bac et du boulevard Saint-Germain, et elle marchait seule, regardant les hommes de près, leur souriant, lorsque nous l'avons appréhendée... »

— C'est faux ! c'est faux !

— Ma fille est incapable de cela, monsieur dit Mme Coutard.

— Les agents l'on dit.

— Ils ont menti, répondit Charles Joliet avec force.

— Capon de bon sort, elle est raide celle-là s'écria Tistin. Té, ce sont des vieux requins, vos agents.

— Tâchez donc d'être convenable, vous, matelot, dit l'employé de police.

— Mais ça vous révolte, mon bon, des choses comme ça.

— Il y a en plus le fait de résistance et de rébellion, ajouta le secrétaire en suivant le rapport des yeux, et du concours que vous, militaire, avez prêté à cette jeune fille pour tenter de l'arracher aux mains des agents.

— Oui, c'est vrai, je suis venu à son secours, ayant entendu le cri qu'elle a poussé, et ayant reconnu sa voix. Je la connaissais, je savais qu'elle était la plus honnête et la plus pure des jeunes filles... J'ai voulu l'arracher à la brutalité de ces agents qui la prenaient pour une prostituée...

— Vous avez été arrêté aussi ?

— Oui, monsieur ; on m'a conduit au Cherche-Midi.

— Et on vous a relâché ?

— Ce matin, sur l'ordre du commandant de place.

— Mais ma fille est innocente, monsieur... dit la mère. Il y a eu méprise de la part de vos agents... Vous allez me la rendre, n'est-ce pas ?

— Ceci, madame, répondit le secrétaire, n'est pas en mon pouvoir. Ce n'est que M. le Commissaire qui peut prendre une décision.

— Ou pouvons-nous voir M. le Commissaire ? demanda le chasseur.

— Il ne va pas tarder à rentrer. Attendez-le, si vous voulez.

— Oui, nous l'attendrons...

— Mon Dieu, ma pauvre fille... alors, elle est en prison ?

— Elle est ici, madame.

— Alors, je puis la voir, n'est-ce pas ?

— Il faut que vous attendiez que M. le Commissaire soit revenu.

— C'est trop fort ! s'écria Charles Joliet. Comment est donc fait ce service des mœurs et quels hommes emploie-t-on à cette besogne ?

— S'il y a erreur, répondit le secrétaire, on le reconnaîtra.

— Nous pouvons prouver qui nous sommes, monsieur, ajouta Mme Coutard.

— Oui, nous ne craignons pas de hisser notre pavillon, nous autres, ajouta le fils de Goton.

Le commissaire de police arriva à ce moment. Son secrétaire le mit au courant de ce qui se passait. Il fit entrer Mme Coutard, Charles Joliet et Tistin dans son cabinet. Ils répétèrent tous ceux leurs protestations.

Le commissaire dut, à plusieurs reprises imposer silence à Tistin dont l'indignation se manifestait trop bruyamment.

La mère expliqua en pleurant que Céline travaillait avec elle pour les magasins du *Bon Marché*. Elle dit que, la veille, elle y allait pour toucher ce qui lui était dû et prendre du travail nouveau. Charles appuya ses déclarations de ce qu'il savait.

Il dit qu'il connaissait Céline depuis plus de deux mois, qu'il avait fait le trajet de Rueil à Paris, en chemin de fer, avec elle.

Le commissaire consulta l'interrogatoire que la malheureuse Céline avait subi lorsqu'elle fut amenée devant lui, interrogatoire qui avait été écrit sous sa dictée et joint au procès-verbal.

Il comprit qu'il y avait en erreur de la part des agents des mœurs et il ne demandait pas mieux que de terminer cette affaire en rendant la jeune fille à sa mère pour éviter un scandale pareil à ceux qui s'étaient déjà

produits plusieurs fois à la suite d'arrestations injustifiées opérées par le service des mœurs. Il dit :

— Je vais vous rendre votre fille, madame, après avoir pris votre adresse, car je ferai contrôler vos allégations par une enquête.

— A la bonne heure, s'écria Tistin, vous êtes brave, vous, au moins.

Le commissaire convaincu de l'erreur, ne voulait pas la reconnaître hautement, à cause du prestige de l'administration. Aussi, il ajouta :

— Je crois que ce que vous m'avez dit est la vérité, je ne demande pas mieux que d'admettre que les agents qui ont arrêté votre fille se sont trompés...

— Oh ! oui monsieur, ils se sont trompés !

— Mais ces erreurs n'arriveraient pas si les jeunes filles honnêtes avaient dans la rue une attitude plus modeste, si elles étaient moins coquettes, moins effrontées...

— Mais ma fille, monsieur, est pourtant plutôt timide...

— Avec vous, peut-être, riposta le commissaire de police ; mais seule, qu'en savez-vous ?... Vous voyez bien qu'elle avait fait la connaissance de ce chasseur sans que vous le sachiez.

Mme Coutard ne sut que répondre.

— Je me considère, monsieur, comme le fiancé de Mme Coutard, dit le jeune chasseur.

Le commissaire ajouta :

— L'enquête démontrera la vérité et je désire qu'elle vous soit favorable.

— Alors monsieur, dit la mère, je vais avoir ma fille ?

— Oui, madame, je vais vous la renvoyer.

— Té, s'écria le fils de Goton en s'adressant au commissaire, si vous n'aviez pas de barbe, je vous embrasserais !

Le commissaire ne put s'empêcher de rire. Il sonna et son secrétaire arriva.

— Faites amener cette jeune fille qui a été arrêtée hier, dit-il.

Mme Coutard et Charles Joliet sentaient battre leurs coeurs avec violence.

Leurs regards s'étaient fixés sur la porte par laquelle le secrétaire de police venait de disparaître et par laquelle Céline allait venir.

Ils entendirent des bruits de pas. C'était elle.

— Maman !

— Ma fille !

L'adorable enfant s'était jetée dans les bras de sa mère. Elles s'embrassaient toutes deux, étreintes étroitement, laissant couler les larmes de leurs yeux. Charles Joliet attendait heureux, impatient. Céline le vit. Elle comprit que c'était à lui qu'elle devait ce qui arrivait. Elle lui tendit la main.

— Mademoiselle.

Le jeune homme ne put dire autre chose. Mais ses regards disaient éloquemment son bonheur et son amour ; Tistin, à son tour, s'avanza :

— Mademoiselle Céline... ma petite sœur, fit-il.

La jeune fille l'avait déjà reconnu.

XIX

Le fiacre repartit rapidement pour la gare Saint-Lazare, Tistin sur le siège, comme à l'aller, et Céline à l'intérieur avec sa mère et Charles Joliet. Le premier mot de Céline fut pour celui qu'elle aimait. Elle s'adressa à sa mère :

— Alors, tu as vu ? dit-elle.

Ses regards désignaient Charles.

— Oui, ma chère enfant répondit la mère qui ne songeait pas à faire un seul reproche, c'est monsieur qui est venu me trouver et qui m'a appris ce qui t'était arrivé.

— Je vous remercie, monsieur Charles, de ce que vous avez fait pour moi.

— N'était-ce pas mon devoir, Mademoiselle ? répondit le chasseur. C'est à cause de moi que cela est arrivé.

— Dans quelle inquiétude j'étais, ma pauvre Céline,

lorsque je ne t'ai pas vue arriver, dit Mme Coutard. Cette pauvre Fanchon et Goton, tous nous redoutions un malheur. Nous avions peur, à chaque instant, de te voir rapportée blessée ou mourante... Je suis venue à Paris... Je suis allée au Bon Marché... J'ai couru partout... Enfin, je t'ai... je t'ai !

L'excellente femme embrassait sa fille.

— Et toi, demanda-t-elle, tu as dû souffrir ?... On t'a maltraitée, peut-être ?

— Non, répondit Céline... Mais si tu savais ce que c'est horrible cette prison... les femmes qui sont là-deçà...

— Tu étais donc avec elles ?

— Oui.

Céline raconta ce qui s'était passé.

Le bonheur d'être rendue à sa mère de revoir celui qu'elle aimait, de lui devoir la liberté, lui firent atténuer ce récit.

Lorsqu'elle eut terminé, Charles s'adressant à Mme Coutard lui dit :

— Maintenant, madame, je vous prie de vouloir bien m'agréer comme fiancé de votre fille.

Céline, au comble du bonheur, attendait la réponse de sa mère.

Le jeune homme ajouta :

— Je vous ai dit, madame, quelle était ma famille et mon père, lui-même vous confirmera tout ce que je vous ai dit au sujet de la liberté qu'il entend me laisser pour me marier.

— Dis, mère fit la jeune fille, réponds.

Mme Coutard demeurait silencieuse.

Elle songeait à la condamnation de Paul.

Charles dit encore :

— De votre réponse, madame, dépend notre bonheur. Alors, Mme Coutard fit un effort pour parler.

— Il y a bien des choses à dire, fit-elle avec une hésitation que Jules sentit, mais dont il ne comprit pas le sens.

— Lesquelles ? demanda-t-il anxieux.

— Je ne puis pas encore vous dire... il faut que je réfléchisse...

— Maman, fit Céline nous nous aimons !

— J'ai besoin de causer seule à seule avec toi, mon enfant, dit l'excellente mère.

— Mais tu voudras bien, n'est-ce pas ?

— Tu en décideras toi-même... après...

— Après... quoi ?

L'arrêt de la voiture arriva à la gare dispensa Mme Coutard de répondre. On se sépara. Charles Joliet restait à Paris. Céline, devant sa mère, prouva de lui écrire.

Puis on reprit le train de Bougival, où l'on devait trouver Goton et Fanchon qui attendaient des nouvelles avec impatience.

Fanchon ne pouvait enlever de son esprit la vision de cet homme à lunettes d'or qu'elle avait remarqué au moment du départ de Céline.

Quelque chose, un regard qu'elle avait surpris sans doute, lui disait que ce personnage n'était pas étranger à ce qui était arrivé.

Mais, en admettant cela, quelles avaient dû être les intentions de cet homme ? Était-ce un de ces vieux coureurs d'aventure galante qui avait remarqué Céline et qui avait vainement cherché à la séduire ?

Alors cet homme voyant qu'il ne pouvait l'avoir, ayant remarqué la présence de Charles Joliet auprès d'elle, avait-il voulu se venger de son insuccès en la désignant aux agents des mœurs ?

Mais à peine cette réflexion faite, la fille du policier se dit : pour que les agents des mœurs aient obéi à cet homme, il faudrait qu'il eût une certaine autorité sur eux. Et elle songea aussitôt à Tom Fox.

L'antipathie instinctive qu'elle éprouvait pour l'Anglais la guidait. Avant tout, elle pouvait causer avec Céline.

Peut-être découvrirait-elle ou arriverait-elle à découvrir quelque chose.

— Est-ce que personne ne l'avait parlé avant que tu rencontrasses M. Charles ? lui demanda-t-elle.

— Non, répondit Céline, personne.

— La veille non plus ?

— Non.

— Et les jours précédents ?

— Jamais personne ne m'a parlé.

— Tu n'as pas remarqué un monsieur d'un certain âge, avec la barbe moitié blonde, moitié blanche et des lunettes en or ?

— Non.

Et Céline demanda à son tour :

— Pourquoi ?

— Je cherche à comprendre ce qui s'est passé, répondit la fille de Constantin, car pour moi, ton arrestation ne me semble pas être simplement le résultat d'une erreur commise par les agents.

— Tu crois ?

— Cela me paraît ainsi.

— Alors, que supposes-tu ?

— Je ne sais encore... Je cherche...

— Mais cet homme dont tu parles ?

— Je l'ai vu, dit Fanchon.

— Où ? demanda Céline.

— Au moment du départ du tramway à vapeur.

— Et tu as pensé que c'était lui la cause de ce qui m'est arrivé ?

— Je me demande s'il y est étranger. Mais ne t'inquiète pas, je trouverai, car je le veux !

Le visage de Fanchon s'éclairait de regards brillants en parlant ainsi. Céline la regardait avec admiration et avec un réel étonnement : La fille de Constantin lui apparaissait complètement transfigurée, toute autre qu'elle l'avait connue jusqu'ici. Son assurance imposait la confiance.

Mme Coutard et Goton avaient déjà subi l'influence involontaire qu'elle exerçait, et d'autres ne devaient pas tarder à la subir aussi.

La pauvre Céline ne songeait guère aux causes de son arrestation, maintenant qu'elle était rendue à ceux qu'elle aimait.

Elle se préoccupait bien plus des obstacles qui s'élevaient entre le désir de son cœur et la réalisation de ses rêves d'amour.

Mme Coutard avait bien compris tout de suite que le mariage de sa fille et de Charles Joliet serait impossible tant que l'innocence de Paul ne serait pas reconnue publiquement, tant que ne serait pas effacée la tache faite à son nom.

Aussi, cet amour avait été une douleur pour la pauvre mère.

Elle avait voulu s'en entretenir avec Céline pour éviter si c'était possible, d'avoir des confidences pénibles à faire à un étranger.

La pauvre enfant souffrirait sans doute, mais mieux valait sûrement hâter cette douleur, qui serait ensuite plus facilement et plus promptement consolée.

Elle était seule à la maison avec elle ce jour-là travaillant toutes deux à leurs broderies.

Goton, Tistin et Fanchon étaient sortis ensemble pour se promener au bord de la Seine. Céline avait poussé un soupir.

La mère saisit cette occasion pour entamer une conversation qui l'affligeait.

— Tu soupires, fillette ? dit-elle.

— Non... Je suis un peu lasse, répondit la charmante enfant.

— Coeur qui soupire, ajouta la mère, n'a pas ce qu'il désire. Est-ce vrai, Céline ?

— Ma foi, ce n'est pas faux.

— Je sais bien à quoi tu penses.

— A quoi ?

— A M. Charles.

— C'est bien naturel n'est-ce pas, quand on aime, dit ingénument la jeune fille.

— Si tu étais raisonnable, cependant dit Mme Coutard d'une voix plus sérieuse, tu pourrais l'éviter des peines bien cruelles.

— Lesquelles donc, mère ?

— Ne sera-ce pas pour toi un grand chagrin si tu es obligée, un jour, d'arracher de ton cœur un amour qui y aura poussé de profondes racines ?

Céline eut un tressaillement. Elle avait compris ce que sa mère voulait dire. Elle ne répondit pas.

— Tu t'es mise inconsidérément à aimer ce jeune homme, reprit l'excellente mère, et tu n'as pas réfléchi aux empêchements graves qui pouvaient mettre obstacle à l'union que ton cœur a déjà entrevue.

— Quel obstacle ?

— Ton frère, ma chère enfant.

Céline se tut. Elle avait le cœur douloureusement serré.

— M. Joliet ignore sans doute l'affreux malheur qui nous a frappées.

— Hélas !

— Tu ne lui en as pas parlé ?

— Non.

— Eh bien ! ne comprends-tu pas que lorsqu'il saura cela, il ne pourra pas épouser, quelque amour qu'il ait pour toi ?

— Cependant, mère... Paul est innocent.

— Je le sais bien... mais le monde ne voit en lui qu'un condamné, qu'un coupable par conséquent... un homme flétris par la justice, un forçat...

— Mais M. Charles comprendra bien la vérité... dit l'amoureuse jeune fille. Il saura bien que Paul n'est pas coupable.

— Et ses parents ?

Les yeux de Céline s'étaient remplis de larmes.

— Tu dois bien penser, ma chère enfant, reprit la mère, que personne plus que moi ne peut désirer ton bonheur. Quelles autres joies puis-je avoir que celles que je partagerai avec toi ? Mais aussi mes peines ne peuvent venir que de la part que je prendrai aux tiennes.

Céline écoutait, muette et désolée. Elle faisait tous ses efforts pour contenir ses sanglots près à éclater. La mère poursuivit :

— Ne sera-ce pas une douleur déjà que d'avoir à apprendre à ce jeune homme le malheur qui nous accable... Ne te sentiras-tu pas rougir et ne souffriras-tu pas en lui révélant la vérité ? Il faudra bien la lui dire pourtant. Tandis que ce serait bien plus simple de trouver un prétexte pour rompre.

— Je sens que je n'en aurais pas la force... Je l'aime tant, mère !

— Ma pauvre enfant !

— Mais M. Charles comprendra bien la vérité... dit et l'embrassa tendrement.

— Ton amour, dit-elle, sera encore plus grand plus tard, et il t'en coûtera bien davantage.

Céline comprenait que sa mère avait raison, mais elle ne pouvait pas admettre l'idée que Charles cessât de l'aimer.

— Réfléchis bien à ce que je te dis, ma mignonne, dit encore Mme Coutard en embrassant sa fille, et tu verras que j'ai raison.

— Oui, je sens bien que tu as raison, dit l'adorable jeune fille, mais que veux-tu, je ne peux pas me résoudre à penser que je cesserai de l'aimer.

— S'il le faut pourtant.

— Oui... s'il le faut... mais s'il m'aimé quand même ?

— Je ne dis pas que M. Charles cesserait de l'aimer, répondit la mère : sans le tonnaître encore bien, je puis même dire que je ne le crois pas... mais il y a ses parents...

— Ses parents peuvent penser comme lui... Ils peuvent bien, connaissant ce qui s'est passé, croire que Paul n'est pas coupable.

— Il n'en est pas moins condamné. Notre nom n'en est pas moins déshonoré... Ah ! je sais bien que tu vas souffrir, ma pauvre adorée ; mais avec du raisonnement et du bon sens, puisque ce mariage est impossible, tu comprendras bien que la séparation te sera moins douloreuse maintenant que plus tard.

Céline pleurait. Sa mère continuait à l'embrasser. Elle la dorlotait, serrée contre elle, comme une enfant.

— Réfléchis à ce que je t'ai dit, ajoute-t-elle, tu verras ensuite que j'ai raison.

XX

Un soir, Tom Fox vint à Bougival. L'amitié qu'il avait pour Constantin justifiait suffisamment ses visites. Il avait demandé l'autorisation de revenir et Goton, ainsi que Mme Coutard, la lui avaient accordée. Il était revenu plusieurs fois déjà de loin en loin.

Il espacait ses visites qui, en l'état d'esprit de Fanchon, demeuraient presque sans intérêt, à peu près inutiles pour la réalisation du plan qu'il avait combiné.

Le détective avait su que Céline Coutard avait été relâchée et que le rapport du commissaire de police de la rue Gribeaudeau concluait à une erreur de la part des agents qui avaient opéré cette arrestation. Il en avait éprouvé une amère déception.

Tom Fox essayait quand même de se rapprocher de Fanchon.

Il voulait démontrer à ceux qui l'entouraient l'affection qu'il prétendait avoir pour elle.

L'Anglais devait ignorer toujours le retour à la raison de Fanchon. Il fallait qu'il la crût toujours idiote.

Il le fallait pour la réussite des projets de la fille du policier qu'une instinctive méfiance avait mise en garde contre lui.

Elle avait bien recommandé à tout le monde de ne rien dire en sa présence qui puisse faire soupçonner la vérité.

Elle-même se sentait assez forte pour jouer son rôle sans faillir un instant.

Et, en effet, Fanchon joua admirablement son rôle. Tom Fox ne se doutait de rien. Il était convaincu que la fille de Constantin était encore privée de la raison. Il ne voyait pas dans cet état un obstacle à ses combinaisons.

Au contraire, si Fanchon avait recouvré la plénitude de ses facultés, pensait-il, elle aurait sûrement été sous l'influence de l'amour qu'elle avait pour Paul Coutard.

Idiote, elle l'oublierait sans doute. Le jour où la raison lui serait rendue, elle s'en souviendrait à peine.

Il fallait cependant qu'elle fût guérie un jour, pour pouvoir se marier valablement; l'Anglais ne l'ignorait pas. Aussi, était-il allé consulter le docteur Préalat à ce sujet.

Le digne médecin était dupé, comme lui, de l'habile simulation de la fille du policier. Il la croyait encore privée de la raison. Il ne désespérait pas cependant de la voir un jour guérie tout à fait.

Tom Fox espérait. Il se montrait tendre, affectueux, paternel auprès de la jeune fille. Il pensait qu'elle sentirait l'influence qu'il croyait exercer sur elle et il mettait tous ses soins à lui plaire.

Fanchon le regardait avec cette indifférence idiote qu'elle jouait à merveille. Elle répondait à ses questions par des propos insignifiants. Elle avait continuellement sur les lèvres le sourire naïf des idiotes. Et tout en dissimulant ainsi, elle l'étudiait, elle l'observait.

Ce jour-là, elle eut une inspiration. Tom Fox avait vu Céline et il n'avait pas été assez maître de lui pour ne laisser rien paraître du dépit qu'il éprouvait.

Personne ne remarqua rien. L'œil observateur de la fille du policier ne laissa pas échapper cependant cette impression.

Elle sut voir dans le regard seul du détective les sentiments qui l'agitaient, le dépit qui l'avait mordu. Et aussitôt elle se dit :

— C'est lui l'auteur de ce qui est arrivé.

Alors elle se demanda :

— Quel intérêt avait-il donc à cela?

— Tom Fox, se dit Fanchon, a voulu nous séparer.

Mais pourquoi?

Elle ne comprenait pas encore le mobile de sa conduite. Elle savait cependant que l'Anglais l'aimait, bien qu'il ne lui eût pas encore avoué. Cette recherche lui paraissait suspecte. Qu'avait-elle qui put la faire désirer?

Elle n'avait pas de fortune et elle était, pour lui, privée de la raison.

XXI

Le soir, après dîner, on causa de Céline. La pauvre jeune fille était en proie à une insurmontable tristesse. Fanchon écoutait.

Elle compatissait à la peine de celle qu'elle aimait véritablement comme sa sœur.

Mme Coutard essayait, par les plus affectueuses paroles, de donner à sa fille la résignation et la force nécessaires pour prendre le douloureux parti qu'elle lui conseillait. Alors Fanchon dit :

— Pourquoi ne pas dire la vérité à M. Joliet?

Tout le monde fut surpris.

— Pour moi, ajouta-t-elle, si j'étais à la place de Céline, je voudrais lui dire franchement la chose. Paul est innocent, nous le savons tous, et j'ai la conviction que j'arriverai à le prouver. M. Joliet pensera sûrement comme nous, quand il saura tout.

Céline était heureuse de cette intervention. L'espoir renaissait en son âme désolée.

Fanchon lui prit affectueusement la main et, la caressant entre les siennes :

— Je me charge, moi, lui dit-elle, de voir M. Charles, de lui dire tout...

— Oh ! que tu es bonne, Fanchon ! soupira l'adorable jeune fille.

— Je lui expliquerai ce qui s'est passé, ajouta la fille de Constantin, et il me croira.

— Oui, il le croira, dit Goton.

— Té, pour sûr qu'il le croira, fit à son tour Tistin.

Charles Joliet avait écrit à Mme Coutard. C'est cette lettre qui avait amené la conversation sur ce sujet. Le jeune homme avait parlé de Céline à son père. Il lui avait dit quel amour il ressentait pour elle et il lui avait demandé s'il lui permettrait de l'épouser.

M. Joliet avait confirmé à son fils les intentions qu'il avait déjà exprimées de n'entrer en rien sa liberté en matière de mariage. Il voulait que Charles choisisse lui-même celle qui devait être sa femme.

Il le savait assez sérieux et assez soucieux de sa famille pour ne donner son nom qu'à une jeune fille qui en serait digne. La question de fortune, la condition sociale ne seraient pas des obstacles.

Charles pensait donc que Mme Coutard voudrait bien acquiescer, de son côté, à ses désirs amoureux et il demandait l'autorisation de venir la voir le dimanche suivant.

On s'entendrait sûrement et l'on combinerait une entrevue dans laquelle il présenterait à ses parents Céline et sa mère.

— De toute façon, dit Mme Coutard, il faut que je réponde à M. Joliet.

— Assurément, répondit Fanchon. Dites-lui, maman Coutard, qu'il y a peut-être un obstacle au projet de mariage qu'il a conçu et que dimanche vous le lui ferez connaître.

La fille de Constantin rédigea elle-même le brouillon de la lettre. Elle le fit avec un tact exquis.

Mme Coutard n'eut qu'à le recopier.

Mais, jusqu'au dimanche qu'elle voyait approcher avec une grande anxiété, elle ne cessa de songer à cette visite. Son cœur de mère était plein de douloureuses appréhensions.

Céline, au contraire, confiante en Fanchon, comptait les heures qui la séparaient du jour où elle reverrait celui qui avait déjà son cœur.

— En somme, avait dit la fille du policier, le mariage de Céline ne peut avoir lieu avant plusieurs mois, puisque M. Charles a encore cinq mois de service à faire. Avant ce moment-là, j'aurai réussi à découvrir le véritable assassin de Mme Marthe et à faire reconnaître l'innocence de Paul.

— Que le bon Dieu l'entende ! fit Goton.

— Tu sais que personne ne le désire plus que moi, car personne n'a souffert plus que moi du malheur qui me l'a ravi...

— Oh ! oui, ma Fanchon, dit la mère de Paul : oui

c'est moi qui a été le plus douloureusement frappé... plus que moi-même, qui cependant suis sa mère.

— Eh bien ! c'est moi, maman Coutard, qui vous le rendrai... vous verrez !

XXII

Inquiétée par les termes de la lettre qu'il avait reçue, Charles Joliet se hâta de venir à Bougival le dimanche. Il arriva par le premier train de l'après-midi. Quel pouvait être cet obstacle à son amour dont on lui parlait ?

Il avait hâte d'être fixé et de prouver que rien ne saurait l'empêcher d'aimer et d'épouser Céline.

L'adorable jeune fille se sentait émue en présence de Charles. C'est dans cette journée que son bonheur allait être décidé. Fanchon l'avait embrassée avec effusion en lui disant :

— Ne te tourmentes pas, ma chérie, je me charge de parler à M. Charles.

— Je ne veux pas que vous ayez à rougir ni à souffrir, maman Coutard, avait ajouté la fille de Constantin en s'adressant à la mère de Céline dont elle prit les mains qu'elle serrait tendrement, c'est à moi seule que regarde le soin de parler de Paul, car il est mon fiancé et c'est à moi de le défendre.

Mme Coutard attira Fanchon sur son cœur et plus que jamais, elle l'embrassa comme si elle eût été véritablement sa mère.

— Que tu es bonne ! lui dit-elle.

Et lorsque Charles Joliet fut arrivé, après quelques instants de conversation, Fanchon lui dit :

— C'est moi, monsieur Charles, qui me suis chargée de vous donner les explications que la loyauté commandait, avant de vous laisser engager dans l'amour que vous avez conçu pour Céline.

Le jeune homme regarda Fanchon avec une surprise mêlée d'anxiété.

— Il y a donc réellement quelque chose qui peut nous séparer ?... dit-il.

— Hélas ! gémit la mère de Céline et de Paul.

— Si j'étais à votre place, répondit la fille de Constantin, rien n'en serait capable...

— Ah ! je le savais bien !

— Parce que je sais la vérité.

— Quelle vérité ?

— Il s'agit d'un injuste et effroyable malheur qui a frappé la personne qui nous est la plus chère, le frère de celle que vous aimez, celui que j'aime moi-même et dont je dois être la femme.

— Un malheur, dites-vous ?

— Oui, un malheur immérité, mais dont les conséquences rejoignent sur nous tous : une flétrissure qui atteint non seulement le malheureux Paul, mais les siens, ceux qui tiennent à lui par le sang et par le nom.

Charles Joliet était consterné.

— Je ne veux pas, continua l'admirable jeune fille, que Céline ou sa mère aient à rougir un seul instant devant vous... Je ne veux pas qu'elles aient même cette douloureuse appréhension de l'incertitude à la pensée que vous pourriez juger Paul comme d'autres l'ont déjà jugé. Non, il s'agit de Paul, il s'agit de celui que j'aime plus que tout au monde, de mon fiancé... C'est à moi de plaider sa cause devant vous, à moi de le défendre contre les épouvantables vraisemblances qui l'ont déshonoré...

Et se levant, prenant Céline et sa mère par les mains, les entraîna :

— Maman Coutard, Céline, dit la fille du policier, laissez-moi seule avec M. Charles, je vous en prie.

— Tu es admirable, ma fille ! tu es bonne ! tu es généreuse !

— Fanchon, ma bonne Fanchon, dit à son tour Céline, je t'aime tant déjà que je ne sais comment je pourrai te payer ce que tu fais pour moi !

— N'est-ce pas pour moi aussi que j'agis ? répondit Fanchon. Paul n'est-il pas à moi ?... Allez, allez, je vous dis que je gagnerais et je sais que je réussirai.

Mme Coutard et Céline obéirent.

Alors, quand il fut seul avec Fanchon, Charles Joliet, ému et plein de douloureuses angoisses, s'écria :

— Parlez, mademoiselle, parlez, je vous en supplie !

— Oui, je vais tout vous dire, répondit Fanchon. Mais je vous demande de suspendre votre jugement, de ne pas juger Paul avant que je vous ai tout dit.

— Oui, je vous le promets, je vous écoute.

— Paul Coutard, le frère de Céline, est au bagne.

— Au bagne !

— Oui, au bagne, condamné à perpétuité.

— Est-ce possible ?

— C'est la vérité. Vous voyez que l'on avait raison de vous dire qu'il y avait un obstacle terrible et que vous ne pouviez épouser Céline. Son nom est déshonoré, elle porte le poids de cette sentence injuste, elle a sa part de cette flétrissure, de cette infamie !... Un homme comme vous ne peut donner son nom à la sœur d'un forçat... Vous ne pouvez épouser la sœur de celui que l'on a condamné comme un assassin.

Le malheureux jeune homme était atterré. Le fait brutal s'élevait, écrasant, douloureux, terrible. En lui, il sentait déjà, sans rien connaître, que Paul était innocent. Il ne trouvait pas une parole. Fanchon reprit :

— Paul est innocent, je le sais, et c'est moi qui démontrerai son innocence... C'est moi qui fournirai les preuves établissant qu'on l'a injustement condamné pour le crime d'un autre... C'est à cette tâche sacrée que j'ai juré de me consacrer et j'y emploierai toutes mes forces jusqu'au jour certain où j'aurai réussi. Mais jusqu'à ce jour, jusqu'à ce que Paul soit réhabilité, jusqu'à ce qu'il soit revenu auprès de nous, vous ne pouvez pas, vous ne devez pas épouser Céline, pas plus que moi, je puis être à lui... Vous ne devez même pas parler d'elle à vos parents, afin de la préserver de douloureux soupçons.

— Ecoutez moi.

Alors Fanchon fit l'exposé de ce qui s'était passé. Elle raconta comment le crime avait été commis. Elle expliqua qu'un mystère qu'elle voulait découvrir avait amené Paul Coutard chez Marthe Lion au moment où elle avait été assassinée, et comme il avait été pris pour le coupable.

Charles Joliet l'écoutait avec attention et il était gagné par son éloquence.

Fanchon raconta encore de quelle manière épouvantable elle avait été atteinte elle-même par ce malheur. Elle dit la longue maladie qu'elle avait faite, dans laquelle elle avait perdu la raison. Elle expliqua ce qu'elle comptait faire pour arriver à découvrir l'assassin de Marthe Lion et faire proclamer l'innocence de Paul.

Le fiancé de Céline était émerveillé par l'intelligence, par l'énergie et par la grandeur d'âme de l'admirable jeune fille. Il ne pouvait demeurer simple spectateur de ce drame dans lequel étaient engagés ses intérêts les plus chers.

L'amour qu'il avait pour Céline et que ce malheur injuste augmentait en lui le poussait à demander sa part dans la lutte qui était entreprise.

— Je veux me joindre à vous, dit-il. Je veux, si vous y consentez, vous aider dans la tâche généreuse que vous vous êtes assignée.

— Alors vous avez confiance en moi ? demanda-t-elle, heureuse du résultat qu'elle avait obtenu.

— Oui, je vous crois !... Le frère de Céline est innocent !... En le sauvant, c'est Céline que je gagne... Je veux vous aider, je veux coopérer à votre œuvre !

— Eh bien ! oui, répondit Fanchon en tendant la main au jeune homme, oui, nous agirons ensemble. Nos intérêts sont communs. Nous gagnerons l'un et l'autre le bonheur que nous nous sommes promis.

— Je suis à vous, dit Charles, qui avait pris la main de Fanchon. Disposez de moi !... J'aime Céline par-dessus tout et l'amour me donnera comme à vous les forces et l'intelligence nécessaires à notre œuvre commune.

— Venez, allons donner de l'espoir à cette pauvre Céline, et à sa mère la douce consolation de voir croire, comme nous, à l'innocence de son fils... Venez,

Elle entraîna le jeune homme. Mme Coutard et Céline étaient dans la salle à manger.

— Madame, dit Charles Joliet, je prends ma part bien grande du malheur inutile qui vous a frappée et je suis heureux de vous dire que ce que je viens d'apprendre, loin de modifier la nature des sentiments qui m'ont amené à vous demander la main de Mlle Céline augmente encore, si c'est possible, l'amour qui est dans mon cœur de toutes les forces que donne la plus sympathique compassion.

— Oh ! monsieur, répondit la mère de Paul, au milieu de toutes mes douleurs, vous venez de me causer la joie la plus grande que je puisse ressentir. Je vous remercie L...

— Mademoiselle Fanchon n'a eu qu'à m'expliquer ce qui s'était passé, ajouta le chasseur, et j'ai compris que la justice avait commis une erreur épouvantable, j'ai senti que votre fils était innocent... Je le crois de toute mon âme et, comme avant de connaître cela, je vous dis encore : « J'aime Mlle Cécile... Je vous la demande pour femme. »

— Vous n'êtes pas seul, monsieur Joliet, répondit Mme Coutard. Vous avez une famille.

— Ma famille serait de mon avis si elle avait entendu ce que Mlle Fanchon m'a dit... Elle n'aura d'ailleurs rien à apprendre, pas même votre nom, car je ne veux pas qu'un soupçon puisse vous atteindre, avant que nous soyons arrivés à faire proclamer l'innocence de votre fils.

— Maman Coutard, dit alors Fanchon, M. Charles veut travailler avec moi à l'œuvre que j'ai entreprise.

— Je me suis fait, dit Joliet, le collaborateur de mademoiselle, et, à nous deux, nous réussirons.

Il s'adressa ensuite à Céline.

— Mademoiselle, comptez plus que jamais sur l'amour que je vous ai juré ! Quelques mois me séparent encore de l'époque de ma libération et notre mariage n'aurait pu s'accomplir avant ce moment... J'aurai de mes chefs les congés nécessaires pour la tâche sacrée à laquelle je m'associe, et le jour où je serai libre sera celui où nous aurons réussi.

— Oui, dit Fanchon, Je vous le promets moi aussi !

Enfin, Céline et sa mère sentaient que tout ne les accablait pas. Au milieu de leur malheur, un espoir surgissait. Elles avaient confiance toutes deux. Le caractère de Fanchon leur en imposait.

Elles avaient foi en elle. Elles se sentaient heureuses, malgré leur infertilité. Elles faisaient des vœux plus ardents que jamais pour le succès de l'œuvre entreprise par la fille de Constantin.

XXIII

L'énergique et ravissante jeune fille dont le cœur animait la résolution et la vaillance avait trouvé un collaborateur digne d'elle.

Comme Fanchon, qui avait été frappée au cœur en se voyant enlever la fiancée que son âme avait choisi et qui voulut l'arracher elle-même à la prison dans laquelle on l'avait injustement enfermée. Charles Joliet puisait dans son amour pour l'angélique Céline les forces et les ardeurs nécessaires à la tâche qu'il avait demandée et qu'il comptait poursuivre.

Si Fanchon, fille d'un des policiers les plus habiles avait hérité de son père les merveilleuses qualités dont elle avait fait et dont elle devait encore faire preuve, le fiancé de Céline était également doué d'une intelligence remarquable et il avait en plus les facultés viriles qui trouveraient leur emploi dans sa généreuse mission.

L'un et l'autre, unis luttant pour la même cause, associant leurs moyens, leurs forces et leurs affections, allaient combattre ensemble le même combat. Fanchon lutterait pour celui qu'elle aimait, pour délivrer l'infortunée victime d'une épouvantable erreur judiciaire basée sur une machination odieuse. Charles combattrait pour l'honneur du nom de celle qui devait être sa femme.

Ils étaient déjà très et sœur par le partage de leur amour, et cette fraternelle affection scellait étroitement leur union, galvanisait leur intelligente volonté et leur

donnait, malgré toutes les ruses et toutes les embûches la foi en l'avenir, la foi robuste qui assure le succès !

Fanchon et Charles eurent un long entretien pour savoir ce qu'ils allaient avoir à faire. Le jeune homme avait besoin de mieux connaître, dans tous ses détails, l'affaire qui avait motivé la condamnation de Paul Coutard. Ils s'entretinrent seuls.

— Reprenons les faits que je vous ai expliqués sommairement, dit la fille du policier. Je vous dirai à mesure les déductions que j'ai déjà tirées.

— Oui, parlez, répondit Charles. Je vous écoute.

— Le point mystérieux, le fait le plus inexplicable, selon moi, est celui-ci : Paul était chez Marthe Lion au moment où elle a été assassinée. « Qui », faisait-il ?

— N'y a-t-il pas une autre explication que celle qu'il a fournie ? demanda le fiancé de Céline.

— Je n'en ai trouvé aucune.

— Il a donc été attiré par cette lettre anonyme ?

— Uniquement, je le crois.

— Que disait cette lettre ?

— Je l'ignore.

— M. Coutard l'a sans doute dit au juge d'instruction.

— Sans doute. Mais c'est cette lettre qu'il aurait fallu avoir. Elle aurait suffi pour démontrer son innocence.

— Évidemment.

— Vous pouvez, en cela, faire ce dont je ne puis me charmer moi-même, proposa Fanchon.

— Dites, je le ferai.

— Je vous ai exprimé qu'il fallait qu'en dehors d'ici, tout le monde continuât à me voir privée de la raison, qu'il fallait que, pour tous, je demeurasse Fanchon l'Idiotte, ainsi qu'on m'appelle.

— Oui, oui, vous me l'avez dit. Mais quel intérêt avez-vous à cela ?

— Je n'ai pris cette résolution qu'en me basant sur les raisons les plus graves. Personne ne pourra jamais avoir l'idée qu'une pauvre idiote poursuive le but que je veux atteindre, et il y a certainement un homme, l'assassin de Marthe Lion, qui a intérêt à ce que la vérité ne soit pas découverte. Or, cet homme, je ne le connais pas, et lui me connaît. Il peut être épris de moi sans que je m'en doute.

— Oui, je comprends.

— Il faut donc que je lui échappe.

— Votre plan est admirable !

— Il y a d'autres raisons encore. Pour ce que j'ai à faire, certains actes seront nécessaires qui pourraient paraître singuliers à ceux qui me les verront accomplir.

— Et vous voulez qu'on les attrite à la folie.

— Oui, et qu'on ne se doute pas de ce que je ferai réellement, des intentions qui me guideront. Je ne puis donc pas, dit la fille de Constantin, aller trouver le juge d'instruction, ni le juge de paix de Bougival, qui a interrogé Paul le premier, et les interroger sur l'affaire.

— Tandis que moi, dit Charles, je puis les voir. Eh bien ! je les verrai. Je saurai ce que contenait cette lettre qui a amené M. Paul chez Marthe Lion.

— Ce sera, j'en ai le pressentiment, le point de départ de notre enquête.

— Vous avez raison. Il faut que l'auteur de cette lettre ait fait valoir, aux yeux de M. Coutard, un motif bien puissant pour l'amener à s'introduire ainsi chez cette femme.

— J'ai cherché à le deviner, répondit la fille du policier, et je me permis en conjecture de toutes sortes ; car, enfin, c'est bien en escaladant le mur qu'il est entré... Il s'est bien blotti dans un massif de lauriers et de fusains pour épier. Qu'attendait-il ainsi ?... Que voulut-il ?

— Vous ne l'attendiez pas ce soir-là chez vous ? demanda le fiancé de Céline.

— Non.

— Il est donc venu de Paris exprès ?

— C'est certain.

— Connaissez-vous Marthe Lion ?

— Il l'avait aperçue quelquefois à Bougival... Il l'avait vue une fois ici, car je travaillais pour elle et Paul se trouvait là, avec sa mère et sa sœur, un jour qu'elle vint pour me commander un costume.

— Mais il n'a jamais eu aucune relation avec elle.
— Aucune, j'en suis sûre, répondit Fanchon avec une ferme conviction.

Puis elle ajouta :

— Quand on aime, la jalousie est facilement mise en éveil, vous le savez.

— Oui, on ne peut aimer sans être jaloux.

— Vous avez bien raison. J'avais et j'ai toujours la plus grande confiance en Paul... et cependant, cherchant par tous les moyens à expliquer ce qui s'est passé, j'ai eu un moment à son égard une coupable pensée.

— Vous avez cru qu'il aimait cette femme ?

— Oui..., ou du moins j'ai cru qu'il venait pour la voir.

— Mais la lettre, alors ?

— Je me disais qu'elle pouvait être de Marthe Lion.

— C'est impossible.

— Je l'ai compris... J'étais folle !... Oh ! j'ai bien souffert, un instant.

— Marthe Lion, si elle l'avait attiré chez elle, ne lui aurait pas donné la peine de s'introduire ainsi en escaladant le mur.

— Alors je me suis demandé si cette lettre n'aurait pas été écrite par quelqu'un qui, sachant que Paul aimait cette femme, l'aurait prévenu qu'elle serait seule ce soir-là, pour l'engager à venir.

— Non, non, ce ne peut pas être cela.

— Evidemment, ce n'est pas cela. Mais sur le moment, c'était, à mes yeux, une explication de ce qui s'était passé. Paul se serait introduit chez Marthe Lion, comptant la trouver seule ; il aurait attendu le moment favorable, caché dans le massif, et justement il aurait assisté ainsi à l'assassinat.

— C'est la jalousie qui vous a suggéré cette explication.

— Oui, oui, dit Fanchon.

Il faut absolument connaître ce que disait cette lettre.

— Il y a un autre point, dit Fanchon, que je rattache à cette lettre et qui me sert à déduire la preuve de la machination qui a été ourdie contre Paul. C'est l'acquisition de ce revolver qui a servi à commettre le crime, que Paul a arraché à l'assassin et que l'on a saisi dans sa main. L'armurier, d'après ce que vous m'avez dit, a reconnu dans M. Coutard la personne à laquelle il l'avait vendu la veille ?

— Oui, il l'a reconnu.

— Il faut donc, qu'il y ait une ressemblance bien grande entre l'assassin et le frère de Céline.

— Ou bien que cette ressemblance ait été simulée.

Charles Joliet ne comprit pas sur le coup.

— Que voulez-vous dire ? demanda-t-il.

— Vous n'êtes pas habitué, comme moi, aux choses de la police, dit la fille de Constantin avec une intonation surprenante.

— Non, en effet.

— J'ai connu toutes les affaires de mon père, qui appartenait à la Sûreté générale. Il était même, envers moi, d'une discréction impénétrable tant que les enquêtes n'étaient pas achevées, ce n'est que lorsqu'une affaire était complètement terminée qu'il me racontait ce qu'il avait fait, les ruses auxquelles il avait eu recours, les déguisements qu'il avait pris pour arriver à son but. Je me passionnais à ces récits intéressants, souvent même émouvants. C'étaient pour moi de véritables romans, des romans vrais dont le principal personnage était mon père. C'était ainsi que j'ai pris goût, sans m'en rendre compte, à tout ce qu'il faisait et que je me suis habituée à penser, à juger, à conjecturer et à déduire comme il le faisait lui-même. Aussi, ce que je vais vous dire n'est pas une preuve, ni même un argument. C'est le résultat de mes deductions.

Le fiancé de Céline écoutait avec autant d'intérêt que de surprise. Il était sous l'impression d'un véritable ravissement devant le caractère étrange de cette jeune fille, Fanchon poursuivit.

— En matière de police comme d'instruction, dit-elle,

mon père me le disait chaque fois, la première question que se posent ceux qui ont mission de découvrir un coupable est celle-ci : « A qui ce crime a-t-il profité ?

— Oui, je connaît ce principe, répondit Charles, et je le trouve triste.

— Ici, il y a deux mobiles.

— D'abord le mobile qui a poussé l'assassin à ce crime, et qui fait que je demande : « Qui avait intérêt à la mort de Marthe Lion ? »

— Avait-elle de la fortune ?

— Elle était assez riche.

— Elle avait un amant ?

— Un ancien banquier, très riche aussi, M. Desmonts, qui a été très affecté de sa mort.

— Et qui n'y avait sans doute aucun intérêt.

— Ce crime avait évidemment le vol pour mobile, et non les conséquences de la mort de Marthe Lion, car elle n'a pas de famille. Ses parents étaient concierges et sont morts depuis longtemps.

— Cependant, ce qu'elle possédait devait revenir à quelqu'un.

— Dans le cas où elle aurait fait un testament, oui. Mais je n'ai pu, dans l'état d'esprit où je me trouvais, savoir ce qui s'est passé de ce côté.

— C'est une chose importante à voir.

— Vous saurez cela chez le notaire ou chez le juge de paix de Bougival.

— Bien, je les verrai aussi.

— Mais l'assassin, pour moi, reprit Fanchon, était tout simplement un voleur qui avait conçu le projet de dépouiller Marthe Lion de ce qu'elle avait chez elle. Elle avait des obligations, des valeurs à lots de toute sorte. Je les ai vues chez elle et elle m'en a parlé plusieurs fois.

— Et d'ailleurs, ce qui le prouve, ajouta Charles Joliet, c'est que c'est précisément l'accusation de vol qui a été le mobile du crime que l'on a imputé au frère de Céline.

— Oui, on a trouvé des valeurs éparses dans la chambre de Marthe Lion.

— Et l'on a cru que c'était M. Coutard qui venait les voler.

— L'assassin devait savoir, en outre, que Marthe Lion avait encaissé, ce jour-là, un lot de cent mille francs qu'elle avait gagné au dernier tirage des obligations de la Ville de Paris. Il comptait trouver cette somme. Tandis que Paul, voilà une première présomption de son innocence, l'ignorait complètement.

— Malheureusement, observa Charles, cela ne peut se démontrer.

— Non. Les juges ont cru qu'il le savait. Et ils ont pensé que le mobile du crime était le vol.

XXIV

— Voilà donc quelles sont les conjectures que j'ai faites, dit alors la fille de Constantin. Elles me sont inspirées par ce que j'appelle le deuxième mobile.

— Si l'assassin de Marthe Lion a eu le vol pour mobile de son crime, il faut qu'il ait eu en même temps l'idée d'en faire accuser un autre. Il y a donc attiré Paul au moyen de la lettre anonyme...

— Ah ! je vous comprends, s'écria Charles Joliet, en l'interrompant. C'est lui qui a acheté le revolver... Et qui a su se composer cette ressemblance qui devait faire prendre M. Coutard, pour lui.

— Oui, oui, vous y êtes.

— Alors, quel est le but de ce misérable ?

— Paul n'avait pas d'ennemis.

— L'assassin, cependant, le connaît.

Charles appliquait, à démêler ce mystère, toute l'intelligence, toute la pénétration dont il était capable. C'est avec passion qu'il cherchait à comprendre ce qui s'était passé. Il eut une inspiration.

— Si cet homme n'est pas un ennemi de M. Coutard dit-il, il était peut-être le vôtre, ou celui de votre père.

— Dans ce cas, c'est mon père lui-même qu'il aurait visé.

— C'était difficile. Mais j'y songe...

Charles Joliet s'arrêta.

Fanchon l'interrogea.

— Dites..., dites.

— N'avez-vous jamais été aimé par un autre que par le frère de Céline ?

— Non... Je ne crois pas...

— En êtes-vous sûre ?

— Oh ! oui. Jamais autre que Paul ne m'a parlé d'amour... Du reste, je ne voyais, je ne connaissais personne. Attendez ! s'écria tout à coup la fille de Constantin.

— Ah ! vous voyez ! fit à son tour Charles Joliet qui sentait avoir touché juste.

— Oui... Cependant, celui-là ne pouvait m'aimer, dit Fanchon. Mais, je l'avais en horreur.

— Qui est-ce ?

— C'est un ami de mon père..., un agent anglais, un détective.

— Il a eu l'intention de vous épouser ?

— Je le crois.

— Il vous l'a dit ?

— Je l'ai compris... Mais cependant, je suis sûre qu'il ne m'aimait pas.

— Parlez-moi de lui, demanda Charles ; dites-moi ce que vous savez.

Fanchon expliqua alors comment s'était formée la camaraderie plutôt que l'amitié qui avait uni son père à Tom Fox. Charles l'écouta plus attentivement encore. Quand elle eut fini :

— Vous me parlez d'un homme habile, fit-il, d'un homme qui aurait été capable d'imiter la ressemblance de M. Coutard pour l'achat du revolver chez l'armurier du faubourg Saint-Antoine ; eh bien ! un policier est capable de cela.

Fanchon était songeuse. Elle avait eu déjà, non des soupçons, mais une propension à accuser Tom Fox. Ces dispositions d'esprit renissaient en elle plus fortes, en ce moment. Elle voyait à la fois tous les faits qu'elle connaît et elle s'appliquait à y trouver l'agent anglais.

Mais cependant, elle s'arrêta. Une invraisemblance criante, une impossibilité s'élevait. Elle dit :

— Non, c'est impossible.

— Pourquoi ? questionna vivement le fiancé de Céline Coutard.

— Celui qui a acheté le revolver est l'assassin, n'est-ce pas.

— C'est probable... C'est sûr !

— Eh bien ! ce ne peut être Tom Fox.

— Vous en avez la preuve ?

— Il était ici au moment du crime.

— Chez vous ?

— Oui.

Charles Joliet ne parut pas déconcerté.

Il appliquait son esprit à rechercher quand même la participation du détective.

— Il était ici ? fit-il.

— Oui, ici, avec mon père et moi.

— A quelle heure est-il arrivé ?

— Je ne sais pas au juste... vers huit heures et demie ou neuf heures, comme d'habitude.

— Et le crime a eu lieu après ?

— Il était là depuis une demi-heure au moins, peut-être trois quarts d'heure. Il jouait aux échecs avec mon père, en prenant le thé... Tout à coup, on entendit une détonation.

— Alors L.

— Tom Fox s'écria : « C'est un coup de feu ».

— Et que fit-il ?

— Il se leva aussitôt, suivi par mon père et par moi, et nous courûmes tous trois chez Marthe Lion.

La conversation fut interrompue par la voix de Tistin que l'on entendit dans le jardin.

— Té, mérootte, regarde un peu la drôle de pêche que j'ai faite ! s'écriait l'enfant du Midi.

— Qu'est-ce que c'est que ça, bon Dieu ? répondit Goton qui était sur le perron.

— Une fausse barbe, pardi !... Et puis un pardessus, des bésicles et un chapeau, vé !

— Où as-tu donc péché ça ?

— Eh bé ! dans la Seine.

— Ah ! par exemple !

— Celle-là est forte, qué ?

— C'est drôle !... On trouve toutes sortes de choses dans la Seine.

Fanchon, Charles Joliet, Madame Coutard et Céline étaient arrivés.

— Té, regardez un peu, leur dit Tistin. En voilà un drôle de poisson !

Tous riaient. Tistin expliqua :

— Il y avait un moment que j'avais jeté ma ligne et ça ne mordait pas. Mon bouchon dormait comme une larameuse au soleil. Alors, je me dis : « Vurons de bord, il n'y a rien à frire dans ces parages, zou ! » Et je retire ma ligne. Ah ! coquin de bon sort, elle ne voulait pas venir.

— Ah ça ! que je fais, il n'y a pourtant pas d'herbes ici !

— Je tire doucement... ça ne vient pas. Ça résiste. J'appare ma gaffe et je la plonge avec précaution. Je sens quelque chose de mou. Je l'amène et je vois ce paquet, couleur fond de vase.

— Qu'es aco ? que je me dis... « Un macchabée ! »

— J'amène tout doucement le colis, je le hisse dans le canot... C'était lourd encore, et je le défais sans trop y toucher. Alors je vois ce pardessus, avec cette barbe, et ce lorgnon, ej ce chapeau.

— Que que vous en dites ?

On ne songeait qu'à rire, tellement l'expression du visage de Tistin était comique.

Il ajouta :

— Il y avait une pierre au milieu. Celui qui a fait faire le plongeon au paquet ne tenait pas à ce qu'il flotte, à ce qu'il parait.

Un pli vertical s'était creusé au milieu du front de Fanchon. Tistin prit le lorgnon dont les verres étaient foncés et le plaça sur son nez. Un éclat de rire général lui répondit. Devant un pareil succès, il compléta sa farce.

Il secoua la fausse barbe, la passa autour de son visage et l'accrocha derrière ses oreilles.

— Veux-tu ne pas mettre ça à ta figure, cria Goton.

Céline, Madame Coutard et Charles Joliet se tordaient.

— Est-ce que tu sais à qui cette barbe a appartenu ? ajoute la mère de Tistin.

— As pas peur, mérootte ; elle a eu le temps de se débarbouiller.

— Que tu es sale !

Mais Tistin, heureux de l'effet qu'il produisait, grimaçait avec la barbe postiche et le lorgnon.

Cette trouvaille fut le sujet de la conversation pendant une partie du déjeuner. Dans l'après-midi, Charles et Fanchon échangèrent encore quelques paroles. Ils devaient se mettre immédiatement en campagne. Charles partit vers quatre heures, car il devait passer la soirée chez ses parents à Paris. Mais il reviendrait dans la semaine, car il espérait obtenir une permission de quarante-huit heures.

Il verrait alors le juge de paix.

XXV

Fanchon avait été vivement frappée par une idée qui s'était présentée à son esprit pendant que tout le monde riait de l'étrange trouvaille faite par le fils de Goton.

Déjà, avec le flair policier qu'elle avait hérité de son père, elle avait tiré bien des déductions depuis que Charles Joliet avait parlé de Tom Fox.

Et l'ouï, qui mieux que le détective, rompu aux ruses et aux déguisements de la police, aurait pu conduire toute cette intrigue infernale, dirigée contre Paul,

parce qu'il était son fiancé et qu'il occupait ainsi auprès d'elle la place que l'Anglais avait espéré prendre.

Les galanteries de Tom Fox, auxquelles elle n'avait pas pris garde dans le temps, lui apparaissaient plus nettes, plus claires, depuis que le fiancé de Céline avait éveillé son attention.

Tout à l'amour de Paul, elle n'avait jamais cru que quelqu'un eût pu songer à elle.

Mais alors dans quel but Tom Fox l'avait-il recherchée ?

Elle avait une petite fortune, ce que son père possédait, mais cela ne suffisait pas pour justifier une coquetterie capable d'inspirer un crime.

Cependant, Fanchon sentait qu'elle ne faisait pas fausse route dans cette voie. Le détective lui avait toujours été antipathique. Elle ne pouvait lui avoir inspiré de l'amour.

Fanchon ne se rendait pas compte du mobile réel de Tom Fox, mais elle se sentait attirée sur la piste qu'il lui offrait.

Il n'était pas l'assassin de Marthe Lion, c'était incontestable, mais il pouvait savoir, lui qui appartenait à la police, que ce crime avait été projeté.

Il fréquentait plusieurs cercles de Paris, un entre autres où se réunissent de nombreux étrangers.

La, peut-être, le détective avait vu un homme qui connaissait Marthe Lion et qui avait appris qu'un lot de 100.000 francs lui était échu. Alors, il avait eu l'idée de se débarrasser de Paul qui le gênait.

Et Fanchon, lancée sur cette voie, conjecturait comme l'eût fait Constantin lui-même. Elle se disait :

* Tom Fox a suivi l'assassin. Il a vu le revolver dont il était armé, une arme commune, que l'on peut trouver chez tous les armuriers.

* Il a su, lui qui connaissait Paul, se grimer de façon à lui ressembler, et il a acheté un revolver semblable à celui de l'assassin, chez l'armurier le plus voisin du domicile des Coutard, sûr que, lors de l'enquête, c'est de ce côté-là que l'on chercherait d'abord.

* Il a attiré Paul chez Marthe Lion, au moyen de la lettre anonyme que la justice a traitée d'invention malaisable, de système de défense, mais à laquelle je crois, moi, car Paul est incapable de mentir.

* Il savait que le crime allait se commettre, et c'est pour cela qu'il est parti le premier, dès que le coup de feu a été entendu. Il était venu chez nous, ce soir-là, pour assister à ce qui allait se passer, pour voir si tout ce qu'il avait prévu, combiné, arriverait.

Et tout à coup, songeant à la trouvaille de Tistin qui la préoccupait, elle se dit encore :

— Cette barbe, ce lorgnon noir, ce pardessus, c'est là un déguisement.

* Tom Fox, ayant de venir chez nous, a voulu voir les préparatifs du crime qu'il connaissait, afin d'être sûr que le coup ne raterait pas. Pour ne pas être reconnu, il a pris ce déguisement et il a épé.

* Il a voulu voir arriver celui qui devait être l'assassin de Marthe Lion et mon pauvre Paul, qui devait venir dans la propriété, attiré par la lettre qu'il avait reçue.

* Mais alors, il peut se faire que quelqu'un l'ait vu ! Si ce déguisement lui a appartenu, si c'était lui qui avait ce pardessus, ce lorgnon et cette fausse barbe dans la soirée, quelques instants avant le crime : si c'est lui qui a ensuite jeté tout cela à la Seine, il peut avoir été remarqué ...

* Oh ! je le saurai !... Je le saurai !...

Fanchon revint encore à ce qui la préoccupait, au point de départ de ses conjectures qui lui paraissait invraisemblable.

* Pourquoi, se demanda-t-elle, aurait-il voulu m'épouser ?

Elle venait à peine de se poser cette question que le timbre de la porte sonna.

C'était Tom Fox. Goton était arrivé aussitôt. L'Anglais la salua avec sa raideur naturelle et un sourire qui découvrait ses grandes dents jaunes.

— Je vous salue bien, madame, dit-il. J'ai songé à

venir vous voir aujourd'hui. Vous vous portez toujours bien, n'est-ce pas ?... et Mademoiselle Fanchon, comment va-t-elle ?

— Merci, monsieur Fox, dit Goton, nous allons tous bien. Fanchon aussi... du moins aussi bien que son état le permet, ajouta habilement la mère de Tistin qui se souvint du rôle que Fanchon avait résolu de jouer.

Fanchon avait rejoint Mme Coutard, Céline et Tistin qui jouaient au tonneau derrière la maison.

— Tom Fox, leur dit-elle.

— Lui ! fit Madame Coutard.

— Attention ! recommanda la fille du policier.

Fanchon fut immédiatement dissipé les éclats intelligents de ses regards et donner à son visage l'expression naïve qui convenait à son rôle d'idiot.

Tom Fox demanda à Goton :

— Madame Coutard et Mademoiselle Céline vont bien aussi, n'est-ce pas ?

— Très bien, monsieur Fox, très bien.

L'Anglais eut un mouvement imperceptible. Il s'attendait à d'autres nouvelles de Céline.

— Ces dames ne sont pas sorties, demanda-t-il ?

— Non, elles sont là, derrière la maison, en train de jouer, pour distraire un peu cette pauvre Fanchon.

— Je vais leur présenter mes hommages.

Il se dirigea vers l'endroit où se trouvaient Céline, Fanchon, Tistin et Madame Coutard. Du plus loin qu'il les vit, il salua.

— Madame, dit-il, Mesdemoiselles, ne suis-je pas importun ?

— Nullement, monsieur, répondit la mère de Céline.

— J'ai voulu vous rendre visite aujourd'hui.

— Vous êtes bien aimable, monsieur.

— Je languissais de vous voir... principalement Mademoiselle Fanchon que je voyais plus souvent autrefois... Ah ! les visites que je faisais ici, à ce cher Constantin me manquent.

Fanchon regardait l'Anglais avec une hésitation admirable simulée. Tom Fox s'approcha d'elle.

— Voulez-vous me permettre de vous serrer la main, mademoiselle Fanchon ? lui demanda-t-il.

La fille du policier se mit à sourire niaiseusement.

— Monsieur te demande si tu veux lui toucher la main, dit Madame Coutard.

— Hé ! hé ! hé ! fit Fanchon.

On était émerveillé de la façon dont elle jouait son rôle d'idiot. Céline prit la main de Fanchon et la mit dans celle de l'Anglais.

— Vous me reconnaîtrez bien ? demanda Tom Fox.

— Oui... Oui.

— Vous souvenez-vous de mon nom ?

— Oui... oh ! oui.

— Voyons ?

— Hé ! hé ! hé ! ricana l'idiot.

— Pauvre fille ! fit le détective en a partie.

Et, tout haut :

— M. Fox, dit-il.

— Ah ! oui..., oui.

— L'ami de votre père.

De nouveau Fanchon fit entendre les bruyantes éclats de son rire niais.

— C'est moi qui venais tous les jeudis faire la partie aux échecs avec ce pauvre M. Constantin, ajoute master Fox.

Et, s'adressant à Mme Coutard et à Céline :

— Elle ne se souvient pas de moi, dit-il à voix basse.

— Si elle se souvenait, répondit la mère de Céline, elle serait guérie.

— Que dit le médecin ?

— Il espère qu'un jour, sans qu'on s'y attende, la raison reviendra.

— Je le crois, fit l'Anglais, et je le désire de tous mes cœur.

— Quel vilain coco ! avait pensé Tistin dès qu'il fut en présence de Tom Fox, qu'il voyait pour la première fois. Une vraie mâchoire de requin, mon bon !

Goton le présenta.

— C'est mon fils, monsieur Fox, dit-elle.

— Ah !... votre fils ?
 — Oui. Il est grand, n'est-ce pas ?
 Tistin salua en portant la main à son bret.
 — Il est dans la marine ?
 — Oui, monsieur Fox. Il vient de passer matelot.
 — Et il est en ongée ?
 — Depuis quelques jours seulement.
 — Une jolie carrière que la marine, dit master Fox.
 — Te, je vous crois ! dit alors Tistin. C'est la plus belle des carrières, mon bon !
 — Vous vous y plaisez ?
 — Ah ! pechère... Oh ! oui, alors.
 Et Goton expliqua :
 — Il n'avait pas dix ans quand il s'est sauvé de la maison pour s'embarquer.

XXVI

Tom Fox passa la soirée à Bougival. Chaque fois que l'occasion se présentait, il se rappelait de Fanchon, il lui prenait la main, il lui adressait quelques paroles affectueuses. Elle, attentive à son rôle, ne se démentit pas un instant. Elle souriait naïvement ne paraissant pas comprendre, la plupart du temps, ce que le détective lui disait.

Elle l'observait attentivement. Elle l'étudiait, appelaient à son service toute la pénétration dont elle était capable.

Un moment, la fille de Constantin perçut sur le visage de l'Anglais, un imperceptible mouvement que personne autre qu'elle n'était capable de remarquer. Tom Fox avait demandé à Tistin s'il ne languissait pas de reprendre la mer.

Le jeune Méridional lui avait répondu qu'évidemment la mer lui manquait, mais qu'il était bien heureux de passer quelque temps auprès de sa mère et des trois femmes, qu'il considérait composant sa famille, car il allait être ensuite peut-être deux ans sans les voir, son bateau étant désigné pour aller au Tonkin.

D'ailleurs, disait-il, il faisait le marin d'eau douce, il canotait de son mieux et il se livrait à la pêche, une de ses passions qu'à bord des navires de l'Etat il ne pouvait satisfaire. Cela l'amena à parler de la trouvaille qu'il avait faite le matin même. En entendant cela, Tom Fox tressaillit intérieurement. Ces vêtements, ce lorgnon, cette barbe postiche, c'était lui qui les avait jetés à la Seine le jour du crime. Il fut assez maître de lui, habitué à se composer un visage, pour ne rien laisser paraître. Mais le regard pénétrant et observateur de Fanchon perçut un pli léger qui passa, une seconde à peine, sur le front du détective, un éclair de colère qui traversa ses regards.

Tom Fox eut beau rire avec Tistin de cette pêche inattendue, la fille du policier avait été frappée et elle ne se laissa pas dérouter par sa gaieté simulée. L'inquiétude qu'elle avait observée, quelque fugitive que sa manifestation eût été, avait ouvert devant elle un champ de conjectures. Elle chercha à comprendre ce qui se passait chez l'Anglais. Ce déguisement pouvait être celui que l'assassin avait pris, et Tom Fox savait qu'il avait été jeté à la Seine ; ou bien c'était lui-même qui s'en était servi et qui l'y avait jeté.

A la demande du détective, Tistin avait exhibé sa trouvaille. Le détective parut examiner ces objets avec curiosité et soutint qu'ils devaient avoir fait dans l'eau un séjour très prolongé, plus d'un an assurément. Fanchon, en apparence, indifférente à ce qui se disait, sentait bien à sa voix qu'il mentait.

Mais la conversation ne pouvait pas s'éterniser sur ce sujet. D'ailleurs, l'heure convenable pour se retirer approchait. Tom Fox se disposa à partir.

Il reviendrait bientôt, assurait-il, souvent même, car il s'intéressait vivement à la fille de son ami, il compatisait sincèrement à son infortune.

Un moment plus tard, lorsque l'Anglais partait, reconduit par Goton et par elle, la fille de Constantin n'eut plus un doute sur ses intentions.

Tom Fox profita d'un instant où il se trouvait près

de la jeune fille, à peu près seule avec elle, pour lui prendre la main pour l'attirer à lui, un bras passé autour de sa taille, et pour lui dire, effleurant presque son visage de ses lèvres :

— Si vous pouviez comprendre l'amour que j'ai pour vous !...

Fanchon le regarda avec cette hébétude de l'idiotte. Il ajouta :

— Mon amour vous guérirait !... Le bonheur est le remède le plus efficace !...

Mais, en riant, Fanchon l'Idiotte se dégagea de son étreinte, Goton n'avait rien vu.

— Voilà le mobile, se dit la jeune fille du policier en réfléchissant à ce qui venait de se passer. Et, dans son esprit, elle conjectura longuement.

— Oui, Tom Fox m'aime, ajouta-t-elle, et alors je comprends le rôle qu'il a joué.

« La lettre anonyme que Paul a reçue, celle lettre qui l'a conduit chez Marthe Lion, n'est-ce pas lui l'assassin de cette pauvre fille, n'est-ce pas encore lui qui l'a envoyé, qui a désigné sa victime ?

« Ce déguisement que Tistin a trouvé dans la Seine était sûrement connu de lui : je l'ai compris à l'expression de son visage, quelque habileté qu'il ait mise à la dissimuler.

« Et Céline, arrêtée, mise en prison, n'est-ce pas encore lui qui serait l'auteur de cette infamie ? Ne doit-il pas avoir résolu d'éloigner de moi tous ceux qui peuvent me séparer de lui ?... Paul d'abord, par ce crime dont il l'a fait accuser, si ce que je crois est vrai... Céline ensuite... Mais alors quel but poursuit ce misérable ?

« Il ne peut m'aimer sincèrement, d'un amour vrai... C'est impossible !... L'amour, ce divin sentiment, ne peut naître dans des âmes telles que la siennes !... Pourquoi m'aime-t-il ?... Pourquoi me veut-il ? Oui, pourquoi !...

Pendant une grande partie de la nuit, la fille de Constantin fut préoccupée par les pensées qui l'absorbaient. Elle calcula ce qu'elle devait faire. Le lendemain, tandis que Mme Coutard et Céline travaillaient à leurs broderies, tandis que Goton s'occupait à sa cuisine et à ses travaux de ménage et que Tistin était allé se livrer à la pêche du côté de Marly, Fanchon sortit. Les enfants la suivirent de loin dans la rue. Les femmes qui la connaissaient bien la regardaient avec compassion. Son infortune, qui était connue, apliquait. On répéta plus d'une fois en la montrant :

— C'est cette pauvre Fanchon l'Idiotte.

On savait son histoire à Bougival. On avait raconté partout qu'elle avait perdu la raison depuis le jour où son fiancé avait été arrêté pour l'assassinat de Marthe Lion.

Les jardiniers et la bonne de cette fille avaient raconté ce qui s'était passé au moment de l'arrestation de Paul. On vit Fanchon se diriger vers la Seine et errer sur la rive. Elle s'arrêtait parfois. Tantôt elle souriait, sans que ses sourires s'adressassent à personne. Tantôt son visage devenait sérieux, soucieux, triste même. Ses regards sans expression se portaient autour d'elle, comme si elle cherchait quelqu'un. Ses lèvres s'agitaient sans qu'aucun mot n'en sortit. Puis, par moment, elle disait :

— Je l'ai bien vu... Il était là !

On riait. Des enfants et deux femmes, qui l'avaient suivie de loin, s'étaient approchés.

Ils l'examinaient avec une curiosité mêlée de pitié.

— Oui, je l'ai vu, répéta Fanchon l'Idiotte.

— Qui avez-vous vu ? questionna enfin l'une des deux femmes.

— Vous ne l'avez pas vu ?

— Non.

— Moi, je l'ai vu... là.

— Qui donc ?

— Cet homme, avec la barbe et un lorgnon noir. Ceux qui l'entendaient souriaient. L'autre femme dit :

— Pauvre fille, c'est-il malheureux !... si jeune et jolie... et idiote,

Et Fanchon reprit :

— Je le trouverai bien... Ja le reconnaîtrai...

Elle avait l'air de se parler à elle-même.

— Il avait toute la barbe, continua-t-elle, et un grand pardessus... puis un petit chapeau... et le lorgnon noir.

— Où était-il ? lui demanda-t-on.

— Là... Là...

— Quand ?

— Il y a longtemps... le jour du crime... le soir.

— C'est le souvenir qui revient et qui lui cause des hallucinations, dit la seconde femme qui avait parlé.

Petit à petit, d'autres personnes étaient arrivées. Un cercle s'était formé autour de Fanchon l'Idiotte. Elle, sans se préoccuper de ceux qui la regardaient curieusement, avec l'air de chercher autour d'elle, répétait :

— L'homme à la barbe... l'homme au lorgnon noir... Il vient pour voir le crime.

On l'écoutait, les uns avec pitié, les autres en souriant. Tout à coup, Fanchon l'Idiotte se tournait vivement vers ceux qui étaient le plus près d'elle et leur demandait d'une voix étrange :

— L'avez-vous vu ?

— Quel malheur tout de même que cette pauvre fille soit devenue folle comme ça ! dit la femme qui tenait le bureau de péage du pont.

— C'est pour sûr un souvenir qui lui est resté dans l'esprit, répondit celle à laquelle elle s'était adressée.

— Oui, dit un homme, les fous sont comme ça ; ils reviennent toujours à ce qui les a frappés.

— Elle doit avoir vu un homme comme elle dit, le jour du crime, avec un lorgnon noir et la barbe, et dans son égarement d'esprit, elle le cherche.

— C'est bien possible, répondit la femme du péage.

À ce moment, le facteur passa. Il vit le monde autour de Fanchon l'Idiotte et s'approcha.

— Tiens, justement, dit-il, j'ai une lettre pour vous, mademoiselle Fanchon.

La fille du policier le regarda en souriant, ne paraissant pas comprendre. Le facteur avait cherché dans sa boîte et il y avait pris le carnet sur lequel sont inscrits les articles recommandés et les chargements. Il ajouta :

— Seulement, c'est une lettre recommandée.

— Il ne faut pas la lui remettre, conseilla une femme ; qui sait ce qu'elle pourrait en faire.

— Bien sûr, répondit l'employé des postes.

Et il dit à Fanchon :

— Venez avec moi, nous allons la porter ensemble à la mère Goton.

Il prit par le bras Fanchon l'Idiotte qui se laissa emmener. Quelques personnes la suivirent de loin. Les autres laissèrent encore un instant puis se disperserent. Fanchon réfléchissait en marchant. Elle avait eu le temps de voir son nom sur la lettre et le timbre de la poste indiquant le lieu d'origine. Elle n'avait pas reconnu l'écriture. Le timbre indiquait le nom de MONTARGIS. L'enveloppe portait cet en-tête :

MONSIEUR LÉON DUCLERC, NOTAIRE

Successeur de M^e TOURAU

à MONTARGIS (Loiret).

La fille de Constantin était intriguée. Elle ne connaît pas ce nom. Jamais elle ne l'avait entendu prononcer par son père ni par personne. Cependant un souvenir vague, lointain, revenait à son esprit. On arriva à la maison. Le facteur remit la lettre à Goton et la signera sur le carnet. Quand il se fut retiré.

— Qu'est-ce que c'est que ce notaire qui écrit une lettre recommandée ? dit l'excellente femme qui n'était pas habituée à recevoir des missives de ce genre.

— Je ne sais pas, répondit Fanchon.

— Tu ne le connais pas ?

— Non.

— Moi non plus.

— Et cependant... ce nom.

Fanchon regardait la lettre, essayant de donner un corps aux vagues souvenances dont elle avait conscience.

— Ouvre donc, fit Goton impatiemment ; tu le verras bien.

La jeune fille déchira l'enveloppe. Mme Coutard et Céline arrivèrent.

— Une lettre recommandée d'un notaire, leur dit Goton.

Fanchon montra l'enveloppe dont elle venait de tirer une feuille de papier. Céline et sa mère y lurent, avec l'en-tête du notaire de Montargis :

« Mademoiselle Fanchon Constantin
à Bougival (Seine-et-Oise). »

— Lis donc vite, dit Goton.

— Oui lis, dit aussi Mme Coutard.

— Bonne mère ! ajouta la Méridionale, un notaire, c'est peut-être un héritage.

Fanchon sourit, puis elle lut à haute voix.

« Mademoiselle,

« Le règlement d'une succession, dont je suis chargé et dont je recherche les héritiers ainsi que quelques renseignements dont j'ai besoin m'amènent à vous.

« Pour vous éviter un dérangement que vous occasionnerait un voyage à Montargis, je profiterai du seul jour que je dois faire cette semaine à Paris pour vous voir. Je me rendrai chez vous, à Bougival, mercredi après midi, et je vous serai obligé de vouloir bien m'attendre.

« Veuillez agréer, mademoiselle, mes respectueuses salutations.

« L. DUCLERC, notaire. »

— Un héritage ! s'écria la bonne Goton dont les prunelles brillaient. Je te l'ai dit.

— D'où peut me venir un héritage ? dit Fanchon en souriant. Je n'en ai aucun à attendre, tu le sais bien.

— On ne sait jamais... Est-ce que tu connais toute ta famille seulement ?

— Le compte en est vite fait. Je n'avais que mon père d'un côté, et de l'autre ma mère, qui assurément n'avait que des parents très éloignés et aucune fortune ; mon père m'en a parlé souvent.

— Enfin, pourquoi ce notaire l'a écrit alors ?

— Je ne sais pas.

— C'est que tu hérites, ma fille.

— Ou tout simplement, il s'agit d'un renseignement qu'il a à me demander.

— Enfin, dit Mme Coutard, mercredi tu te sauras.

— Oui ajouta Goton ; et tu verras ce que je te dis. On peut toujours avoir un cousin d'Amérique.

XXVII

Cette lettre du notaire de Montargis préoccupa vivement la fille de Constantin. Elle ne songeait guère à l'éventualité d'une succession à laquelle elle était loin de s'attendre. Elle sentait plutôt quelque chose de mystérieux à pénétrer et d'intéressant à connaître.

Ses souvenirs, très indistinctement perçus, ne pouvaient parvenir à se préciser. Elle ne savait pas au juste ce qui la trappait ainsi vaguement. Le nom du notaire, elle en était sûre, était absolument nouveau pour elle.

Toutes ses investigations mentales demeuraient sans résultat. Il n'y avait qu'à attendre.

Goton était sûre, au contraire, qu'il s'agissait d'un héritage inattendu. Elle savait que Constantin avait un frère qui était parti dans le temps pour l'Amérique et dont on n'avait plus eu de nouvelles.

On avait appris, mais sans recueillir la moindre preuve, qu'il était mort de la fièvre jaune dans une des provinces éloignées du Brésil. Cet héritage pouvait venir de lui. Du côté de la mère de Fanchon, il y avait aussi une très nombreuse famille. Les Ziger étaient originaires d'Alsace et Constantin n'avait jamais connu tous les parents de sa femme. Sa conviction était telle qu'elle avait fini par la faire partager à Mme Coutard, à Céline et à Fanchon.

line et à Tistin. Ils étaient maintenant certains tous les quatre, que Fanchon allait être considérablement riche. Aussi, ils attendaient bien plus impatiemment qu'elle l'arrivée du notaire.

Pendant les deux jours qui la séparaient de cette visite, Fanchon renouvela son manège. De nouveau, elle erra sur les bords de la Seine, cherchant le préfendu individu à la barbe et au lorgnon noir. Comme la première fois, des personnes la suivirent. Les unes riaient de sa folie.

Les autres étaient intriguées, et pensaient qu'il pouvait bien y avoir un fond vrai dans le souvenir qui était resté gravé dans son esprit.

Tistin, qui était en cela d'accord avec la fille du policier, revint de sa promenade en canot au moment où Fanchon était là. On le connaissait déjà dans Bougival et dans tous les environs. Quelques-uns s'adressèrent à lui.

— Enfin, qu'est-ce que cet homme à lorgnon noir qu'elle cherche ? lui demanda-t-on.

— Té, mon bon, est-ce que je sais, moi, répondit le matelot. Elle ne parle que de ça, et jamais on n'a pu lui faire dire autre chose.

— C'est drôle tout de même.

— Il paraît que ça vient du jour où l'on a tué cette femme, ajouta le fils de Goton.

— Oui, dit une femme, elle l'a dit : elle a vu cet homme, le jour du crime.

— Ce souvenir est resté dans son esprit, expliqua un employé du tramway à vapeur, et dans sa folie elle croit qu'elle va revoir cet homme.

— Je crois que j'ai compris d'où ça lui vient, dit alors Tistin Lorial.

On se pressa autour de lui.

— L'autre jour, raconta-t-il, en pêchant là tout près, j'ai ramené un paquet dans lequel il y avait un pardessus, un chapeau de feutre, une fausse barbe et un lorgnon noir.

— Tiens, c'est drôle.

— Alors, elle a peut-être reconnu ces choses-là.

— Et elle s'est souvenue d'un homme habillé comme ça, peut-être.

— Je crois que dans sa folie, Mlle Fanchon ne se trompe pas, dit alors la femme préposée au péage du port.

Fanchon, tout en demeurant en apparence indifférente aux discours qu'elle entendait, insensible à la curiosité compatissante dont elle était l'objet, écouta attentivement.

Elle présentait quelque chose d'intéressant. Tistin dit à la femme qui venait de parler :

— Dites... qu'est-ce que c'est ?

— Le jour du crime, en effet, dit cette femme, j'ai vu un homme qui avait toute la barbe, un grand pardessus gris foncé et un lorgnon noir.

— Té, c'est peut-être celui-là qu'elle a vu.

— Oui... oui... le lorgnon noir et la barbe, dit Fanchon.

— C'est drôle, dirent plusieurs personnes.

— Et où était-il cet homme, demanda Tistin qui remplaçait intelligemment le rôle que Fanchon lui avait assigné.

— Il était là, répondit-elle.

— Ici ?

— Ici même. Il passa le pont, me jeta un coup d'œil à la tablette du guichet et vint au tramway...

— Oui, oui, répondit Fanchon, au tramway, avec le lorgnon noir... Où est-il ?... Où est-il ?

Un regard de la fille de Constantin, que le matelot sut comprendre à merveille, lui indiqua qu'on était sur la bonne voie. Aussi il demanda :

— Que faisait-il, cet homme-là ?

— Il avait l'air si pressé, que je croyais qu'il allait prendre le tramway, répondit la femme. Pas du tout, il ne le prit pas. Lorsque tous les voyageurs furent descendus, il traversa la voie et monta la grande rue. Alors je ne l'ai plus vu, il faisait trop nuit.

— Quelle heure était-il donc ?

— Pas loin de neuf heures.

Fanchon pensa :

— C'est juste un peu avant neuf heures que Tom Fox est venu chez nous ce jour-là.

Personne ne pouvait se douter des préoccupations qui agitaient la fille du policier, car son visage d'idiotte avait su conserver une expression naïve admirablement simulée.

Mais il ne fallait pas éveiller l'attention par des questions trop prolongées, aussi Fanchon s'éloigna et Tistin la rejoignit.

Quand on fut arrivé à la maison, Fanchon eut un entretien de quelques instants avec le fils de Goton.

Celui-ci ressortit ensuite, traversa le pont et vint dans l'île. Il s'assit dans le *Café des Canotiers*, prit une consommation et, conformément aux instructions que la fille de Constantin lui avait données, il interrogea un garçon qui appartenait depuis longtemps à la maison.

Fanchon avait pensé que l'homme reconnu par la proposée au péage était bien celui à qui avaient appartenu les objets trouvés dans la Seine par Tistin. Un pressentiment lui disait que c'était le détective. Sachant que l'homme au lorgnon noir avait traversé le pont au moment du passage du tramway, elle avait déduit intelligemment qu'il devait avoir attendu quelque temps au *Café des Canotiers*, dans l'île, d'où il pouvait surveiller l'arrivée du train dans lequel avait pu se trouver Paul ou celui qui devait assassiner Marthe Lion. C'est ainsi que Tistin demanda au garçon de café :

— Le jour où Marthe Lion a été assassinée, étiez-vous ici ?

— Oui, mon ami, répondit celui-ci, j'y étais.

— Je ne sais si vous allez pouvoir me donner le renseignement que je désire. Enfin, té, je vous le dis tout de même.

— Dites.

— Mon bon, dit-il, je cherche un bonhomme qui était dans ces parages ce jour-là, et je me suis dit que comme la bière est bonne dans votre cambuse, il peut bien se faire qu'il y soit venu et que vous l'ayez vu. Qué ! c'est bien possible, pas vrai ?

— Ça se peut bien, en effet, répondit le garçon. Ce soir-là, seulement, nous avions joliment ou monde ici, car il y avait bal au Casino. Enfin, comment était-il votre homme ?

— Il avait un pardessus gris, un chapeau de feutre, toute la barbe et un lorgnon noir, vé.

— Grand ?

— Voui, assez grand.

Le garçon réfléchissait.

— Je crois bien que je l'ai vu, dit-il, après un instant. Tistin eut un éclair dans les yeux.

— Ce soir-là, je m'en souviens très bien, il y avait là à la première table de la terrasse, un homme à peu près comme celui que vous dites.

— Il est parti vers neuf heures ?

— Je ne sais pas au juste à quelle heure il est parti : vous comprenez qu'on ne peut pas remarquer ces choses-là.

— Voui, voui, c'est vrai.

— Mais ce qui me fait souvenir de celui-ci c'est justement qu'il était tout seul, attendu que les soirs de bal les hommes seuls sont rares. Il est resté à peu près une heure, ne paraissant pas beaucoup se préoccuper de la fête. Il prit une consommation et quand il l'eût payée, il resta encore longtemps. Puis il partit tout à coup.

— Vous n'avez pas vu où il allait, qué ?

— Si, je l'ai vu traverser la Seine.

— C'est bien mon type, vé, mon bon.

— Un grand, mince, avec un pardessus, un lorgnon noir... Oui, c'est bien comme vous avez dit.

Ces renseignements confirmèrent Fanchon dans ses conjectures : Elle était sûre que l'homme dont on avait trouvé le déguisement dans la Seine était bien Tom Fox.

Elle pressentait en même temps, avec plus de certitude, qu'il avait joué un rôle dans le crime de Bougival. Mais quelle part y avait-il prise ? Quel mobile l'avait fait agir ?

Le notaire de Montargis arriva exactement à Bougival comme il l'avait annoncé.

Devant lui, il était inutile de simuler l'idiotie. Fanchon le reçut, lorsque Goton, qui lui avait ouvert la porte, l'introduisit dans le salon.

— Mlle Constantin, n'est-ce pas ? dit le tabellion en saluant.

— C'est moi, monsieur, répondit la jeune fille.

Mme Coutard et Céline étaient là. Fanchon les présenta pour que le notaire pût parler devant elles.

— Mademoiselle, dit M^e Duclerc en s'asseyant, je suis chargé de rechercher les héritiers d'un des anciens clients de mon étude, M. le vicomte de Rouville, qui est décédé depuis deux ans, et si je suis venu vous trouver, c'est que certaines notes, laissées par mon prédécesseur, m'ont indiqué que vous devez appartenir à la famille de la personne que M. le vicomte de Rouville a instituée pour sa légataire.

La surprise de la jeune fille était grande, égale d'ailleurs à celle de Céline et de sa mère. La bonne Goton écoutait comme s'il se fût agi de la chose la plus naturelle du monde et ses regards brillants disaient clairement :

— Tu vois bien que je ne me suis pas trompée... C'est un héritage !

Le notaire demanda :

— Voulez-vous me permettre de vous adresser quelques questions ?

— Je suis prête à vous répondre, monsieur, répondit Fanchon.

— Connaissez-vous le nom de famille de votre mère ?

— Ma mère se nommait Zigler ; elle était Alsacienne.

— Parfaitement et son prénom ?

— Mariette.

— N'en avait-elle pas d'autre ?

— Si, probablement, mais je n'ai jamais entendu mon père dire que celui-là. Ma mère est morte au moment de ma naissance.

— N'avez-vous pas son acte de décès ?

— Je ne crois pas.

— Mais si, monsieur le notaire, dit Goton, je l'ai, moi... J'ai toutes les pièces qu'il faut. Attendez, je vais vous chercher tout cela.

L'excellente femme sortit en courant et on l'entendit monter précipitamment l'escalier du premier étage. Mme Coutard en profita pour expliquer à M^e Duclerc la situation de Goton.

— C'est la nourrice de Fanchon, dit-elle, et celle de ma fille aussi. M. Constantin lui a remis tous ses papiers avant de mourir, car il avait en elle la plus grande confiance et elle la mérite bien.

Goton revint avec une vaste enveloppe de parchemin bordée de papiers. Elle remit le tout au notaire.

— Tenez, monsieur le notaire dit-elle, cherchez là-dedans ; vous trouverez tout ce qu'il vous faudra. Il y a tout, tout, tout, car M. Constantin, voyez-vous, était un homme d'ordre.

M^e Duclerc avait déjà tiré les papiers contenus dans l'enveloppe et il les examinait succinctement.

— Oui, fit-il, voici l'acte de mariage de M. Constantin. C'est bien cela.

Il lut :

— ... a été célébré le mariage de Louis Constantin, employé au ministère de l'Intérieur, fils majeur de Ludovic Constantin et de Madeleine Raymond, mariés, tous deux décessés, et de Lisa-Mariette Zigler, fille majeure de Maria Zigler et de père non dénommé.

M. Duclerc ajouta, comme se parlant à lui-même :

— C'est bien ça.

Puis il demanda à Fanchon :

— Vous ne connaissez pas la famille de votre mère ?

— Non, monsieur, répondit la jeune fille. Je sais seulement, d'après ce que m'a dit mon père, que ma grand-mère était la fille du garde-chasse d'un général, dans les Ardennes.

— Du général marquis de Léouzon.

— Ce doit être cela.

— Eh bien alors, mademoiselle, dit le notaire, je dois vous dire que c'est bien vous qui êtes l'héritière de M. le vicomte de Rouville.

— Moi !...

— Oui, mademoiselle.

— Pardi ! s'écria Goton, je savais bien que c'était pour un héritage que M. le notaire devait venir !

Mme Coutard et Céline étaient absolument stupéfaits. Le notaire reprit :

— J'ai là un mémoire que je dois vous remettre, aux termes du testament de M. de Rouville.

Il ouvrit une large serviette de maroquin et en tira une enveloppe.

— Ce testament, ajouta M^e Duclerc en le donnant à Fanchon, dit que ceci doit être remis à Mariette Zigler ou à ses héritiers.

Et il demanda :

— Votre mère n'a jamais eu d'autre enfant que vous ?

— Non, monsieur.

— Bien. Vous lirez donc le mémoire que contient cette enveloppe. Vous y lirez ce que vous avez besoin de savoir sur la famille de votre mère et vous connaîtrez ainsi les liens qui l'attachaient à M. le vicomte de Rouville.

Il changea de ton pour ajouter :

— M. le vicomte de Rouville est votre aïeul maternel.

— Mon grand-père !

— Il est le père de Mariette Zigler, votre mère.

La surprise des quatre femmes devenut une stupéfaction profonde. Cette révélation inattendue les laissa bouche bée.

M^e Duclerc, après un instant de silence, ajouta :

— La fortune qui vous revient s'élève à près de sept cent mille francs aujourd'hui, places en rentes sur l'Etat.

— Sept cent mille francs ! s'écria Goton. Oh ! ma pauvre fille, que je suis contente pour toi... Tu le mérites bien.

— Il y a longtemps déjà, dit le notaire, que vous seriez en possession de cet héritage, si un malheur, un crime même n'était venu retarder les recherches qui avaient été entreprises par mon prédécesseur pour vous trouver.

— Un crime ! s'écrièrent à la fois Mme Coutard et Goton.

— M^e Touraux, à qui j'ai succédé, expliqua le notaire, avait déjà fait des recherches pour trouver cette Mariette Zigler, votre mère, que M. le vicomte de Rouville avait désignée pour sa légataire universelle. Les recherches avaient été longues et pénibles, car c'est en Alsace, au pays d'origine de la famille Zigler, qu'il avait fallu se procurer les pièces nécessaires.

— Il y était enfin parvenu et il avait appris que Mariette Zigler avait épousé un ami de son père, M. Constantin, qui habitait Paris.

— Il poursuivit ses investigations et apprit ainsi qu'il y avait, à Paris, un employé du ministère de l'Intérieur qui s'appelait Louis Constantin.

— Mon père !

— Votre père, en effet, mademoiselle. M^e Touraux se renseigna et il parvint à savoir que M. Constantin avait épousé une Alsacienne. A peu près certain d'être sur la bonne piste, il résolut de venir à Paris, où l'appelaient d'ailleurs diverses affaires importantes, et de voir votre père afin d'éclaircir la situation et de savoir s'il avait bien épousé la fille de Maria Zigler, héritière du vicomte de Rouville. Malheureusement, M^e Touraux fut assassiné à Paris.

— Il fut assassiné ! s'écria Mme Coutard.

— Oui, madame.

— Attendez, fit tout à coup Fanchon. Je me souviens, je sais maintenant ce qui m'a frappé quand j'ai reçu votre lettre. J'avais un souvenir vague. Je sentais que je connaissais l'un des deux noms que je lisais sur votre lettre, le vôtre ou celui de votre prédécesseur. J'y suis... c'est celui de M^e Touraux... C'est mon père qui a arrêté ses assassins.

— Votre père !

— Oui, monsieur. Les assassins de M^e Touraux étaient un Italien et un Belge, n'est-ce pas ?

— C'est bien cela.

— Ils ont été arrêtés à Corbeil. Ils faisaient partie de la bande des chloroformistes.

— Oui, oui.

— Oh ! je me souviens de tout maintenant. Mon père m'a raconté cette affaire. C'est à la suite du procès ces chloroformistes qu'il a pris sa retraite et que nous sommes venus habiter Bougival.

— Le mobile du crime, dit le notaire de Montargis, a été le vol d'une masse de valeurs que mon malheureux prédecesseur devait retirer au Comptoir d'Escompte.

— Oui, c'est bien ce que mon père m'a raconté, dit Fanchon.

— L'un des assassins et une femme, qui était leur complice, avaient pris une chambre dans le même hôtel que M^e Touraux et voisine de la sienne. Ils le surveillaient et ils savaient tout ce qu'il faisait.

— Ils l'ont vu aller dans la journée au Comptoir d'Escompte et en retirer les obligations dont vous parlez.

— Ils l'ont suivi, ils l'ont vu entrer dans une maison mal famée où une femme l'a attiré, et c'est là que le crime a été commis. Ils l'ont dépouillé de tous les papiers qu'il avait sur lui, ayant bien soin de lui laisser sa montre et son porte-monnaie, afin que l'on ne crut pas que le vol était le mobile du crime.

— Or, au moment où il a été assassiné, M^e Touraux avait probablement sur lui les papiers de la succession qui m'amène auprès de vous, et ses assassins s'en sont emparés en même temps que des valeurs.

— Peu s'en est fallu que toutes les recherches faites par mon prédecesseur ne demeurassent stériles.

— Heureusement les chloroformistes, qui ont examiné ces papiers, ont compris sans doute qu'ils ne pouvaient leur être d'aucune utilité, et ils ont eu la bonne pensée de ne pas les détruire.

— On les a saisis sur eux, probablement ?

— Non, ils les ont renvoyés eux-mêmes à M^e Touraux, à Montargis.

— C'est heureux, en effet.

— Et, par une raillerie assez cynique, ils ont eu la précaution de faire recommander cet envoi à la poste.

— Ils se croyaient bien sûrs de ne pas être pris, dit Mme Coutard.

— Tenez, ajoute M^e Duclerc, j'ai encore l'enveloppe où l'adresse est tracée de la main de l'un des assassins.

Il sortit en effet de sa serviette une grande enveloppe de fort papier bulle contenant quelques papiers, et la montra à ses auditeurs.

— Je l'ai conservée au dossier, ajouta-t-il, et j'y ai laissé des actes d'état civil qui viennent à l'appui de la succession.

Fanchon examina l'enveloppe avec Mme Coutard et Céline.

— Sans cela, dit le notaire, toutes les recherches auraient été à recommencer, et qui sait dans combien de temps je serais arrivé jusqu'à vous.

— C'est de Paris même que les assassins de M^e Touraux ont fait cet envoi ?

— Naturellement. Il aurait été trop naïf de le faire partir de Corbeil. Cela aurait été le moyen le plus sûr de donner leur adresse à la police.

— C'étaient des habiles gredins, dit Goton.

— Il fallait qu'ils fussent bien sûrs de ne pas être piégés, bien certains que toutes leurs précautions étaient admirablement prises, dit encore le successeur de M^e Touraux, car l'envoi n'a été fait que le lendemain du crime, à la quatrième levée, comme l'indique le timbre ou bureau de poste ; ce qui établit qu'ils n'ont pas quitté Paris aussitôt après l'assassinat, ou qu'ils y sont revenus le lendemain.

Enfin, concluait le notaire, il est bien heureux que ces pièces n'aient pas été détruites, car qui sait à quelle époque j'aurais pu découvrir l'héritière de M. de Rouville.

M^e Duclerc ajouta encore, avant de se retirer :

— Vous n'êtes pas majeure, n'est-ce pas ? mademoiselle.

— Non, monsieur, répondit Fanchon.

— Elle aura vingt et un ans dans quatre mois seulement, dit Goton.

— En même temps que ma fille, ajouta Mme Coutard.

— Il faudra donc qu'un tuteur vous soit nommé, dit le notaire, si cela n'a pas été fait lors du décès de monsieur votre père.

— Non, cela n'a pas été fait, répondit la mère de Céline.

M^e Duclerc indiqua alors quelles étaient les formalités à accomplir pour la nomination du tuteur.

Mais la fille de Constantin lui demanda :

— Ne pourrais-je pas, puisque je dois atteindre très prochainement ma majorité, attendre cette époque pour recueillir cette succession ?

— Vous le pouvez très bien, mademoiselle, répondit le tabellion.

— Je préfère, dans ce cas, attendre d'être majeure.

— Les titres de la succession resteront déposés en mon étude et seront à votre disposition. Les actes seront prêts pour le moment que vous choisirez. Mais, d'ici là, j'aurai certainement l'occasion de revenir à Paris, car j'y viens au moins une fois par mois, et je ne manquerai pas de vous rendre visite.

M^e Duclerc se retira.

XXIX

Au lieu de retranscrire ici les feuillets du mémoire que le notaire de Montargis remit à Fanchon, nous allons raconter très succinctement les faits que nos lecteurs ont besoin de connaître.

Le comte de Rouville fut un des nobles que ruina la Révolution de 1789.

Au moment de l'émigration, il fut emporté à l'étranger par sa mère, qu'accompagnait seul un vieux serviteur. Quelques jours auparavant, la tête de son père avait roulé sous le sanglant couperet révolutionnaire. La comtesse mourut dans une petite ville d'Autriche où elle s'était réfugiée, laissant à la garde du vieux et fidèle Lambert, son fils, ses bijoux qu'elle lui léguait et quelques centaines d'écus qu'elle avait pu sauver dans sa fuite.

Dès que les événements le permirent, Lambert rentra en France avec son jeune maître. Il vint dans les Ardennes où était le château et les riches domaines des comtes de Rouville. Tous les biens avaient été vendus aux enchères. Le château appartenait à un riche industriel, un maître de forges qui avait construit ses usines sur les splendides terrains qui l'avoisaient. Lambert éleva lui-même le jeune comte et s'efforça de faire valoir la petite fortune que la comtesse mourante lui avait confiée.

Il apprit un jour que le nouveau propriétaire de la ferme de Tourteron, qui avait appartenu autrefois à son maître, se trouvait dans des affaires difficiles.

Il savait quel en avait été le prix, et grâce à ses économies, il put en devenir acquéreur. L'acquisition fut faite au nom du jeune comte. Lambert eut la satisfaction d'avoir rendu à son maître l'un des biens qui avaient composé les domaines de ses ancêtres, et il mourut heureux de ce résultat.

Le comte, devenu homme, essaya vainement de continuer l'œuvre entreprise par son vieux et fidèle serviteur, mais il ne put parvenir à récupérer autre chose.

Sa nature aristocratique, ses habitudes de race ne lui permettaient pas cette assimilation indispensable aux mœurs nouvelles de l'époque, pour quoiqu'il veut conquérir la fortune.

Il se maria pauvrement avec la fille d'un noble, aussi ruiné que lui, et de cette union naquirent deux garçons. Le comte espéra que ses enfants réussiraient où il avait échoué. Il les éleva dans cette intention. L'aîné, d'un caractère froid, positif, comprit bientôt qu'il ne pourrait arriver au but que son père lui assignait.

Il ne pouvait se faire à la société au milieu de laquelle il vivait, se sentant pour elle une antipathie que rien ne pouvait diminuer. Il préféra renoncer à la lutte

avant même de l'avoir entreprise, et il embrassa la vocation religieuse.

Albert, le cadet, promettait davantage dans la voie que son père voulait le voir embrasser. L'ambition du comte reposait sur lui, il espérait qu'Albert ferait un jour un riche mariage qui lui permettrait de reprendre le rang dans lequel les siens avaient vécu. Mais, pour que son fils puisse arriver à ce but, M. de Rouville avait dû faire le sacrifice de ses préjugés de race. Il recherchait pour lui que la fortune.

Vivant en gentilhomme campagnard, doué d'une intelligence supérieure, il avait réussi à augmenter quelque peu la petite fortune que le dévoué Lambert lui avait remise.

Bien exploitée et favorisée par quelques années heureuses, la femme de Tourteron avait prospéré. Le comte avait pu faire élire ses deux fils convenablement. Son titre et son nom, pensait-il, pourraient valoir un jour à Albert un riche parti de mariage.

Tandis que son père nourrissait ces projets et guettait patiemment les occasions, le jeune vicomte vivait d'une étrange façon. Il chassait continuellement pendant la saison. L'été, il voyageait, seul, à cheval. Il semblait n'avoir de goût que pour la solitude, comme s'il eût voulu demeurer étranger à un monde qui n'était pas fait pour lui, du moment que sa fortune ne lui permettait pas de figurer dignement dans celui dont, cependant, toutes les portes lui étaient ouvertes.

Le jeune vicomte de Rouville était, à sa manière, une sorte de misanthrope. Et cependant les plus grandes qualités du cœur, les plus puissantes tendances effectives étaient en lui. Une circonstance imprévue devait les éveiller. C'est ce qui arriva.

Dans ses pérégrinations, dans ses excursions de chasseur, Albert de Rouville avait rencontré une jeune fille, dont la beauté et l'angélique visage avaient fait sur lui, dès le premier jour, une impression profonde.

C'était la fille d'un Alsacien, un ancien militaire, garde-chasse au service du général, marquis de Léouzon. Jean était veuf.

Il habitait, avec Maria, au milieu des bois, un petit pavillon qui avait servi autrefois de rendez-vous de chasse. Le vicomte avait la permission de chasser sur les terres du marquis de Léouzon.

Souvent il s'arrêtait chez Zigler et déjeunait frugalement avec lui et avec sa fille, mis en grand appétit par la chasse.

Une véritable amitié s'était formée entre l'Alsacienne et lui, car il n'était pas fier, et sa misanthropie ne s'appliquait qu'à ceux de son monde. Quelquefois Albert apportait une de ses plus belles pièces de gibier, que l'on mangeait ensemble ; il se mettait volontiers à la cuisine, excellant dans la préparation et connaissant plusieurs recettes fameuses.

Zigler n'était pas toujours là quand le jeune vicomte passait, et c'était à son insu que Maria et Albert s'aimèrent. Ce fut un amour tout de confiance et d'abandon, entouré de la vibrante poésie des grands bois, un amour uniquement formé par la nature, au sein de laquelle il était éclos, entre deux êtres admirablement faits pour se comprendre, en dépit de la différence de leur origine.

Albert et Maria se rencontraient au loin et ils résistaient de longues heures ensemble, goûtant un bonheur auquel rien ne leur semblait comparable, l'ineffable bonheur des amants qui s'isolent dans leur amour, étrangers à tout : le bonheur intraduisible de ceux qui vivent dans le don absolu de tout leur être, qui se confondent dans un interminable baiser, qui devient pour eux la vie entière.

Puis, tout à coup, Albert de Rouville disparut. Sans explication aucune, Maria ne le revit plus. En vain, elle l'attendit longtemps, des jours entiers, des semaines consécutives, au lieu habituel de leur rendez-vous. Il ne vint plus.

Les angoisses, d'abord, tourmentèrent la malheureuse enfant. Puis la sombre désolation la tortura.

Vaillante, aimant toujours, confiante, malgré l'inex-

plicable absence de son amant, Maria eut la force de dissimuler l'épouvantable douleur qui était en elle.

Son cœur, vigoureusement épris, cherchait une explication, car elle était sûre qu'Albert accourrait comme autrefois auprès d'elle si quelque chose de plus fort que lui ne le retenait.

Aussi espérait-elle encore.

Un jour, cependant, la malheureuse ne put plus rien cacher à son père. A des signes certains, elle venait de reconnaître en elle l'œuvre de la maternité. Maria était enceinte.

Ce fut chez le vieux Alsacien, une formidable explosion de colère. Il exigea de sa fille l'aveu du nom de son amant, nom qu'il avait déjà deviné. Zigler voulait aller tuer le vicomte.

Mais la jeune fille l'implora avec toutes ses larmes et ses prières.

Elle le supplia en avouant son amour, en demandant la grâce de celui qu'elle aimait toujours, qui était le père de l'enfant qu'elle portait.

Elle excusa Albert, en cherchant à expliquer sa conduite, en se donnant même des torts qu'elle n'avait pas. La père n'eut pas la force d'exécuter sa vengeance. Il céda par amour pour sa fille.

Il céda aussi parce qu'il avait le respect inné de la classe aristocratique à laquelle appartenait le vicomte, lui, le fils de vieux et dévoués serviteurs de la noblesse.

Tous les efforts de Zigler s'appliquèrent désormais, par un renversement complet, à consoler sa fille, à l'entourer d'une affection plus touchante, afin de lui faire oublier le malheur qui avait brisé sa vie. Il faut, pour le cher petit être qui vint au monde, une fille, plein de cette ineffable tendresse que distille seul le cœur paternel des grands parents.

Il lui donna le diminutif du nom de sa fille, Mariette.

Il voulait en être lui-même le parrain, comme s'il se créait ainsi un titre de plus à son affection, comme s'il se l'attachait de la sorte par des liens plus étroits.

Maria, bien triste, essayait de se consoler en reportant sur sa fille l'immense amour qu'elle avait conservé, malgré tout, à Albert. Elle retrouvait en elle la pureté de ses traits, la couleur de ses yeux, l'expression claire de ses regards, tout ce qu'elle avait cherché en lui.

Elle s'absorbait en elle, et elle arrivait à s'illusionner au point de considérer l'absence de son amant comme naturelle, expliquée, et son retour comme certain et prochain.

Que s'était-il passé ?

Le comte de Rouville, toujours obsédé par l'ambition de reconquérir le rang et la fortune qui avaient été ceux de sa famille, avait mis son espoir en son fils cadet, puisque l'aîné, détaché des choses de ce monde, avait consacré sa vie à Dieu. Il rêvait pour Albert un brillant mariage.

Malgré sa fortune modeste, il espérait réussir un jour, grâce au titre de vicomtesse, qui séduirait certainement une riche héritière. Les circonstances accrurent cette ambition. Comme si les désirs de richesse ne lui suffisait pas, le comte de Rouville s'était pris à entrevoir la possibilité de récupérer le seigneurial château de ses ancêtres.

M. Beaumont, le riche maître de forges qui en était le propriétaire venait de mourir. La maison des comtes de Rouville venait de passer aux mains de son gendre, Camille Ballong, était négociant en bestiaux. Il était millionnaire.

Le comte n'avait pas tardé à voir qu'une haute ambition hantait le négociant en bestiaux, car il avait eu l'occasion de le connaître.

Il avait voulu lui demander certains renseignements sur le rôle historique qu'avait joué ce château. Cela flattait son orgueil de parvenu.

Le négociant en bestiaux avait fait dresser la généalogie complète des comtes de Rouville, absolument comme s'il eût été le descendant de leur race. Il s'était entouré de tous les documents possibles sur leur famille, et il avait tous les livres dans lesquels leur nom se trouvait inscrit. Il avait poussé ce qu'il appelait le « culte »



des souvenirs jusqu'à restaurer la grande galerie des portraits qui avait été détériorée au moment de la Révolution, et il avait fait reconstituer, par un peintre mandé de Paris, les grands panneaux, sur lesquels étaient représentés tous les ancêtres de la noble lignée des Rouville.

M. Ballong revint plusieurs fois chez le comte.

Il était fier de l'amitié qu'il croyait avoir inspirée à ce grand seigneur authentique. Que n'aurait-il pas donné pour pouvoir lui prendre son nom et son titre comme il avait son château seigneurial ?

De son côté, le père d'Albert, quoique plein de mépris pour le parvenu, entrevoyait un espoir. M. Ballong avait une fille. Ne pouvait-il pas la faire épouser par son fils ? C'était la récupération du château, et avec lui une fortune immense. Qu'importe l'origine de cet argent !

Ce projet souriait au marchand de bestiaux, dont l'orgueil serait ainsi pleinement satisfait. Mais Albert consentirait-il à épouser cette fille commune, sans plus de beauté que de distinction, riche seulement des écus que son père avait gagnés dans son vulgaire commerce.

Quant à ça, le comte n'eut pas une hésitation. Il saurait bien contraindre Albert à l'obéissance.

XXX

Quelque répugnance qu'il sentit en lui, le comte de Rouville rendit un jour visite à son richissime voisin.

Celui-ci se montra excessivement honoré de cette démarche. Il traita le comte princièrement, se plaisant à étaler à ses yeux le luxe de mauvais goût, l'apparat présentieux dont il s'était entouré.

M. Ballong avait fait le même calcul que le père d'Albert. Lui aussi, il avait caressé depuis longtemps le projet de donner à sa fille un titre et un blason, indispensables, selon lui, avec sa fortune et son château. Il savait que le comte avait deux fils. Il guettait une occasion propice pour réaliser le mariage que son orgueil avait entrevu.

Dès lors, l'accord ne fut pas long à s'établir entre ces deux hommes. Le projet de mariage fut abordé.

On n'avait plus besoin que du consentement du jeune vicomte. M. de Rouville déclara qu'il se chargeait de son fils. Ses ouvertures firent faire la grimace à Albert.

Faire de cette fille grotesque d'un marchand de bestiaux une vicomtesse de Rouville, allons donc ! Il fallait être insensé pour y avoir seulement songé. Le comte lui représenta toutes les combinaisons que son esprit avait formées.

Il avait toujours eu l'ambition de reconquerir pour les siens le rang et la fortune qu'ils avaient eu jadis. En ce siècle, il était difficile d'arriver à la fortune par son simple travail. Avec ce mariage c'était non seulement la richesse, mais le château qui redevenait la propriété des comtes de Rouville.

Ni la fortune, ni le prestige n'étaient faits pour séduire le vicomte. Son cœur avait été donné loyalement à une jeune fille pure, et il était incapable de le reprendre misérablement dans un pareil but d'intérêt et d'orgueil. Il l'aimait de toutes ses forces. Il avait juré de l'aimer toujours, et il était homme à tenir ses serments.

Aussi Albert résista à la volonté de son père. Il lui déclara formellement qu'il ne pourrait jamais aimer la fille du marchand de bestiaux et qu'il ne se résoudrait à donner le titre de vicomtesse qu'à celle qui aurait son amour.

Le comte comprit à l'accent énergique de cette déclaration qu'il aurait beaucoup de peine à vaincre la résistance de son fils.

Il ne se découragea pas cependant. A quelques jours de là, il revint à la charge. Le jeune vicomte ne se rendit pas davantage à ses pressantes instances.

Alors le père surveilla son fils, et il ne tarda pas à découvrir ce qui se passait. Il sut l'amour qu'Albert avait voué à la fille du garde-chasse. Il vit Maria, et il reconnut que sa beauté était capable d'inspirer une réelle passion.

Alors la colère gronda en lui. Ce fut une scène violente entre le père et le fils. Le comte s'emporta.

Est-ce qu'Albert s'imaginait qu'il allait lui laisser commettre une pareille mésalliance, sans profit aucun ?

Car Albert avait déclaré qu'il voulait épouser la fille de Zigler quelque modeste que fût sa condition, et humble son origine.

Mais M. de Rouville, poussé par cette déclaration au paroxysme de la colère, prétendit user avec la dernière énergie de son droit de pere. Il annonça qu'il exigeait être obéi. Il menaça, si Albert songeait encore à elle qu'il appela cette « pécorie », d'aller la tuer et de se faire ensuite sauter la cervelle.

Le vicomte connaissait son père. Il savait quel était le caractère despote, intraitable, exagéré et capable de mesures extrêmes.

Il sentait qu'il ferait comme il avait dit. Il renonça à voir Maria.

Puis, plus tard, devant de nouvelles menaces, il consentit à obéir, la mort dans l'âme. Ce fut le comte qui se chargea de tout.

Il négocia seul avec M. Ballong les conditions du contrat. Albert voulut rester étranger à ce marché. C'était bien assez qu'il obéît à son père. Il épousa Mlle Rosa Ballong.

Mais, à partir de ce jour, sa nature déjà portée à une certaine sauvagerie, se sentit portée à une misanthropie réelle. Il fuyait tout le monde.

Quoique entouré d'une nombreuse famille, celle de son beau-père, il vivait presque constamment seul. Sans cesse il était à la chasse, en excursions ou en voyage. A sa femme il ne témoignait jamais aucune tendresse. Il avait pour elle une sorte de pitié pleine de courtoisie, car il ne la rendait pas responsable de ce qui s'était passé. On ne put jamais obtenir de lui autre chose.

Un jour, Albert de Rouville eut des nouvelles de Maria. Il rencontra un pâtre qu'il connaissait qui lui parla d'elle. Il apprit que la pauvre fille de Zigler avait été mariée. Cette enfant, c'était sa fille à lui aussi. Alors un sombre désespoir s'empara du fils du comte de Rouville. Il comprit à ce qu'il souffrait lui-même quelle avait dû être la douleur et le désespoir de Maria. Et que faire maintenant ?

Cette enfant qu'il adorait sans la connaître, il était impossible de l'avoir. Impossible aussi de lui donner son nom : il était marié. Impossible de faire quoi que ce soit pour elle.

Albert aurait voulu revoir Maria, et il n'osait pas. Il se considérait comme coupable envers elle.

Il aurait dû braver la colère de son père, rejoindre Maria, lui dire ce qui se passait et fuir avec elle, pour la soustraire au crime que le comte aurait été capable de commettre tant le ressentiment et la fureur l'aveuglaient.

Tous ceux qui étaient autour de lui, lui paraissaient insupportables et baissables. Il se prenait même à détester son père, cause de son malheur.

Il exécrat cette malheureuse, qui l'aimait à la vénération, séduite par le prestige du nom qu'il lui avait donné. La fille de M. Ballong adorait son mari, malgré ses inexplicables rebuffades, malgré ses dégoûts non dissimulés. Cet amour, loin d'attendrir Albert, l'exasperait davantage.

Il la fuyait pour s'épargner les brutalités auxquelles il se sentait porté malgré lui. On ne le voyait plus.

Les années se passèrent ainsi, sombres. La vicomtesse mourut. Dès lors, Albert quitta le château. Il ne devait plus rien à son père.

Il partit sans un adieu à personne, et on ne le revit jamais.

Il ne voulut rien de cette fortune dont une grande partie lui avait été donnée par le contrat de mariage. Il ne conserva que la propriété du château dont son père avait exigé l'abandon.

Un notaire fut chargé par le vicomte de l'administration. Albert lui donna des instructions.

Tant que M. Ballong et le comte de Rouville vivraient, ils conserveraient la jouissance du château. Le jour où ils seraient morts tous deux, il voulait qu'il fût immédiate-

tement vendu. Son testament indiquerait quel serait son héritier.

Albert de Rouville se mit à la recherche de Maria.

Il était libre désormais. Il pouvait l'épouser, tenir le serment juré.

Si la loi, cette loi injuste qui peut priver un enfant de son père, lui interdisait de reconnaître et de légitimer sa fille il pouvait l'adopter. Elle aurait son nom ainsi.

Maria était morte. Sa fille allait se marier.

Aussitôt après le mariage, elle allait partir à Paris, avec son mari, un ami de Zigler, Constantin. Le vicomte était désespéré. Il ne voyait rien à faire.

Il n'osa pas se mettre en présence du père de Maria dont il redoutait les reproches. Il sentait qu'il ne convenait pas maintenant de donner suite à ses projets d'adoption.

Ce serait révéler à cet honnête homme qui aimait sa fille, la faute de la mère, qu'il ignorait peut-être. Albert s'éloigne.

Il partit à l'étranger, voyageant sans cesse, espérant trouver dans des distractions forcées l'oubli de son malheur. Il espérait aussi trouver enfin la mort, qu'il appelait de tous ses vœux, car seule, elle pouvait donner à son esprit et à son cœur le repos éternel et la paix absolue.

XXXI

Zigler avait une âme trop loyale pour cacher quoi que ce fut à l'ami qui s'était épris de la fille de Maria. Lorsque Constantin lui demanda la main de Mariette, il lui raconta la douloureuse vérité. Il lui dit comment sa fille avait été séduite et rendue mère. Il lui fut seulement le nom de son séducteur.

Constantin aimait follement la jolie fille de l'Alsace, que lui importait cette irrégularité dans son état civil ?

Il ne se sentait pas capable de mépriser la mère de celle qu'il aimait, car, à ses yeux, elle n'était pas coupable. Il l'épousa et l'emmena à Paris, où, hélas ! la pauvre Mariette devait trouver la mort dans la maternité.

Le mémoire que le notaire de Montargis avait remis à Fanchon, se terminait par l'exposé des dispositions testamentaires prises par le vicomte de Rouville.

Le père de Mariette n'avait pas voulu que le château pût revenir à sa famille. Il avait voulu qu'il fût vendu. Puis il avait institué sa petite-fille pour sa légataire universelle.

Son testament, fait en la forme holographie, avait été déposé, par lui, en l'étude de M^e Touraux, notaire à Montargis, lorsqu'il s'y arrêta la dernière fois qu'il vint en France. Il mourut dans les Indes.

Le décès du vicomte ne fut connu qu'au bout de fort longtemps par le notaire dépositaire du testament.

Lorsqu'il l'eut appris, M^e Touraux dut, avant de faire aucune démarche pour retrouver l'héritière du vicomte, rechercher s'il n'avait pas, par de nouvelles dispositions testamentaires, révoqué ou complété celles dont la minute était déposée en son étude.

Ces recherches furent très longues et très difficiles. Le notaire de Montargis en vint enfin à bout, et il avait retrouvé la trace de la petite-fille du vicomte, de Fanchon, lorsqu'il fut assassiné à Paris par les chloroformistes.

La nouvelle de la fortune qui lui tombait si inopinément ne produisit aucune impression sur la fille du policier. Tout son être était absorbé par l'amour qu'elle avait voué à Paul Coutard et dont rien ne pouvait la distraire un seul instant.

Mais, dans ce qu'elle apprit en causant avec M^e Duclerc, plusieurs choses la frappèrent.

M^e Touraux, en venant à Paris, avait sûrement apporté avec lui les pièces de la succession du vicomte de Rouville. La preuve en résultait du retour de ces pièces fait par un inconnu. Qui donc pouvait les avoir renvoyées ?

Le notaire de Montargis s'était maintes fois posé cette question.

— Mon avis, mademoiselle, répondit-il à Fanchon, est que mon malheureux prédecesseur devait avoir ce dossier sur lui au moment où il a été assassiné. Ce serait alors un des assassins qui s'en serait emparé, en même temps que des valeurs qu'il avait sur lui, et qui, après avoir reconnu que ces pièces ne pouvaient avoir aucune valeur pour lui, les a renvoyées à Montargis. M^e Duclerc ajouta encore, pour démontrer la subtilité et la perspicacité de son raisonnement :

— C'était pour ce misérable une manière de donner le change sur son compte à la police, en faisant croire qu'il était à Paris.

— Je ne partage pas votre opinion, répondit la fille de Constantin.

Le notaire fut surpris. Fanchon objecta :

— Les assassins n'étaient que deux, dit-elle, un Italien et un Belge. Ils avaient une complice, une femme d'origine allemande.

L'étonnement de M^e Duclerc grandissait.

— D'après ce que mon père m'a raconté, Ladro, Krayer et leur complice sont partis de Paris aussitôt après le crime. Cela a été vérifié à la gare de Lyon et à celle de Corbeil. Ce ne peut donc pas être eux qui ont renvoyé le dossier à Montargis puisqu'il n'a été expédié que le lendemain, ainsi que l'atteste le timbre de la poste.

— C'est juste, dit M^e Duclerc, et il n'y a pas lieu de supposer que ces misérables qui se savaient poursuivis par la police, seraient revenus à Paris pour y faire cette expédition et auraient commis l'imprudence de se montrer dans un bureau de poste.

— D'ailleurs, ajouta Fanchon, je ne crois pas que M^e Touraux ait eu le dossier sur lui au moment où il a été assassiné.

— C'est bien possible, répondit le notaire, qui subissait, comme les autres, l'ascendant de la fille du policier.

— Qu'en aurait-il fait ? dit-elle. Il était revenu à Paris pour rechercher l'héritière du vicomte de Rouville et il ne l'avait pas encore découverte.

— Alors, ce dossier, où était-il ?

— C'est ce que je me demande.

— Les bagages de M^e Touraux, mis sous scellés par la justice, ont été, plus tard, à Montargis.

— Ce dossier pouvait être dans sa malle, dit Fanchon.

— Il le faut bien... mais alors, qui l'en aurait sous-traité ?

— Voilà ce que je me demande.

Fanchon ne disait pas ce qu'elle pensait. Elle ne jugeait pas utile de mettre le notaire dans la confidence de ses projets. Depuis un instant cependant, elle avait compris ce qui s'était passé. Elle s'était dit :

— Celui qui a eu ce dossier en mains, c'est Tom Fox !

Après le départ de M^e Duclerc, elle causa longuement avec les siens, et à eux, elle ne cacha rien de ce qu'elle pensait.

La bonne Goton était émerveillée de l'entendre parler ainsi.

Tistin manifestait son approbation enthousiaste par des jurons provençaux ou maritimes.

— Mais comment M. Fox a-t-il pu avoir ce dossier ? demanda Mme Coutard.

— C'est bien simple, répondit la fiancée de Paul. M. Fox a commencé des recherches pendant que mon père prenait des dispositions nécessaires pour aboutir le plus rapidement possible à l'arrestation des assassins. Le détective était stimulé par l'appât d'une forte prime que le Royal Exchange avait promise à celui qui découvrirait les chloroformistes. Il a eu la chance de tomber du premier coup sur l'hôtel où M^e Touraux avait logé et il apprit du même coup que les assassins y avaient occupé des chambres voisines de la sienne. Il a sans doute fait une perquisition, soit dans les chambres des chloroformistes, soit dans celle du notaire.

— C'est ainsi, sans doute, qu'il a mis la main sur ce dossier. Le nom de mon père, inscrit en note sur la chemise qui l'enveloppe, a attiré son attention. Il s'est em-

paré de ces pièces, il les a lues, et pour qu'on ne puisse soupçonner ce qu'il avait fait il les a renvoyées à Montargis.

— Oui, c'est assez vraisemblable, approuva la mère de Céline.

— Mais comme elle vous raconte ça, qué ! fit encore le jeune méridional, au comble de l'admiration on dirait qu'elle a tout vu, coquin de bon sort !

Fanchon souriait.

— C'est absolument comme si je l'avais vu, fit-elle. C'est évident.

— Pardi, je le crois bien que c'est évident ! confirma Tistin absolument confiant en sa sœur de lait.

— C'est justement à cette époque, ajouta Fanchon, que M. Fox s'est mis à me faire le cour.

— Mais c'est vrai, dit Goton. Je me le rappelle bien.

— Sa première manifestation date précisément de quelque temps après cette affaire dit la jeune fille.

— Oui, c'est ça, quand ton pauvre père a pris sa retraite et que nous sommes venus ici.

— Tu souviens-tu du jour de ma fête ? dit la fille de Constantin.

— Parfairement, répondit Goton. M. Tom Fox arriva avec un splendide bouquet, et je le trouvai tout différent des autres fois.

— Ce fut ce jour-là qu'on parla la première fois de notre projet de mariage avec Paul.

— Je m'en souviens bien, dit Mme Coutard.

Et Céline ajouta :

— Ce fut ton père qui porta un toast aux fiancés.

— Et M. Tom, dit Goton, fit à ce moment une drôle de tête.

— Té, ce vilain moineau d'English, fit Tistin, il te croyait déjà à lui.

— Aussi, je ne me trompe pas, reprit Fanchon. Tout s'est bien passé comme je dis. Mais cela ne me suffit pas : je veux en avoir la preuve.

— Ce sera bien difficile, depuis si longtemps, dit Mme Coutard.

— Et puis, demanda Céline, à quoi cela te servira ?

— À quoi ?... mais, ma chérie, c'est là le point de départ de tout.

— Si M. Fox a su que j'avais un héritage à recueillir, expliqua la fille du policier, son but apparaît clairement. Il a formé aussitôt le projet de m'épouser.

— Et voilà d'où vient son dépit, dit la mère de Céline, le jour où, se proposant peut-être de faire les premières ouvertures à ton père, il s'est vu devancé par Paul qui t'aimait depuis l'enfance.

— Il a vu en lui, depuis ce jour, dit Fanchon, non plus l'ami, le frère, mais le fiancé, et par conséquent, le rival.

— Oh ! il ne l'aimait pas ! dit Goton.

— C'est de là, ajouta la jeune fille, qu'est née sa résolution de se débarrasser de Paul.

— C'est épouvantable ! dit Céline.

— Oh ! mais nous allons lui ficher une rude chasse à l'English, s'écria Tistin. Maintenant que le cap est mis sur lui et qu'on a relevé son point, on l'aura vite accosté, je vous en donne ma parole !

— Mais, dit Fanchon, il faut acquérir les preuves de tout cela, et avant tout, il faut découvrir l'assassin de Mme Marthe. Alors, nous connaîtrons le rôle véritable que M. Fox a joué.

— Et ce jour-là, dit notre Provençal, c'est moi qui lui ficherai le grappin, dessus, qué !

XXXII

Fanchon se sentait sur la voie véritable. Les difficultés cependant étaient nombreuses ; elle ne se le dissimulait pas. Tom Fox devait avoir habilement pris toutes ses dispositions. La fille de Constantin ne doutait pas cependant du résultat de ses efforts. Elle allait combiner son plan et agir rapidement.

Charles Joliet avait pu avoir une permission et il était venu à Bougival. Il vit le juge de paix. Il exposa

à ce magistrat le but qu'il poursuivait. Il lui dit qu'il aimait la sœur de ce pauvre garçon qui avait été condamné comme assassin de Marthe Lion et la conviction qu'il avait de son innocence.

Le magistrat hochâ la tête.

— Vous entreprenez une tâche bien difficile, dit-il, si vous arrivez à prouver l'innocence de Paul Coutard. Songez donc que l'instruction a été complète, et le verdict de culpabilité a été rendu par les jurés qui ont jugé en leur âme et conscience et qui par conséquent ont trouvé cet accusé coupable.

— Si cependant il est innocent, monsieur, dit le fiancé de Céline.

— Lors même qu'il le serait, que pourriez-vous ?... Ah ! si l'on trouvait un homme qui soit le véritable assassin de Marthe Lion, qui le reconnaît... ce serait une autre affaire.

— Eh ! bien, cela n'est pas impossible.

— Avez-vous un indice ?

— Aucun encore, répondit le chasseur. Je cherche et j'espère. Je compte sur le moindre fait pour me mettre sur la voie... Vous comprenez bien, monsieur, que je ne peux, en sachant Paul Coutard innocent, car j'en suis convaincu, laisser à son nom, au nom de celle que j'aime, cette souillure infamante que la condamnation a infligée.

— Je vous comprends.

— Je suis venu vous voir, monsieur le juge, pour vous demander de vouloir bien me donner quelques renseignements, si vos souvenirs vous le permettent.

— Dites. Je serai heureux si je peux vous être utile.

— Paul Coutard, dit Charles Joliet, a toujours soutenu qu'il était innocent, n'est-ce pas ?

— Toujours.

— Il n'a cependant pas nié qu'il s'était introduit chez Mme Lion au moyen d'une escalade.

— Oui, il l'a avoué.

— Et quand on lui a demandé ce qu'il y venait faire, à cette heure de la nuit, en s'introduisant ainsi...

— Il a répondu, interrompit le magistrat, qu'il avait reçu une lettre anonyme qui lui conseillait cette démarche.

— Et cette lettre n'a pu être retrouvée.

— On a pensé que c'était là une invention de l'accusé, un système de défense... Cependant, j'ai cru, dit le juge, et je crois encore à l'existence de cette lettre...

— Ah ! vous y croyez !

— Oui, car un fait m'a frappé.

— Oh ! dites, monsieur ! s'écria le jeune homme.

— C'est moi qui ai fait la première enquête, c'est moi qui, le premier, ai interrogé Paul Coutard. Tout d'abord il n'a pas voulu me dire ce qu'il a avoué ensuite, la réception de cette lettre. On sentait qu'il y avait quelque chose qui le touchait de près qu'il ne voulait pas avouer. Ce n'est que plus tard qu'il a dit au juge d'instruction du parquet de Versailles qu'il avait reçu cette lettre...

— Il a dit ce qu'elle contenait.

— Oui, il l'a dit.

— Vous le savez ?

— Je m'en souviens à merveille, car c'est justement le sens de cette lettre qui m'a frappé.

— Paul Coutard aimait une jeune fille, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur, répondit Charles Joliet, j'ai entendu dire qu'il était fiancé avec la fille de M. Constantin, la sœur de lait de Mme Coutard.

— C'est cela.

— Que disait donc cette lettre ?

— Paul Coutard a raconté que cette lettre dénonçait l'infidélité de sa fiancée. On assurait qu'elle avait un amant qu'elle avait connu, par l'intermédiaire de Marthe Lion, et que, le soir, trahissant la surveillance de son père, elle se rendait chez cette femme et voyait son amant.

— Une infâmie !

— Paul Coutard, ajouta le magistrat, a répété deux fois cette lettre, mot à mot, et s'il n'est pas un comédien

habile qui a bien préparé son rôle, il faut que cette lettre soit vraie et qu'elle l'ait frappé vivement.

— C'est ça la vérité L...

— En tous cas, le sens de cette lettre était bien d'accord avec l'attitude qu'il a eue devant moi, quand il ne voulut pas s'expliquer.

— Mais alors, monsieur le juge, ne peut-il se faire que ce soit l'assassin de cette femme qui ait cherché à l'atirer pour le compromettre à sa place ?

Le juge de paix hochâ la tête.

— Ah ! dit-il, votre entreprise est bien difficile !

— Cependant, si l'on découvrait l'assassin.

— Je le souhaitais.

— Me permettez-vous de vous revoir, monsieur ?

— Oui, venez quand vous voudrez. Tout ce que je pourrai faire, je le ferai, car ce jeune homme m'était malgré tout sympathique.

— Eh bien ! je reviendrai... Je vous dirai ce que j'ai découvert...

— Bonne chance... mais, je vous le répète : votre tâche est ardue.

Lorsque Charles Joliet raconta à Fanchon ce qu'il avait appris, elle s'écria :

— Cela confirme encore mes soupçons !... Je n'ai plus aucun doute : c'est bien Tom Fox qui a fait tout cela.

Elle expliqua les découvertes qu'elle avait faites depuis la visite du notaire de Montargis. Tout se tenait maintenant.

L'Anglais détestait Paul Coutard qui était le fiancé de Fanchon. Connaissant la fortune qui lui revenait, il voulait l'épouser et, pour y arriver, il fallait qu'il se déarrassât de lui. Le moyen qu'il avait employé, était bien de l'heure à briser l'amour que la jeune fille avait pour Paul, si elle l'avait cru coupable.

— Mais cependant, dit Charles, ce ne peut être Tom Fox qui a assassiné cette femme.

— Non, ce n'est pas lui, répondit Fanchon, car il était chez nous au moment où le crime a été commis.

— Alors, il connaît l'assassin ?

— C'est sûr. Il savait que ce crime allait se commettre. Il l'avait peut-être indiqué lui-même... ou bien sa situation dans la police lui en avait fait découvrir les préparatifs.

— Et il a attiré M. Coutard au moyen de cette lettre.

— Il ne s'est pas contenté de cela, dit la fille de Constantin : il a surveillé toute la préparation du drame qu'il avait si habilement mis en scène. Il est venu à Bougival pour y voir arriver Paul, pour être là au moment voulu ; l'homme à la barbe et au lorgnon noir, c'était lui.

— Vous en êtes sûre ?

— Oui, j'en suis sûre. D'abord le visage de ce misérable a pâli malgré lui, dimanche, quand Tistin lui a montré ces objets trouvés dans la Seine.

— Vous l'avez remarqué ?

— C'est ce qui m'a mis sur la voie. Mais j'ai eu une confirmation de mes soupçons. La femme qui est proposée au pèago du pont s'est souvenue d'avoir vu, le soir du crime, un homme portant toute la barbe et un lorgnon noir.

— C'était lui !

— Je l'avais deviné.

Fanchon expliqua le stratagème qu'elle avait employé, aidée par Tistin, pour faire cette découverte.

Tous les faits connus se corroboraient mutuellement dans l'esprit de Fanchon. Tout concordait pour désigner Tom Fox. Cependant il n'y avait encore là que des présomptions. Aucune preuve formelle. La découverte de l'assassin de Marthe Lion était indispensable pour obtenir la réhabilitation de Paul Coutard. Le procès ne pourrait être révisé qu'à cette condition.

Maintenant, Fanchon se sentait plus sûre d'y arriver, car elle connaissait le but que le détective avait poursuivi. Elle était sûre que Tom Fox connaissait le misérable dont Paul expiait le crime. C'était une indication précieuse qui lui permettait d'espérer le succès.

La vaillante fille du policier avait d'ailleurs absolument confiance en elle-même. Elle était certaine de réussir.

Elle complaint sur son ardent amour pour la conseiller et la diriger. Elle pouvait surtout compter sur ces admirables facultés de perspicacité et d'intuition, qu'elle avait hérité de son père.

Alors, aidée par Tistin, secondée par Charles Joliet, qui attachait un prix inestimable à la découverte de la vérité, elle se mit résolument en campagne. Elle entreprit courageusement cette tâche hérissée de difficultés. Des circonstances exceptionnelles devaient favoriser la généreuse entreprise. Le succès était assuré.

XXXIII

Depuis assez longtemps on était sans aucune nouvelle de Paul. Mme Coutard, après avoir attendu l'espace de deux courriers la réponse à sa dernière lettre, avait écrit de nouveau à son fils. Cette seconde lettre était, comme la première, restée sans réponse.

Il fallait absolument qu'il fut arrivé quelque chose à Paul pour qu'il n'écrivît pas, lui qui répondait d'ordinaire si régulièrement.

Avait-il été puni et privé de la faculté de recevoir des lettres et d'écrire ? Était-il malade ? Était-il mort ?

Cette dernière conjecture, cependant, semblait devoir être écartée de prime abord, car on aurait reçu du ministère de la marine et des colonies la nouvelle du décès du malheureux Paul.

Mais l'inquiétude n'en subsistait pas moins, cruelle,angoissante, pour la mère, pour la sœur et pour la fiancée du condamné.

Fanchon conseilla de faire une démarche auprès de l'administration. Au ministère de la rue Royale, on pourrait sûrement être renseigné.

On connaîtrait la cause de ce silence, incompréhensible et alarmant.

Mieux valait, quelles que soient les nouvelles, savoir la vérité que demeurer ainsi dans cette incertitude poignante.

Tistin se serait volontiers chargé de la commission. Le ministère de la Marine, c'était en quelques sorte de son domaine.

Mais à quel titre demanderait-il des nouvelles d'un condamné de la Nouvelle-Calédonie, alors qu'on ne les communique qu'à bon escient, et seulement aux plus proches parents eux-mêmes ?

Mme Coutard résolut de suivre les conseils de la fiancée de son fils. Elle emmena Céline avec elle.

Le concierge du ministère, après lui avoir fait dire quel était l'objet de sa démarche, lui indiqua le bureau auquel elle devait s'adresser. La mère et la fille s'y rendirent. La réponse fut aisée à donner.

— Le condamné Coutard, dit le chef de bureau s'est évadé il y a trois mois.

Cette nouvelle n'était pas faite pour calmer les alarmes.

— Evadé ! s'écria la mère. On ne sait donc pas ce que mon fils est devenu ?

— Non, madame, toutes les recherches ont été sans résultat.

C'était une conjecture douloureuse. Paul pouvait être mort. Il pouvait avoir péri dans son évasion, dévoré par les requins ou égorgé par les cannibales, comme cela était arrivé déjà maintes fois.

Mme Coutard avait voulu avoir des détails sur l'évasion de son fils, mais on ne put la satisfaire : l'administration n'est pas prodigue des renseignements de cette sorte.

La mère et la sœur de Paul revinrent à Bougival la mort dans l'âme. Fanchon dut les rassurer. Elle ne croyait pas que Paul fut mort.

— Mais alors, s'il n'est pas mort, il est libre, dit la mère, puisqu'il n'a pas été repris... Pourquoi ne nous écrit-il pas ?

— C'est par prudence que Paul ne donne pas de ses nouvelles, répondit la fille de Constantin. Il se doute que son évasion est maintenant connue à Paris, car le ministère en est immédiatement informé et les condam-

nés le savant. Alors il a pensé avec raison qu'une surveillance doit avoir été établie autour des personnes qui le connaissent, et particulièrement des siens. S'il écrivait, sa lettre aurait été lue avant que vous ne la receviez, si toutefois elle arriverait jusqu'à vous ; cette lettre aurait indiqué dans quel pays il est réfugié et on aurait aussitôt demandé son extradition.

L'innocent qui expliquait le crime de l'assassin de Marthe Lion n'avait pas fait un long séjour au dépôt des condamnés. Un transport était prêt à partir quelque temps après son arrivée. Une seule chose aurait pu faire ajourner son départ, une maladie.

Mais Paul était doué d'une santé robuste, d'une constitution excellente, et le médecin de la marine qui l'avait examiné l'avait déclaré immédiatement bon pour le voyage.

Arrivé à Nouméa, le fiancé de Fanchon avait été accouplé avec l'Italien Giuseppe Ladro, le chloroformiste. On avait les meilleurs renseignements sur lui, sa douceur et sa résignation avaient été signalées dans les notes qui le concernaient. Ladro, au contraire, était désigné comme un homme violent, dangereux, capable d'un mauvais coup, cherchant continuellement à s'évader.

Deux fois déjà il avait tenté une évasion : une première fois à la gare Saint-Lazare, à Paris, au moment où, extrait de la prison de la Roquette, il allait être enfermé, une seconde fois ensuite au dépôt des condamnés de l'île de Ré.

C'est pour cela qu'on l'avait accouplé avec le fils de Mme Coulard.

On rive ainsi, au bagne, par la chaîne d'infâme, les condamnés d'essence différente, dans le but d'empêcher les tentatives d'évasion. On assemble les « petites peines », ceux qui ont intérêt à bien se conduire, pour ne pas avoir une prolongation, avec les condamnés à vie.

On accouple le bandit dangereux, dont on a tout à craindre, avec celui qui est doux, timide, car celui-ci sera pour celui-là un obstacle dans l'accomplissement de ses desseins. L'Italien avait été fort ennuyé d'abord d'être ainsi accouplé.

Il ne rêvait que l'évasion pour se soustraire au bagne, convaincu qu'il était, de ne jamais être l'objet d'une réduction de peine. Un pareil compagnon le gênait et le paralyssait complètement.

Que faire avec un homme aussi bien noté que Coulard, qui se soumettait sans murmurer à tout ce que l'on exigeait de lui, qui se prétendait innocent, qui ne chercherait qu'à jouer le rôle de la victime soumise et résignée pour se valoir des faveurs, un adoucissement de condition et une libération antioipée ?

Aussi le bandit avait pris tout d'abord son compagnon en aversion. Il le rudoiait, il le brutalisait. Il l'insultait sans cesse. Il le raillait, avec ce cynisme révoltant des gens de son espèce qui ne croient plus à rien.

— Innocent, tou ! disait Ladro dans son langage et avec son accent de bandit de la Calabre. Ah ! *Madona di Dio* ! tou me fais souer ! Ma nous sommes tous innocents.

Puis, au bout de quelque temps, le bandit s'était mis à concevoir une certaine pitié pour son malheureux compagnon de chaîne.

Il lui avait fait cyniquement le récit de ses exploits et il lui avait demandé de lui raconter son histoire. Paul avait dit simplement ce qui s'était passé. L'Italien avait été intéressé. Il avait compris aux accents de l'infortuné que ce qu'il disait était vrai. Il croyait maintenant à son innocence.

Les bandits ont un flair spécial, un instinct particulier pour reconnaître les leurs. Tout d'abord, Ladro avait été d'avis qu'il fallait s'adresser au ministère de la Marine pour obtenir une nouvelle enquête sur le crime de Bougival.

Mais Paul Coulard savait bien que tout ce qu'il ferait serait inutile et il n'avait pas voulu suivre ses conseils. Le bandit avait fini par dire :

— Tou a raison. Tou serais crevé ici ayant qué la justice ait reconnu son erreur, je lou comprends, Lou mieux est de si sauver. Quand tou seras libro, tou pourras mieux fara lis affaires toi-même.

Une particularité avait aidé puissamment à opérer chez Ladro ce changement de sentiments à l'égard du fiancé de Fanchon.

L'Italien avait appris par l'enquête qui avait été faite et dans l'instruction de son affaire le rôle que Tom Fox et Constantin avaient joué dans la capture de la bande des chloroformistes dont il faisait partie.

Paul connaissait en détail cette affaire, car il avait entendu Constantin la raconter. Cela l'amena à parler de sa liaison avec l'agent de la Sureté générale.

Ladro, qui avait conservé, comme tous les criminels, une rancune féroce contre les auteurs de sa capture, n'en voulait pas cependant à Constantin.

Il concentrat toute sa haine contre la police anglaise, qui avait mis les têtes des chloroformistes à prix, et particulièrement contre Tom Fox, qui s'était lancé à leur poursuite.

Il attribuait même un rôle beaucoup plus actif et surtout beaucoup plus intelligent au détective, car il croyait que c'était sur ses indications et absolument grâce à lui que Constantin avait pu découvrir leur retraite. D'ailleurs Constantin était mort.

Paul Coulard l'avait appris par une lettre de sa mère et l'avait dit à Ladro. L'Italien avait juré de se venger de Tom Fox et il se proposait de le faire dès qu'il serait libre.

Poussé par sa haine, Giuseppe Ladro avait réussi à convaincre Paul de la part que l'Anglais avait prise à sa condamnation. Il lui avait fait remarquer combien paraissait suspecte sa présence chez Constantin le jour où Marthe Lion avait été assassinée.

Il trouvait singulier l'empressement que Tom Fox avait mis à accourir sur le théâtre du crime, où il était arrivé avant tout le monde. Il avait senti qu'il y avait une manœuvre infernale dans cette lettre anonyme que Paul Coulard avait reçue et qui l'avait attiré chez Marthe.

Il avait même trouvé l'explication de la disparition de cette lettre, que Paul assurait avoir sur lui et n'avoir pas retrouvée.

L'Italien, en cela, avait procédé avec sa perspicacité naturelle, avec la subtilité d'esprit dont il était doué, ne se doutant pas qu'il disait aussi bien la vérité. Il avait dit à Paul :

— Tou avais la lettra din la pocha di ta vesta ?

— Oui, répondit l'innocent, je l'avais, j'en suis sûr.

— Tou es sour de non l'avoir perdue avant di venir dans la maison ?

— C'est certain, absolument certain.

— Tou non l'aurais perdue en grimpant sour la moulaille ?

— Non, car je l'ai encore sentie dans ma poche lorsque j'étais caché dans le massif et que je guettais l'arrivée de Fanchon. Je l'ai prise et j'aurais voulu pouvoir la relire en ce moment.

— Alors tou non l'a perdue... On l'a volée à tou... c'est sour.

— Qui me l'aurait volée ?... Fox ?

— Perché non ?... si c'est lui qui l'a écrite.

— Mais quand aurait-il pu me la prendre, il ne m'a même pas touché.

— Ma la pocha di tou était déchirée ?

— Oui.

— La lettra était tombée ?

— C'est probable.

— Si own altro que lou i'avait trovée, questo l'aurait renque all' jouge. Questo altro que l'inglese non avait bisogno di far disparaître la lettra, expliqua Giuseppe Ladro avec une logique irréprochable. Loui avait intérêt à la far disparaître, perché la lettra était la prova qué lou non était coupable. Dunque io pensa que l'inglese a vou la lettra sour lou tapis de la chambre et l'a prisa.

Paul trouvait cette explication satisfaisante. Instinctivement, sans y avoir aucun motif, il éprouvait une invincible antipathie pour Tom Fox.

Ladro se chargea de trouver des motifs plausibles à cette antipathie et même de la faire changer en une haine implacable.

En cela encore, l'Italien fit preuve d'une perspicacité bien grande, et sans s'en douter, sans aucune preuve,

Il découvrit le mobile qui avait fait agir le détective. Paul Coutard lui demanda :

— Quel intérêt Tom Fox pouvait-il avoir à ce que je fusse condamné ?

— Ma io non sais, répondit l'Italien tout d'abord. Tou non a estate ennemico con loui ?

— Jamais nous n'avons eu aucune querelle, répondit le jeune homme.

— Tou non fou mai in rivalita con lui ?

— Jamais.

— Non per l'argent?... nonché per una donna?

— Non, nous n'avons jamais eu entre nous ni question d'argent ni question de femme.

— Tou era fidanzato con la figlia di Constantino?

— Oui, Mlle Constantin était ma fiancée, répondit Paul. Nous devions nous marier très prochainement.

— Non a entendu l'inglésé far di complimenti à la fidanzata di tou?

— Je ne crois pas que Tom Fox ait songé à elle... Fanchon me l'aurait dit. Songe donc que nous nous aimions depuis l'enfance.

— No importa, répondit Giuseppe. L'inglésé aveva l'intention di si débarrasser di tou. L'inglésé voleva sposar la fidanzata di tou. Est perquè il a voulu ti compromettre et ti far accusare di assassinamento.

— Le misérable ! s'écria le fiancé de Fanchon avec colère.

— Non a nienté altro.

Paul demeura en proie à cette perspective.

Il repassa l'épouvantable affaire dans tous ses détails, se souvenant ce tout avec une fidélité de mémoire étonnante. Les choses ne pouvaient s'être passées autrement que Ladro l'avait dit.

C'était la seule explication possible, la seule vraisemblable de l'implacable fatalité qui s'était acharnée contre lui. Grâce à cette explication, il comprenait tout maintenant.

A la voire qui l'animait contre le détective, se joignait la jalousie. Oh ! oui, Paul désirait s'évader. Il comprenait, suscité par l'Italien, qu'il n'obtiendrait jamais rien au bagne. Libre, il pourrait peut-être arriver à trouver des preuves de son innocence, à découvrir l'assassin dont il expiait le crime, l'homme dont Tom Fox s'était fait le complice.

XXXIV

Le plan d'évasion fut habilement combiné entre Paul Coutard et Giuseppe Ladro.

L'Italien sentait que, loin de trouver un obstacle en son compagnon de chaîne, il avait en lui un auxiliaire précieux, intelligent, courageux, capable de le secourir à merveille.

Les deux condamnés réussirent à s'évader, grâce à la complicité d'un libéré qui leur procura une barque et des vêtements, qui les assista et qui les fit enrôler à bord d'un steamer autrichien qui se rendait à Trieste.

De Trieste, les fugitifs passèrent en Piémont sous des noms d'emprunt. Ladro connaissait toute l'Italie.

Il ne lui fut pas difficile de se procurer quelques ressources qui lui permirent de venir à Paris avec le fiancé de Fanchon.

Paul, en se rapprochant des siens, de sa mère, de sa sœur, de sa fiancée, de tous ceux qu'il aimait, brûlait d'envie de leur donner de ses nouvelles, mais la prudence le retenait.

Il s'était dit, comme la fille de Constantin l'avait pressenti, qu'une surveillance pouvait avoir été établie autour de sa famille pour arriver à découvrir sa retraite. Il s'abstint donc d'écrire. Il s'astreignit à la plus extrême prudence.

Ladro et Paul louèrent deux chambres meublées et une pièce pouvant servir d'atelier dans les environs de Paris, à Nogent, car l'Italien était convaincu qu'on y était plus en sûreté que dans l'enceinte des fortifications.

Ils avaient combiné habilement leur plan afin de ne pas éveiller les soupçons. D'abord ils devaient se faire passer pour sourds-muets, infirmité facile à simuler et

qui éloignerait évidemment d'eux les recherches de la police.

C'était en outre une précaution de la plus haute prudence, car, tout entiers à leur rôle, ils ne causeraient entre eux que lorsqu'ils seraient absolument sûrs de ne pas être entendus. Ladro connaissait le langage par signes des sourds-muets et, avant d'arriver à Paris, il l'avait déjà appris à Paul, qui s'en servait à merveille.

Ils se donnaient comme cousins, sous les noms de Louis et Henri Duchenne, citoyens suisses du canton de Vaud. Il était désormais difficile, grâce à la parfaite simulation de leur infirmité, de reconnaître quelle était leur véritable nationalité.

Leurs figures avaient subi des modifications qui les rendaient absolument méconnaissables. Ladro avait le visage entièrement rasé car autrefois il avait été connu avec toute la barbe, et Paul portait maintenant la barbe entière.

Comme ressources, ils avaient le métier de marqueteur de Paul Coutard. Un excellent métier qui permettait de s'installer et de s'outiller à peu de frais en gagnant d'assez jolies sommes. Ils s'entendaient à merveille. L'Italien travaillerait avec son ami, qu'il seconderait également. En effet, Ladro était un très bon dessinateur.

C'est lui qui ferait les dessins d'ornement dont Paul exécuterait les découpages. De plus, comme il était très habile, il était arrivé promptement à apprendre à assembler, à préparer les placages, à teindre les bois et même à découper.

Ce n'est pas à Paris que l'on irait chercher du travail. Paul Coutard était trop connu dans l'habanerie du faubourg Saint-Antoine. Malgré ses précautions, il pourrait être reconnu. Il pourrait se traîner, dans un instant d'oubli ou dans un moment de surprise.

La Suisse fait fabriquer de la marqueterie en grande quantité à Paris pour ses boîtes à musique, sa bimbeloterie et ses petits meubles. L'Allemagne également.

Le jeune marqueteur connaissait les principales maisons auxquelles il pouvait s'adresser. Il écrivit d'abord à quelques-unes, joignant des échantillons irréprochables à ses envois et proposant des prix très avantageux.

Il ne tarda pas à avoir des commandes assez importantes.

Cette façon de faire avait l'avantage fort appréciable que les deux marqueteurs n'avaient jamais besoin de recevoir personne chez eux, puisque leurs clients étaient tous à l'étranger. Les lettres assez nombreuses qui arrivaient de Suisse concourraient à merveille à rendre très vraisemblable leur prétendue nationalité helvétique.

En peu de temps, bien qu'ils ne se fissent pas beaucoup parler d'eux, mais à cause de la sympathie qu'inspirait leur infirmité admirablement simulée, ils furent connus par presque tous leurs voisins.

On les appelait les « muets ».

Tout en travaillant, Ladro et Paul s'étaient mis à l'œuvre. D'abord, il leur avait parti utile de se renseigner sur les personnes auxquelles ils auraient affaire. Ce fut l'Italien qui se chargea de ces recherches.

Il apprit que Tom Fox était toujours à Paris et qu'il habitait un petit logement de garçon dans la rue Boudreau, près de l'Eden-Théâtre. Ladro suivit le détective, sans aucune crainte, car c'est à peine si celui-ci le connaît. Il le vit aller au Cercle cosmopolite, ce qui lui fit comprendre le rôle qu'il y jouait.

Il étudiait les autres de la maison dans laquelle l'Anglais habitait, pensant que cela lui serait certainement utile. L'Italien avait, en effet, formé le projet audacieux de pousser ses investigations jusque dans le logement du détective.

Il avait l'idée qu'il y découvrirait peut-être des choses intéressantes. Paul avait essayé, non de le dissuader de ce dessein, mais de lui représenter le danger que cette tentative pouvait lui faire courir.

— Songe un peu, lui dit-il, à ce qui arriverait si tu venais à être pris.

Mais l'Italien se sentait capable de faire ce qu'il voulait. Il avait pour lui les ruses et l'habileté que l'expérience lui avait données.

— Eh ! *corpo di Bacco !* répondit-il non aies pour, amico Paul. Io souis sour di moi, ti lou jouro !

— Mais, enfin, que comples-tu découvrir chez Tom Fox ? demanda Paul.

— Non so... Ma si po qué ji trouvé quelqu'e chose d'intéressante per nous ; non si po sapere, répondit Ladro, qui avait bien son idée.

Et après un silence :

— Qui sa si non io découvrira ouna prouva dou crime... dell'assassinamento della donna di Bougival ?

— Tu le crois ?

— È molto possibile.

— Ce serait une fameuse chance.

— Ouna lettra... Ouna cosa qualconquè...

Et Ladro prenait lentement toutes ses dispositions pour le projet qu'il méditait. Il agissait avec une habileté prodigieuse, avec une ruse infernale. Il ne s'adressait à personne, continuant toujours à jouer à merveille son rôle de sourd-muet. Il faisait tout par lui-même. Déjà, ayant pris l'empreinte de la serrure de la porte d'entrée, un jour qu'il avait pu s'introduire dans la maison, il s'était fabriqué lui-même une clé.

Un jour, il revint à Nogent le visage illuminé comme par un succès grandiose. Ses prunelles noires étincelaient.

— Qu'y a-t-il donc ? interrogea vivement le fiancé de Fanchon.

— Ah ! caro mio, s'écria l'Italien, non mi trompa pas !

— Tu as appris quelque chose ?... Tu es allé chez l'Anglais ?...

— Non, non... Mioux qué tout ça, povero amico mio.

— Quoi donc ?... parle !

— Li ai vou l'Inglésé qué prenait lou camino de ferri per Bougival.

— Tom Fox est allé à Bougival ?

— Si amico, si.

— Tu l'as vu ?

— L'ai vou con moi doux youx.

— Il allait chez Fanchon, le misérable !

— C'est probabilité, caro mio.

Et Ladro ajouta :

— Tou vois qué is avais deviné joutre

— Oui, oui, c'était vrai !... Il aimait Fanchon ! il l'aime encore !

— Patienza, patienza, Paolo ! Patienza, fil l'Italien, en lui tapant sur l'épaule.

Paul se redressa vivement.

— Ecoute, Giuseppe, dit-il, il faut que je voie Fanchon... Il le faut !...

— Tou la verras.

— Je sens que je ne peux plus vivre ainsi. J'ai besoin de la voir, de lui parler, de savoir si elle m'aime toujours...

— Veux-tu que nous allions à Bougival dimenica ?

— Oui, dimanche, nous irons.

— Ma, di la proudenza !

— Sois tranquille, je serai prudent.

— Tou connaît lou pays ?

— Je le connais à merveille. Je sais par où nous passerons, où nous pourrons nous mettre pour voir d'abord... et comment communiquer avec elle, si c'est possible.

— De quella parte nous partirons ?

— Il ne faudra pas prendre le train à la gare Saint-Lazare.

— Non, l'a molto polizia.

— Nous ferons un détour par le chemin de fer de la grande ceinture.

— Sensa passare per Parigi.

— Oui. D'ici nous prendrons le train pour Versailles, et de là nous reviendrons à la station de la Celle-Saint-Cloud, qui est dans le haut de Bougival.

— Biené.

— De cette gare, nous descendrons vers la Seine et nous passerons tout près de la maison.

— C'est convenu. A domenica !

— Oui, à dimanche.

Le dimanche, Paul et Ladro firent comme ils avaient

dit. Ils arrivèrent à Bougival après le long trajet que la prudence leur avait conseillé.

Le fiancé de Fanchon sentait son cœur battre avec violence en approchant des lieux où se trouvaient ceux qu'il aimait et dont, quoique si près, il était séparé. Le passé, auquel il avait songé tant de fois dans les heures longues et douloureuses de sa captivité, revenait vivant à son esprit. Il se retrouvait, par la pensée, à l'époque de son bonheur et de son amour. Il revoyait sa mère, Céline sa sœur, Fanchon sa fiancée adorée. Il lui semblait entendre encore leurs voix.

Il reconnaissait tout autour de lui, car rien n'avait été changé.

Après avoir descendu le chemin qui vient de la gare, arrivés dans la Grande-Rue, Paul montra de loin, dans la petite ruelle, la maison à son compagnon. La grille était fermée. Les arbres feuillus dérobuaient les fenêtres à la vue. Le jardin se dissimulait derrière la muraille.

— Tu vois, lui dit-il, c'est là qu'ils sont.

— Ouna gentilla maisonnetta, dit l'Italien.

— Etre si près, fit le fiancé de Fanchon, et ne pouvoir y aller.

— Non est prudente, amico Paul.

Ils parlaient à voix basse, presque sans remuer les lèvres, attentifs autour d'eux, veillant à ne pas être entendus. Arrivés au bord de la Seine, Paul dit par signes :

— Passons par là.

Il indiquait le chemin qui suit le cours du fleuve à gauche. A quelque distance, il y avait un marchand de vin traiteur.

— Entrons-là, dit le marqueteur.

Giuseppe Ladro fit comprendre qu'ils étaient muets et demanda par signes une ardoise pour s'expliquer, car sa pantomime n'avait pas grande chance d'être comprise.

Alors il écrivit ce qu'il voulait.

On leur donna un petit cabinet, au premier étage, dont la porte-fenêtre ouvrait sur un balcon, en face de la Seine.

Seuls, quand ils furent servis, absolument sûrs de ne pas être entendus, ils causèrent à voix basse.

— Si j'avais la chance de la voir, dit Paul le premier.

— Peut-être tou la verras si elle passe per ici, répondit l'Italien.

— Plutôt après déjeuner, quand nous irons promener.

— Si ; c'est meilleur.

— Je voudrais la rencontrer toute seule, sans que personne nous vit.

Faul Coutard s'interrompit.

Seus regards étaient fixés sur la rive de la Seine, où il voyait un jeune homme en costume de matelot qui venait d'accoster et qui était en train d'amarrer la barque au rivage.

— Que tou regardes ? demanda Ladro, qui comprit qu'il se passait quelque chose.

— Ce jeune homme, répondit le fiancé de Fanchon.

— Lou matelot

— Oui.

— Tou le connaît ?

— Je ne sais, mais je crois que c'est le fils de Goton.

— Gotoun ?...

— La bonne de Fanchon... Une brave femme qui a été sa nourrice et celle de ma sœur.

— C'est lou fils di questa femme ?

— Je le crois... Il est dans la marine ; il est peut-être en congé.

Puis, Paul ajouta :

— Il ne me reconnaîtrait pas, sûrement... si c'est lui... Il se mit sur le balcon.

Tistin, car c'était bien lui, avait rangé au fond de la barque ses lignes, ses cannes et ses filets : il avait munie la chaîne d'amarrage d'un cadenas, et rangé dans un petit panier le produit de sa pêche. Il sauta à terre, son panier à la main.

Paul vint sur le balcon. Il vit le fils de Goton remonter la Seine jusqu'au pont, et ensuite s'engager dans la Grande-Rue. Là, il ne pouvait plus lapercevoir.

— C'est lui, dit-il, c'est bien sûr... Il va à la maison de Fanchon.

— Escouta, dit l'Italien quand le marquisier fut revenu, quel jeune homme pesca din la Seina.

— Oui, il a l'air de faire de la pêche son passe-temps ordinaire, car il paraît être outillé pour cela, répondit le fiancé de Fanchon.

— Dunqué, non sera difficile dé li rencontrer un altro jour.

— Evidemment... Maintenant que nous savons ça, nous n'aurons qu'à arriver de bonne heure et en nous promenant le long de la Seine, nous le découvrirons bien.

— Si ponf avoir confidenza din loui ? demanda Ladro.

— Oh ! oui, on peut se fier à lui. Il nous est tout dévoué. Il nous aime comme si nous étions de sa famille. Ce n'est pas lui qui nous trahira, j'en réponds comme de moi-même.

— Alors loui peut être molto utile per noi.

— Il pourra prévenir Fanchon et ma mère. Il leur dira qu'il m'a vu... elles doivent deviner que je me suis évadé ; elles en ont probablement été informées.

— Nous saurons tout ce qui s'est passé.

— Sans doute. Elle s'est placée probablement ailleurs, mais on peut la trouver. Toi qui n'est pas connu par ici, tu pourras prendre quelques renseignements.

— Si. Je prendrai di renseignementi ; je viendrai demain.

— Demain ?

— Si, domani ; tou verras.

Un coup de sifflet de la locomotive du tramway à vapeur attira l'attention de l'Italien et de Paul Coutard. De leur place, sans avoir besoin de venir sur le balcon, ils apercevaient le bureau de la station du pont de Bougival, et ils virent le train qui arrivait ce Rueil. Tout à coup, le fiancé de Fanchon s'écria :

— Fox !

— Loui i l'Inglésé !

— Oui, le voilà !... Tiens, regarde-le ; cet homme qui a un pardessus sur le bras.

— Si, si ; je lou reconnaiss... Ah ! sangue Dios !... Canaille ! dit Ladro avec colère en brandissant le poing dans la direction des personnes qui venaient de descendre du tramway.

— Je suis sûr qu'il va chez Fanchon, dit Paul, dont les yeux brillaient, allumés par le ressentiment et par la jalouse.

— Tou vois : non mi était trompé; l'Inglésé est amorooso della fidanzata de toi, et c'est loui qui a fait la condamnation de toi per si débarrasser de toi. Tou comprends ?

— Oui, oui, je comprends !... Ah ! le misérable, si je pouvais le tenir... si je pouvais avoir une preuve...

Paul Coutard s'absorba dans les réflexions que son irritation et sa jalouse lui suggéraient contre le détective. Il comprenait bien maintenant quel intérêt Tom Fox avait à se débarrasser de lui.

Lui seul pouvait s'être emparé de la lettre qui aurait peut-être établi son innocence, en démontrant à quel mobile il avait obéi lorsqu'il s'était introduit chez Marthe Lion.

Cette lettre, s'il l'avait perdue, on l'aurait certainement retrouvée.

Mais Paul se souvenait fort exactement de l'avoir placée dans la poche de poitrine de son veston, et il était absolument certain qu'elle s'y trouvait encore au moment où il s'élança dans la maison, volant au secours de Marthe Lion, qui avait jeté un cri.

Dans la lutte qu'il avait engagée contre l'assassin, sa poche avait été arrachée et la lettre où elle contenait ne pouvait qu'être tombée sur le tapis, si elle n'était pas restée aux mains de cet assassin.

Mais non, cette conjecture n'était pas possible. Paul aurait sûrement remarqué ce papier entre les mains de cet homme. La lettre ne pouvait donc qu'être tombée.

Dans ce cas, ce ne pouvait être que Tom Fox qui l'avait fait disparaître. Lui seul y avait intérêt.

Le malheureux se répétait les termes de cette lettre, car il se les rappelait à merveille, presque mot à mot, tant il n'avait cessé de se les redire et si bien ils étaient restés gravés dans son esprit.

Il n'y avait plus un doute dans l'esprit du fiancé Fanchon. Il était certain que Tom Fox connaissait l'assassin de Marthe Lion. Aussi c'est avec rage qu'il se disait :

— Gredin, je te le ferai bien dire ce nom ! ou je saurai bien le découvrir moi-même.

Après avoir pris leur café, les deux faux muets quittaient le restaurant du bord de la Seine. Paul aurait bien voulu ne pas s'éloigner de l'endroit où il savait que Fanchon se trouvait. Mais la prudence lui conseillait le contraire.

Il était méconnaissable, c'est certain, mais il redoutait le regard investigateur de l'Anglais, qu'il était exposé à rencontrer. Paul Coutard connaissait admirablement le pays. Il savait qu'au-dessus de la rue des Hautes-Eaux il y avait un endroit assez élevé, que l'on appelle à Bougival « la Colline » et sépare Bougival de la Celle de Saint-Cloud.

Ce tertre domine toute la vallée de la Seine. De son sommet on découvre non seulement Bougival tout entier

XXXV

Les deux fugitifs quittèrent le balcon et rentrèrent dans le cabinet où ils avaient déjeuné. La prudence les engageait à ne pas trop se montrer.

Ladro réfléchissait sur le crime, car plus il arrivait à connaître le fiancé de Fanchon, plus la conviction de son innocence s'affermait en lui. Comme tout bon criminel comme tous ceux qu'a frappés la justice, il haïssait les magistrats qui condamnent et il était bien aise d'avoir une occasion de trouver la justice en défaut et les juges convaincus d'erreur.

Aussi, désirait-il sincèrement que Paul arrivât à faire reconnaître son innocence, et il appliquait toute son intelligence à élucider les faits mystérieux qui avaient mené la condamnation de son malheureux compagnon de chaîne et d'évasion.

L'italien avait voué particulièrement une haine implacable à Tom Fox, qui s'était acharné à sa poursuite et qu'il considérait comme l'une des causes de son arrestation ; mais il avait compris, d'après ce que Paul Coutard lui avait expliqué, que le détective ne pouvait être l'auteur de l'assassinat de Marthe Lion. Ladro s'inquiétait donc à découvrir quel pouvait être l'assassin.

— Queste femmè come quella Marthe, dit-il, non sont assassinées qué peroun amante. Oun amanta soio pour venir din la maison et connaître lou coup à faire.

— Oui, répondit Paul, j'y ai déjà pensé ; mais je ne connais guère les antécédents de Marthe Lion. Je sais qu'elle avait un amant, un banquier, un homme d'un certain âge, qui l'entretenait richement, qui lui donnait de l'argent sans compter et qui, évidemment, ne peut être l'assassin. C'est M. Desmonts dont je t'ai parlé. Du reste, le jour du crime, il était à Nancy et il n'en est revenu que deux jours après ; ça a été dit dans l'instruction. D'autre part, Marthe Lion avait une existence régulière ; elle ne recevait absolument personne. Elle n'avait sûrement pas d'autre amant en même temps que le banquier.

— Ma avanti lou banquier, dit Ladro ; oun ancien amanti.

— Je ne sais pas... Evidemment, elle a eu d'autres amants.

— Tou comprends, Paolo, non est que una personne que a connou la Marthe que pout entrare din sa maison la nouit sensa avoir bisogna di escaladare lou mour.

— Oui, je comprends bien, répondit le fiancé de Fanchon. Mais qui pourrait nous renseigner là-dessus ?... Sa bonne, peut-être, sait quelque chose, car il y avait longtemps qu'elle était à son service.

— Ma aujourd'hui, questa bona est partita ?

mais encore on distingue très nettement les propriétés qui s'élèvent sur ses flancs, et la vue peut plonger à leur intérieur.

La maisonnette de Constantin, comme celle de Marthe Lion, étaient dans ce cas.

Du sommet de la colline, il pourrait peut-être apercevoir Fanchon. Il la verrait si elle venait à sortir de la maison, si elle se promenait dans le jardin.

Ce fut donc là que les deux compagnons de chaîne se rendirent. Tout entiers à leur rôle de sourds-muets, ils ne conversaient que par signes. Ils paraissaient absolument étrangers à tous les bruits autour d'eux.

Ils traversèrent Bougival en suivant la Grande-Rue et gravirent la colline. Parvenus au sommet, Paul Coutard chercha à se reconnaître. Il n'eut pas de peine à découvrir la villa qu'habitait Fanchon. Aussitôt son cœur battit avec violence et le sang afflua à sa tête. Il venait de reconnaître la fille de Constantin. Elle était dans le jardin, avec Mme Coutard, Céline, Goton, Tom Fox, Tistin et Charles Joliet.

Ils étaient tous assis sur des chaises ou des fauteuils de jardin, à l'ombre que formait la maison à l'est, tandis que sa façade qui regardait la Seine était éclairée par le soleil déclinant déjà vers l'occident.

Une table de fer était au milieu du cercle qu'ils formaient. On prenait le café. Fanchon était dans un fauteuil, assise entre Tom Fox et la mère de Céline. L'Anglais paraissait excessivement empressé auprès d'elle.

Ce fut un coup douloureux pour le cœur du malheureux. Il comprit tout ce qui s'était passé. L'attitude de Tom Fox ne lui laissa aucun doute. Il s'expliqua dès lors l'intérêt que le détective avait eu à se débarrasser de lui.

Tom Fox était amoureux de Fanchon. La colère impuissante de Paul s'exaspérant à devenir de la rage. Les souffrances qu'il endurait étaient cruelles, intolérables.

S'il n'eût été retenu par la sage considération de son salut qu'il compromettait, il aurait couru à la villa de Constantin et il aurait étranglé le misérable qui lui avait volé celle qu'il adorait. Ladro essaya de le calmer.

Il lui répéta les encouragements à la patience qu'il lui avait déjà donnés et lui fit espérer bientôt d'arriver à découvrir une preuve qui permettrait d'établir son innocence. Il allait chercher des renseignements sur Marthe Lion et sur Tom Fox.

Il arriverait bientôt à savoir quelles personnes ils connaissaient et, parmi elles, laquelle était capable d'avoir commis le crime dont Paul avait été injustement accusé.

L'Italien s'appliqua en outre à remonter la confiance de son ami. Tom Fox pouvait bien aimer Fanchon, mais rien ne prouvait qu'elle eût oublié son fiancé.

Autour de Paul et de Ladro, assis sur l'herbe, allaient et venaient des personnes qui avaient gravi la colline pour jouir du superbe panorama que l'on pouvait contempler de cette hauteur. Un groupe de personnes s'arrêtait un instant tout près d'eux. La prudence conseilla aux fugitifs de ne pas paraître prêter trop d'attention à ce qui se passait dans le jardin où était Fanchon. Ces personnes causaient.

Deux d'entre elles désignaient aux trois autres ce que l'on apercevait. Elles nommaient les propriétaires des villas que l'on découvrait.

— Là, dit un monsieur, c'est le château de la Jonchère, dont on ne voit que le toit, derrière ces grands arbres. De ce côté, cette grande propriété est la villa des Bruyères, au comte de Circourt.

— Est-ce que l'on voit ici la propriété de cette femme qui a été assassinée, demanda une dame.

— Oui, tenez, répondit le monsieur qui venait de donner des explications, en désignant du bout de sa canne une propriété au pied de la colline, c'est ce chalet entouré de sapins.

— Là, tout près de nous ?

— Oui, là. Tenez, voyez-vous cette ruelle qui contourne la colline ?

— Eh bien ! le mur qui la borde est celui de la propriété de Marthe Lion.

Une dame ajouta :

— C'est par là que l'assassin s'est introduit, en escaladant le mur.

— La petite propriété à côté, reprit le monsieur, où l'on voit ces personnes qui prennent le café, c'est la maison de Fanchon l'Idiotte.

Paul tressauta.

Il dut faire un violent effort pour demeurer maître de lui-même.

« Fanchon l'Idiotte ! »

Que s'était-il passé ?

Le visage du malheureux était devenu subitement pâle.

— Attention ! lui dit Ladron par gestes. Ecoutez. Ne te trahis pas.

— Fanchon l'Idiotte ? dit l'un des dames auxquelles cette explication s'adressait. Il me semble que je vous ai entendu dire ce nom.

— Oui, à propos de ce crime justement, répondit le monsieur. Elle était la fiancée de l'assassin de Marthe Lion. C'est depuis cette affaire qu'elle a perdu la raison.

— Tenez, dit une dame, c'est cette jeune fille que vous voyez assise près d'une caisse de lauriers ?

— Celle qui est en grand deuil ?

— Oui : tenez, la dame qui est à côté d'elle lui prend la main. L'arrestation de son fiancé l'a frappée si vivement qu'elle a eu une congestion cérébrale, à ce qu'on dit, et la raison ne lui est jamais revenue.

— Pauvre fille !

— Nous sommes un peu loin d'ici, mais si nous étions plus près, vous verriez quelle jolie tête elle a.

— Elle est si jolie ?

— D'une beauté remarquable.

Paul Coutard n'y pouvait plus tenir. Il souffrait le martyre.

Il se leva et fit signe à Ladro qu'il voulait partir. Ils descendirent la colline.

— Idiotte ! se dit le malheureux. Ma pauvre Fan-chon !... Ma pauvre bien-aimée !...

L'Italien comprenait bien ce qui se passait en son ami. Il s'efforça de le consoler, de lui donner du courage. Il lui démontra que sa fiancée pourrait peut-être recouvrer la raison lorsqu'elle le retrouverait.

En attendant, il était peu probable que Tom Fox réussisse dans ses projets auprès d'elle, précisément à cause de l'état de son esprit.

— Tu vois, disait-il en s'exprimant par gestes, je ne me trompe pas dans mes conjectures. L'Anglais était amoureux de ta fiancée, c'est pour cela qu'il a voulu se débarrasser de toi.

Paul lui répondit de même, contenant l'exaspération de sa douleur :

— Il faut nous dépêcher d'agir... Je ne vivrai plus maintenant jusqu'au jour où je serais auprès d'elle... où je serai vengé.

— Ça ne tardera pas, je te le promets.

Mais Paul souffrait trop pour rester plus longtemps à Bougival.

— Partons, dit-il, je serai mieux ailleurs qu'ici... Je sens que je ne serais pas maître de moi si je venais à rencontrer cette pauvre Fanchon.

— Tu as raison, répondit l'Italien, partons.

Ils remontèrent à la gare de la rive gauche, et ils ne purent causer que quelque peu par signes, car le wagon dans lequel ils se trouvaient était plein de voyageurs.

Mais lorsqu'ils furent arrivés chez eux, Ladro dit :

— J'ai une idée... L'Anglais est à Bougival : lou non viendra à Parigi questa sera.

— Tu penses qu'il passera la soirée à Bougival ? fit Paul, irrité davantage à cette perspective.

— C'est probable.

— Alors que vas-tu faire ?

— Aies confidenza in me, amico Paolo.

— Où vas-tu aller ?

— Io veux trovar la prova della la innocenza, lou verras.

L'Italien paraissait avoir pris une résolution subite à la suite d'une réflexion sérieuse. Paul le vit prendre divers objets et les mettre dans les poches de son veston.

— Quand le verrai-je ? demanda-t-il anxieux.
 — Queste nouit io sera di ritorno, répondit Giuseppe Ladro.
 — Cette nuit ?
 — Si, avant mezzanotte.
 — Avant minuit !... Je t'attendrai.
 — Aspetta mi.
 — Mais, où vas-tu ? dis-le moi, je t'en prie, je serai plus tranquille.
 — Ebbéné, io vais à la casa di l'Inglésé.
 — Chez Fox ! Ne vas-tu pas faire une imprudence ?
 — Non aies pour, Paolo.
 — Je ne serai pas tranquille jusqu'à ce que je t'aie revu.
 — Non ti tormenta pas di mé. Adio ! dit l'Italien en tendant la main à son ami.
 Paul la prit et lui dit :
 — Au revoir !... reviens vite.

Peu après que les deux faux sourds-muets eurent quitté Bougival, Tistin se disposa à partir. Il avait échangé un regard avec Fanchon et avec Charles Joliet. Un projet avait été sans doute concerté entre eux.
 — Si je ne veux pas manquer le train, dit le fils de Goton, je n'ai qu'à lever l'ancre tout de suite.
 — Vous ne dinez pas avec nous ? lui demanda Tom Fox.
 — Non, milord, répondit le matelot. Je dine à Paris avec un vieux mathurin de mon bord qui est en permission.
 — Ah !... Amusez-vous bien.
 — Eh bien ! dit le fiancé de Céline, nous allons faire la route ensemble, car il est temps que je parle si je ne veux pas arriver chez mon père au moment où on se mettra à table.
 — Hardi, allons-y.

Charles Joliet prit son képi et raccrocha son ceinturon ; puis, ayant serré la main à Mme Coutard, à Fanchon et à Goton, ayant pressé tendrement celle de Céline, il salua Tom Fox et sortit avec Tistin. Le matelot et le chasseur prirent le tramway pour Rueil. Le matin, ils avaient arrêté avec la fille de Constantin ce qu'ils allaient faire. On s'attendait à la visite de Tom Fox, qui devait venir à Bougival dans l'après-midi.

Mme Coutard l'engagerait à rester à dîner et à passer la soirée.

On était sûr qu'il ne se ferait pas prier. Fanchon avait dit :

— Je suis presque sûre que chez Fox on trouverait un indice de son plan de conduite, quelque chose qui nous confirmerait dans nos soupçons. Si l'on pouvait pénétrer chez lui.

— Ce ne doit pas être la mer à boire, dit aussitôt Tistin. Je m'en charge bien, moi.

— Vous comprenez que si master Fox a eu connaissance des papiers de la succession de mon grand-père, si c'est parce qu'il a su que cette fortune me reviendrait un jour qu'il s'est mis dans la tête de m'épouser, on doit trouver chez lui, dans ses papiers, dans ses notes quelque chose qui l'indique.

— Je le crois aussi, approuva le fiancé de Céline Coutard.

— Mais pour pénétrer chez lui...
 — Pourvu qu'il n'y soit pas, dit Tistin, ce ne sera pas difficile.

— Ce soir, nous le ferons rester à dîner, dit la fille du policier.

— Eh bien ! je profiterai de ce moment là. Je dirai que j'ai promis à un ami d'aller dîner avec lui à Paris et je partirai.

Ce projet avait été combiné depuis quelques jours et l'on n'attendait que le moment favorable pour le mettre à exécution.

Tistin avait déjà étudié la maison où l'Anglais habitait, et il savait de quelle manière il pourrait s'introduire dans le logement. Sur le palier de l'escalier de service, il y avait une petite fenêtre vitrée qui éclairait un cabinet assez sombre. Cette fenêtre n'était fermée qu'au

moyen d'une targette. Il ne serait pas difficile de l'ouvrir et de s'introduire par là.

— Je viendrais avec vous, dit Charles Joliet.

— Vous pourriez veiller au grain pendant que je ferai le coup, dit Tistin. Vous aurez l'œil sur la boussole, et en cas d'alerte, vous me préviendrez.

Charles Joliet et Tistin se concertèrent encore pendant le trajet. A l'entrée de la rue où habitait le détective, ils se séparèrent.

Le chasseur s'avança seul et il entra dans la maison pour parler à la concierge, comme il s'y était préparé. Il essaya vainement d'ouvrir la porte de la loge. Elle était fermée. La concierge était absente. Il appela dans l'escalier :

— La concierge !

Personne ne répondit : Alors il vint rejoindre le fils de Goton, qui l'attendait, et lui dit :

— La concierge n'est pas, allez vite.

— Alors ça va marcher.

— Je vous attends au coin de la rue.

Tistin pénétra à son tour dans la maison. Il gravit lestelement l'escalier et arriva devant la porte du logement de l'Anglais qu'il avait étudié les jours précédents. Il regarda la petite porte vitrée. Il prit dans sa poche une percerette et un fil de fer, et il perça un petit trou dans le cadre de la fenêtre. Par ce trou, il introduisit le fil de fer, qu'il eut soin préalablement de recourber en forme de crochet, et il le manœuvra de façon à saisir le bouton de la targette. Après quelques essais, il réussit. Le fil de fer fut arrêté dans son évolution. Tistin sentit une résistance. Il s'assura, par une légère tension, que le bouton de la targette était bien saisi par le crochet, et il tira avec précaution.

Un petit bruit se fit entendre ; la targette avait été tirée. La fenêtre s'ouvrit. Le matelot retira le fil de fer et le roula pour le remettre dans sa poche avec la percerette. Puis, ayant appliqué ses mains sur le rebord de la fenêtre, il se hissa sans peine et disparut à l'intérieur. Tistin s'orienta aisément.

La porte du cabinet dans lequel il se trouvait, encombré de malles, de caisses, de boîtes en carton, n'était pas fermée à clef. Il l'ouvrit.

Il se trouva dans le petit corridor auquel la porte d'entrée donnait accès. Ce corridor était obscur. Le fils de Goton fit flamber une allumette. Devant lui, il vit une porte qu'il ouvrit avec précaution. Il aperçut alors une petite pièce meublée assez sommairement, comme une salle à manger. Des assiettes, un verre, un couvert, étaient encore sur la table, attestant que Tom Fox avait déjeuné chez lui avant de partir.

Au fond de cette pièce, il y avait deux portes, une de chaque côté. Ici la chambre à coucher, là une petite cuisine, ainsi que Tistin s'en rendit compte. Il pénétra dans la chambre. Un bougeoir était sur la table de nuit. Tistin l'alluma. Il vit alors le mobilier : un lit en fer, trois chaises, et une grande armoire à portes pleines.

Au pied du lit, une petite porte ouvrait sur un cabinet obscur qui servait de porte-manteau. Cette reconnaissance faite, le matelot avisa le secrétaire.

— S'il y a quelque chose d'intéressant, pensa-t-il, ce ne peut être que là.

Mais l'abattant du secrétaire était fermé à clef.

Tistin chercha dans le tiroir de la table de nuit, aux clous qui étaient plantés aux murs, dans les poches des vêtements qu'il trouvait partout où il supposait une cachette, essayant de découvrir la clef de ce meuble, si Tom Fox ne l'avait pas prise avec lui. Il ne la trouva pas.

Mais notre Provençal n'était pas embarrassé pour si peu. Le tiroir supérieur du secrétaire ne fermait pas à clef, il le savait et pouvait facilement s'en rendre compte. En le retirant entièrement, il verrait le pêne de l'abattant, qu'il lui serait facile de renverser dans la serrure. C'est ce qu'il résolut de faire.

Il retira le tiroir, qui était plein de gants et de cravates. Dans un coin, Tistin aperçut une clef. C'était justement celle du secrétaire. Le matelot eût un sourire de triomphe.

— Voilà, mon bon, ça y est ! se dit-il avec joie. Et, aussitôt, il ouvrit le meuble. Les casiers étaient pleins de papiers rangés avec beaucoup d'ordre. Il les examina rapidement. Un petit carnet de notes surtout attira son attention. Il le feuilleta tranquillement, sûr de ne pas être dérangé. Les pages étaient couvertes d'une écriture fine et serrée, en anglais. Impossible d'y rien comprendre. Cependant à une page Tistin lut :

M. Teuraux, notaire, à Montargis, 35, rue Dorée.

C'était l'adresse du malheureux notaire assassiné à Paris. Au-dessous de cette note, que Tistin comprit, il y avait des lignes en anglais qu'il ne put pas traduire ; mais, convaincu qu'elles se rapportaient à l'affaire, ce que lui indiquait du reste le nom de *Rouville* qu'il lut, il les copia attentivement.

Cela fait, le matelot remit le carnet en place.

— Hein ! se dit-il, Fanchon a eu le nez creux, à ce que je vois !

En disant cela il ouvrit un tiroir.

Une lettre pliée s'y trouvait, au milieu d'objets divers : un porte-cigarettes, des crayons, de la cire à cacheter, entre autres.

L'adresse portait le nom de notre détective. Machinalement il ouvrit la lettre et la lut. Il y avait un en-tête imprimé indiquant la prison centrale de Gaillon et un extrait du règlement rappelant au destinataire les conditions dans lesquelles ils peuvent correspondre avec le condamné. Le texte du manuscrit débutait ainsi :

** Mon cher oncle,*

Cette lettre n'apprit rien à Tistin, car elle n'avait pour but que de demander de l'argent.

Elle était signée Rollanc.

— L'English a son neveu à l'ombre, se dit-il. Espérons qu'il ne tardera pas à le rejoindre... Ah ! capon de bon sort ! s'il faisait le voyage de la Nouvelle, je donnerais bien mon quart de tafia pendant huit jours pour être de l'équipage ou transport où il sera !... Je lui ferai passer la vie dure, nom de nom de nom !

XXXVI

Mais un bruit arrêta subitement Tistin dans ses réflexions. Il mit cette lettre dans sa poche, n'ayant pas le temps de la remettre en place, et il ne referma pas la tablette du secrétaire afin de ne pas faire grincer les charnières. Il écouta. Un pas léger se faisait entendre.

— Je n'ai pas entendu ouvrir la porte, pensa-t-il.

Il souffla la bougie et se cacha dans le petit cabinet obscur.

— Ce ne peut être Fox, se dit Tistin. Il serait rentré chez lui plus sûrement. Et puis il n'est que huit heures, il est encore à Bougival, c'est sûr.

La porte de la chambre s'ouvrit.

Dissimulé derrière les vêtements pendus dans le cabinet, notre matelot aurait bien pu voir dans la chambre, mais l'obscurité était complète.

— Ce ne peut être qu'un voleur, se dit-il. Sacré nom de Dieu ! une fichue coïncidence. Si cet animal-là se fait prendre et qu'on vienne ici, je vais passer pour son complice.

Dans la chambre, Tistin entendait à peine les pas de la personne qui était là, tellement elle agissait avec prudence. Il vit une clarté. La bougie venait d'être rallumée. Alors Tistin aperçut un homme, une tête de bandit. C'était Ladro.

L'Italien avait combiné, de son côté, une visite à faire au domicile du détective, dans l'espoir d'y trouver quelque indice de la complicité de Tom Fox dans le crime de Bougival. Il s'était muni de quelques crochets propres à ouvrir la serrure et d'une petite pince. Mais, arrivé devant la porte du logement de l'Anglais, Ladro avait remarqué cette petite fenêtre, par laquelle Tistin s'était déjà introduit. Le panneau vitré avait été exactement

remis dans son cadre. Ladro porta la main sur le châssis pour se rendre compte de la résistance qu'il présentait. La fenêtre dont la targette n'était pas poussée, s'ouvrit sous la pression que sa main exerça. Tout crocheting de la serrure devenait absolument inutile. Avec l'agilité d'un chat, l'Italien s'enleva en saisissant le rebord de la fenêtre et il retomba dans l'entrée du logement sans le moindre bruit. Il suivit à tâtons le chemin déjà parcouru par le fils de Gofon. Il arriva à la chambre.

Ladro souriait sous l'effet d'un contentement absolu. Tout lui réussissait. Le secrétaire était ouvert.

Avec son habitude professionnelle de voleur, Giuseppe procéda méthodiquement à ses investigations. Il ne fouilla pas parmi les papiers qui étaient trop en vue. Il chercha dans les endroits cachés, où des choses intéressantes pouvaient être dissimulées. D'abord, connaissant les secrets pratiqués dans les meubles du genre de celui-ci, il retira un des petits tiroirs de droite, plongea la main dans la cavité et appuya sur un ressort qu'il sentit sous ses doigts.

Un tiroir minuscule s'ouvrit au moment du déclenchement. Il était bondé de papiers.

L'Italien les examina avec une rapidité qui n'excluait pas l'attention. La plupart de ces papiers étaient des documents ou contenait des notes sur les personnages que le détective avait mission de surveiller.

Puis, une feuille qui avait dû être chiffonnée, car les plis y étaient encore marqués, attira son attention. C'était une lettre. Ladro la lut. Elle débutait ainsi :

Monsieur Paul,

Si nous croyez que Fanchon vous aime, venez ce soir à Bougival.

Il regarda la signature.

Un ami que vous connaissez bien.

C'était la lettre anonyme dont Paul Coutard avait parlé à Ladro. Un éclair de triomphe brilla dans les prunelles noires du bandit.

— Je ne m'étais pas trompé, pensa-t-il ; c'était bien l'Anglais qui s'était emparé de la lettre.

— En même temps il la fit disparaître dans une de ses poches.

Ladro continua ses recherches. N'ayant rien trouvé d'intéressant dans ce tiroir secret, il le referma. Il opéra de même de l'autre côté du secrétaire et découvrit la cachette qui faisait pendant à la première. C'étaient encore des paperasses. Il les examina.

Enfin dans un tiroir plat, au-dessus des casiers, tiroir qui dissimulait une moulure, l'Italien trouva un grand agenda anglais, contenant une semaine par page. Il le feuilleta.

Quelque note pourrait peut-être lui fournir une indication précieuse.

Mais non, tout était écrit en anglais ; les mots étaient fort abrégés. Il était impossible de rien déchiffrer dans ce grimoire. Tout à coup, quelques mots en français d'une écriture épaisse, lourde, attirèrent les regards de l'Italien.

Sur une des feuilles de papier buvard qui séparaient les pages de l'agenda, ralenties avec elles, placées entre chacune, il lisait en caractères à demi-effacés :

*... dans les bras de celui qu'elle aime
Un ami que vous connaissez bien*

C'était la fin de la lettre anonyme reçue par Paul, de celle qui l'avait attiré chez Marthe Lion, de celle-là que Ladro venait de retrouver.

Ces caractères imprimés, sur la feuille du buvard, étaient le témoignage formel, la preuve irrécusable établissant que Tom Fox était bien l'auteur de cette lettre anonyme.

La semaine de l'agenda placée en regard était bien celle pendant laquelle Marthe Lion avait été assassinée.

Le détective avait écrit sa lettre avec cet ~~secret~~ —

guise de sous-main, et il avait séché les dernières lignes en y appliquant la feuille de papier buvard.

Mais que faire ? S'emparer de l'agenda, c'était donner l'éveil à Tom Fox ?

L'Italien résolut de s'emparer seulement de la feuille de buvard et de la page de l'agenda à laquelle elle tenait.

Il les déchira avec précaution, irrégulièrement, afin que plus tard, en rapprochant les pages dérobées de leur souche, on puisse établir indiscutablement que ces pages avaient bien appartenu à ce registre.

Puis, les ayant fait disparaître dans sa poche, avec la lettre, il referma l'agenda et le plaça dans le tiroir, qu'il enfonce dans sa cavité. Alors Ladro songea à se retirer. Il remit tout en place comme il avait trouvé et il partit sans bruit.

Tistin était fort intrigué par cette visite dont il avait été témoin. Il pensa d'abord que l'homme qu'il voyait était un voleur.

Puis, en le voyant opérer, il fut d'avis que ce devait être un de ceux que le détective avait à surveiller, qui s'était introduit chez lui pour faire disparaître quelques pièces compromettantes.

Dès que Ladro fut parti, le matelot sortit de sa cachette. Il revint dans la chambre. Il referma le secrétaire et remit la clef où il l'avait trouvée. Enfin il partit. La porte du palier n'était fermée qu'au bec de canne. Il était bien simple de l'ouvrir et de passer par là, au lieu de reprendre le chemin de la fenêtre.

En même temps, le fils de Goton se dit :

— Eh ! mais, mon bon, tu peux même refermer le bord, comme ça l'English ne pourra se douter de rien, té.

En effet, il poussa la targsille de la petite fenêtre vitrée, ce qui rendait impossible de penser qu'on avait pu s'introduire par cette ouverture, du moment que la vitre n'était pas brisée.

La porte, en la tirant par le bouton, se referma exactement et Tistin entendit le bec de canne à ressort entrer dans la gâche. Il descendit l'escalier. La concierge était encore absente, la loge fermée. Personne, par conséquent, ne le vit.

XXXVII

Au coin de la rue, Charles Joliet attendait, impatient. Il alla à Tistin dès qu'il le vit paraître.

— Eh bien ? questionna-t-il.

Tistin raconta ce qu'il avait vu.

En entendant la description de cet homme qui était venu voter chez Tom Fox, le chasseur reconnut Ladro, qu'il avait remarqué lorsqu'il arriva et lorsqu'il partit.

— Je l'ai vu, dit-il. Il a passé à côté de moi. Il a pris par ici... là, rue Caumartin.

— Je serais curieux de savoir à quel bord il est entré, celui-là, dit Tistin.

— Eh bien nous pouvons le rejoindre, venez vite.

— Il doit avoir de l'avance sur nous.

— Non, il est ressorti à peine deux minutes avant vous.

Le chasseur et le matelot marchèrent d'un pas rapide. Ils descendirent la rue Caumartin. Arrivés au boulevard de la Madeleine, ils fouillèrent du regard les deux côtés pour le découvrir.

— A-t-il pris à droite ou à gauche ?

— Je crois qu'il a pris à droite, répondit Charles Joliet.

— Eh ! mais, le voilà ! s'écria tout à coup Tistin.

— Où ?

— Sur l'omnibus, mon bon.

— Oui, c'est lui !

— Hardi... à l'abordage !

Ils coururent à la poursuite de l'omnibus et grimpèrent à l'impériale. Ladro y était en effet. En montant l'escalier, Tistin dit :

— Il faut savoir où il va.

Ils s'assirent sur la banquette opposée à celle qu'occupait l'Italien, lui tournant par conséquent le dos. Ladro avait remarqué les deux arrivants. Leurs costumes

de chasseur et de marin avaient attiré son attention. Il se souvint des traits du fils de Goton, que Paul Coutard lui avait montré lorsqu'il aborda en face du restaurant de Bougival.

— Je ne me trompe pas, pensa-t-il, c'est bien le matelot que Paul m'a fait voir... et ce chasseur, c'est sans doute celui que nous avons vu dans le jardin du haut de la colline.

L'Italien était préoccupé par la bizarrerie de cette rencontre. Il ne comprenait pas, les ayant laissés à Bougival, en compagnie de Tom Fox, qu'il ait pu les rencontrer précisément dans les environs du domicile de l'Anglais. Il cherchait à s'expliquer cette coïncidence.

Ladro, après avoir mentalement conjecturé, pensa que Tistin et Charles Joliet devaient être revenus de Bougival, peut-être en compagnie du détective, qu'ils venaient de quitter à la gare Saint-Lazare, tandis qu'ils étaient venus eux-mêmes à la Madeleine pour prendre l'omnibus. Cette explication lui parut fort vraisemblable.

Il avait joliment bien fait, alors, de se dépêcher ; quelques minutes plus tard, pensait-il, il était surpris par l'Anglais en train de fouiller dans son secrétaire.

De son côté, Charles Joliet et Tistin échangeaient par moments quelques mots à voix basse, pour que Ladro ne les entendît pas.

— Où diable va-t-il comme ça ?

— Espérez, nous allons bien le voir.

Puis Tistin parla de la lettre qu'il avait mise dans sa poche.

— J'étais en train de lire ce papier, dit-il, quand mon corsaire est arrivé. J'ai fourré le papier dans ma poche et je me suis embossé dans un bouge. La lettre ne parut pas davantage intéressante au chasseur. Tistin la remit dans sa poche.

— Ah ça ! il va donc nous faire naviguer jusqu'à la Bastille ? dit le matelot.

En effet, Ladro ne descendit qu'à la Bastille pour pénétrer dans la gare de la ligne de Vincennes.

Il fut surpris en voyant le chasseur et Tistin prendre le même chemin, car il ne mit pas cela sur le compte d'une coïncidence et comprit très bien qu'il était suivi.

Alors il se demanda avec quelque anxiété ce qui se passait. Le matelot et le chasseur étaient-ils d'accord avec l'Anglais ? N'était-ce pas lui qui les avait mis à ses trousses ? Ne l'avaient-ils pas vu entrer chez lui et en sortir ? Il aurait fallu pour cela que Tom Fox eût deviné qu'on avait fouillé à son domicile.

— Enfin, je vais bien voir, pensa l'ancien chloroformiste.

A la gare de la Bastille, Tistin et Charles Joliet furent dans une certaine perplexité.

Ladro avait pris en partant son billet d'aller et retour, il n'avait donc pas besoin de passer au guichet.

Où allait-il ?

— Prenons des billets pour une station quelconque, dit le fiancé de Céline ; s'il le faut, nous payerons un supplément.

— Pardi, répliqua Tistin, d'autant plus que nous payons quart de place.

— Qu'importe cela ?

Ils montèrent à la salle d'attente et vinrent sur le quai. L'Italien était installé dans un compartiment d'impériale. Nos deux amis durent le chercher quelque temps, car il faisait nuit et l'on distinguait à peine les visages des voyageurs.

Ladro vit leur manière et comprit leurs intentions. Il ne pouvait plus en douter : il était suivi.

Charles Joliet et Tistin se mirent dans un compartiment situé au-dessous du sien. Ils étaient sûrs de le voir descendre.

L'ancien compagnon de chaîne de Paul Coutard réfléchissait à ce qu'il devait faire.

Il pourrait les dépister sans peine.

Sans être vu, il lui était facile de changer de wagon, grâce aux escaliers latéraux qui aboutissaient aux impériales et qui sont faciles à enjamber d'un wagon à l'autre. Il descendrait ainsi sans être vu. Mais à quoi

bon ? Paul connaissait le fils de Goton. Il avait confiance en lui. Mieux valait se laisser suivre ainsi jusqu'à Nogent ; Paul aviserait à ce qu'il y eurait à faire. C'est, en effet, ce qu'il fit.

L'italien quitta le train ostensiblement et se dirigea vers la maison où Paul l'attendait. Les deux autres suivirent. Ils attendirent ensuite, à quelque distance, s'entretenant et se demandant ce qu'il fallait faire.

Pendant ce temps, Ladro mettait Paul au courant de ce qui se passait. Il lui montra les deux amis par la fenêtre, dont les persiennes étaient à demi fermées.

— C'est bien Tistin, dit le marqueteur, qui reconnut le fils de Goton, dont le visage était éclairé par un bœuf de gaz.

— Et le soldat ?

— Je ne le connais pas.

— C'est loui que nous avons vu din lou jardin.

— Oui, c'est bien lui.

— C'est peut-être our ami di l'Inglésé.

— Peut-être... Mais non, fit Paul en se reprenant aussitôt, je ne le crois pas. Il doit être tout simplement un camarade de Tistin ; cela explique sa présence à Bougival.

— Tou as raison.

— Ce que je ne comprends pas, dit le frère de Céline, c'est qu'ils t'aient suivi ainsi tous les deux, jusqu'ici.

— Tou devrais parler all'matelot puisque tou as confidenza din loui proposa l'italien.

— Oui, oui... Il n'y a personne dans la rue ? regarde.

L'italien regarda à travers les persiennes pour s'en assurer.

— Non... personne... Déserto absolumento, dit-il ensuite.

— Nous sommes seuls dans la maison, tout le monde est allé au théâtre à Paris... J'y vais...

— Non... laisse mi.

Et Ladro descendit. Il alla droit à Tistin et à Charles stupéfaits de le voir. Il s'adressa au fils de Goton, et, par gestes, il l'invita à le suivre.

Les deux amis se concertaient du regard, se demandant ce que cela signifiait et ce qu'ils devaient faire. L'italien continuait ses gestes.

— Il est muet comme une sardine, dit Tistin au chasseur.

Et Charles demanda à Ladro, s'exprimant comme il put par une pantomime expressive :

— Vous êtes muet ?... vous ne pouvez pas parler ?

Ladro fit de la tête des signes affirmatifs, et de la main il montrait sa bouche, indiquant qu'il n'avait pas l'usage de la parole.

— Que voulez-vous ? demanda encore Charles Joliet de la même manière.

— Attendez, fit comprendre le faux muet avec un geste ; je vais écrire. Et en même temps, il prit dans sa poche un carnet à ardoise sur lequel il écrivait : Paul.

— Paul ! s'écria Tistin.

— Chut !... ne parlez pas ! exprima aussitôt Ladro en lui mettant la main sur la bouche.

Et il ajouta par signes, en montrant le nom écrit sur l'ardoise.

— Oui, Paul.

Il indiqua la maison, leur faisant comprendre ceci :

— Il est là... venez !

— Oui, allons, répéta Charles.

Et ils suivirent l'italien.

XXXVIII

Nos deux amis ne s'attendaient sûrement pas à cette aventure. Ils étaient fort intrigués.

Arrivés dans la pièce qui servait d'atelier au marqueteur, où Paul les attendait, Ladro ferma soigneusement la porte.

— Tu ne me reconnais pas ? dit Paul Coutard à Tistin. Je suis donc bien changé ?

Le fiancé de Fanchon était, en effet, méconnaissable,

avec la barbe qu'il portait maintenant tout entière, et les changements profonds que la douleur avait causés dans son visage.

Mais Tistin reconnut la voix.

— Toi ! fit-il. Toi, Paul !... Ah ! coquin de bon sort aquello empego !

Il se jeta dans ses bras.

— Mon brave Tistin ! dit le jeune homme avec émotion, en l'embrassant.

— Capon d'Anglais, je n'aurais jamais relevé ton point tout seul. Tu peux dire que ta mère elle-même ne te reconnaîtrait pas.

— Ma mère !... elle va bien n'est-ce pas ?

— Mais oui, mon bon, elle va bien, la maman Coutard, et Fanchon aussi, et ma mèrotte aussi... Ah ! quel chance de te retrouver !

— Fanchon... Oui, je l'ai vue, je vous ai vu tous, monsieur aussi, dit Paul en désignant Charles Joliet.

— Tu nous as vus ?

— Aujourd'hui même, à Bougival.

— Tu y es venu ?

— Oui, nous y sommes venus, avec cet ami.

Il indiqua Ladro.

— Et tu n'es pas venu à la maison ? fit le matelot.

— C'était impossible... La prudence...

— Oui, c'est vrai.

— Et puis, cet homme que j'ai vu, Tom Fox, le détective...

— Ah ! oui, l'English... Tu as bien fait.

— Mais dis-moi vite tout ce que je veux savoir, dit Paul, dont la voix tremblait. Nous parlerons de moi après... Fanchon, est-ce vrai, ce que j'ai entendu dire, qu'elle est...

— Idiotie ?

— Oui.

— Mais non, mon bon, c'est une frime. Ah ! elle a été bien malade, à ce qu'il paraît, après l'affaire ; moi je n'étais pas encore revenu.

— Pauvre Fanchon.

— Elle a eu une fièvre... Comment ils appellent ça ?

— Cérébrale, dit Charles Joliet.

— C'est ça... Et les premiers temps sa boussole déroutait un peu. Mais elle est guérie et bien guérie. Seulement elle ne veut pas qu'on le sache, à cause de l'English... Tu comprends ?

— Tom Fox !

— Oui, Fanchon n'a qu'un but : c'est de découvrir l'assassin de cette femme. Elle a compris que l'English le connaît, qu'il était même au courant.

— Le misérable !

— Ah ! c'est toute une histoire à te raconter, mon bon. Laisse-moi d'abord te dire ce que c'est que ce brave ami, fit le fils de Goton en montrant Charles. C'est le fiancé de ta soeur.

— M. Coutard, dit le jeune chasseur, j'ai eu le bonheur de connaître Mme Céline et le bonheur plus grand encore de lui inspirer l'amour que j'avais, dès la première fois que je la vis, conçu pour elle. Sans vous connaître encore, je me suis considéré déjà comme votre frère.

Il lui tendait la main, Paul la prit et la serra avec force.

— Merci, oh ! merci ! fit-il.

Ladro, aussi ému et plus démonstratif, avec sa nature italienne, pleurait.

— Quand j'ai connu ce qui était arrivé, continua Charles, j'ai compris aussitôt que vous aviez été injustement condamné, que vous étiez innocent, et je me suis lié avec Mme Fanchon pour rechercher l'assassin de Marthe Lion.

— Et moi, comme tu penses, mon bon, ajouta Tistin, je me suis mis de la partie.

— Brave cœur ! fit Paul, en serrant de nouveau la main du fils de Goton.

— J'ai un congé de trois mois renouvelable, alors, j'ai le temps. Té, justement nous venons de faire l'ami Charles et moi, une petite visite qui, malheureusement, n'a pas abouti à grand'chose. Je viens de chez l'English.

— De chez Fox !

— Oui, de chez lui...

Charles Joliet expliqua.

— Nous avions formé le projet, d'accord avec Mlle Fanchon, d'opérer une petite perquisition chez Tom Fox.

— Oh ! *sacramento !* jura Ladro, surpris de cette coïncidence étrange.

— C'est pour cela que le détective a été retenu à dîner à Bougival. Nous étions sûrs de trouver son logement libre et nous avions pris nos dispositions pour y pénétrer sans qu'il puisse se douter de rien.

— Ma io tambiené, con l'amico Paolo... dit vivement Ladro.

— Et, mon brave, je le sais bien que vous êtes venu chez l'English, puisque j'y étais et que je vous ai vu.

Alors on s'expliqua.

Paul raconta comment Ladro, son compagnon de chaîne au bagne, l'avait fait évader avec lui. Il dit de quelle façon ils étaient unis par la haine qu'ils professent tous deux pour Tom Fox. Il exposa toutes les péripeties de leur évasion, leur retour en France, le stratagème auquel ils avaient eu recours, en se faisant passer pour sourds-muets afin de ne pas éveiller les soupçons.

Le fiancé de Fanchon, qui connaissait tout ce qui concernait Ladro, le montra sous le jour le plus favorable, pour que les crimes auxquels il avait été mêlé n'inspirassent pas trop de répulsion à ses amis.

Ladro, en effet, n'avait été dans l'affaire des chloroformistes qu'un auxiliaire que le Belge Krayer et l'espionne prussienne s'étaient attaché par force, après l'avoir compromis par une intrigue habilement conduite, et qu'ils avaient tenu sous leur joug au moyen de la menace de le perdre. Depuis, l'Italien était revenu à d'honnêtes sentiments. Il avait eu horreur de son passé. Il voulait le racheter. Le misérable pleurait abondamment pendant que Paul parlait, et il entrecoupait à chaque instant son récit par ses exclamations de reconnaissance.

Ladro, à son tour, dit comment il avait conçu le projet de s'introduire chez le détective pour rechercher dans ses papiers une preuve de la coopération de Tom Fox à l'assassinat de Marthe Lion. Il dit comment il s'était introduit chez lui, sans avoir besoin de se servir des instruments qu'il avait apportés, ayant trouvé la petite fenêtre ouverte.

Et Tistin lui raconta qu'il avait lui-même passé par cette fenêtre pour pénétrer chez l'Anglais, voulant aussi faire une petite perquisition, qui, malheureusement, n'avait pas abouti à une brillante découverte, car il n'avait trouvé qu'une lettre insignifiante d'un neveu de Tom Fox, actuellement en prison. Et encore, il allait remettre cette lettre à sa place lorsqu'il avait entendu du bruit et s'était caché.

Mais il était nécessaire de dire aussi ce qui avait amené à porter les soupçons sur le détective. Ce fut Charles Joliet qui l'expliqua. Il apprit à Paul la visite du notaire de Montargis, que Fanchon avait reçue au sujet de la succession de son grand-père.

Il exposa par suite de quelles circonstances la fille de Constantin se trouvait héritière du vicomte de Rouville. Il dit aussi que M^e Touraux, le notaire qui avait été assassiné par les chloroformistes était venu à Paris dans le but de rechercher la personne désignée comme légataire dans le testament de son client. Dès lors, la vérité apparut clairement aux yeux de Paul Coutard. Il comprit que Tom Fox avait eu connaissance de cette succession en perquisitionnant dans les bagages du notaire assassiné, et que c'est pour s'emparer de la fortune qu'il revenait qu'il avait formé le projet de l'épouser.

Alors Ladro parla des découvertes qu'il venait de faire chez Tom Fox.

Il avait trouvé une preuve évidente de la part que le détective avait prise au crime de Bougival en attirant Paul chez Marthe Lion. Il montra la lettre anonyme qu'il avait trouvée dans ses papiers.

— Oh ! le misérable ! gronda le fiancé de Fanchon. Je savais bien que cette lettre ne pouvait avoir été perdue.

Dans la lutte que j'ai engagée contre l'assassin de cette fille, cette lettre était tombée, sans que je m'en aperçusse, sur le tapis de la chambre. Il n'était venu à Bougival ce jour-là, ajoute le frère de Céline, que pour surveiller le crime qu'il avait préparé pour me perdre, pour se débarrasser de moi afin d'épouser Fanchon, l'infâme !

— Et, arrivé le premier sur le théâtre du crime, ajouta le chasseur, il a cherché cette lettre dont il vous savait porteur, il l'a trouvée, et il a pu la faire disparaître sans que personne s'en aperçoive.

— Si, si, dit Ladro, est bien cela ! Et il ajouta : Ma io ai ancora trové ouana prova qu'c'est bien l'Inglésé qui a scritto questa lettera.

— Tu as cette preuve ! lui dit Paul.

Ecco la prova, amico Paolo, répondit l'Italien en montrant la page et la feuille de papier buvard arrachés de l'agenda de Tom Fox.

Le doute était impossible. C'était bien le détective qui avait écrit cette lettre. Les dernières lignes, dont l'encre était encore fraîche, avaient été imprimées sur le papier buvard. La date de la page de l'agenda correspondante témoignait indiscutablement de l'époque à laquelle elle avait été écrite.

XXXIX

Tout s'expliquait maintenant. L'homme au long noir et à la fausse barbe qui avait été vu à Bougival quelques instants avant l'assassinat, c'était Tom Fox.

Il venait s'assurer de l'arrivée de Paul. Il s'était déguisé afin qu'on ne puisse le reconnaître. Puis il était venu chez Constantin pour être là au moment où il faudrait courir chez Marthe Lion. Il avait quitté son déguisement et il l'avait jeté à la Seine, d'où Tistin l'avait ramené en pêchant. L'erreur de l'armurier du faubourg Saint-Antoine, qui avait déclaré reconnaître en Paul Coutard l'acheteur du revolver qui avait servi à commettre le crime, s'expliquait aussi facilement. C'était Tom Fox qui avait acheté lui-même ce revolver. Habituel, par sa profession, à se grimer, il avait su se composer la ressemblance de Paul Coutard. C'est pour cela que le marchand avait cru reconnaître le jeune marqueteur.

Puis l'Anglais avait remis ce revolver à l'assassin de Marthe, puisque c'est cette arme qu'on avait trouvée. Et la fatalité s'était faite la complice de ce misérable, qu'elle avait servi au delà de ses espérances. Paul, en effet, avait arraché le revolver des mains de l'assassin, et l'arme qu'il tenait encore lorsqu'on s'était emparé de lui était devenue l'accusation la plus écrasante contre lui.

Qu'allait-on faire maintenant ? On avait bien, il est vrai, les preuves de la participation de Tom Fox à l'assassinat de Marthe Lion.

On était sûr qu'il était le complice de l'assassin. Ces preuves formelles, indéniables, pouvaient suffire pour établir l'innocence de Paul Coutard. Mais on ne connaissait pas encore l'assassin lui-même. Ne valait-il pas mieux essayer de le découvrir avant de rien faire ? Le fiancé de Fanchon et Charles Joliet émirent unanimement cet avis. Ils arriveraient bien, maintenant qu'ils étaient sur la voie, à le découvrir. Pour cela, ils se concerteraient. On établirait autour de Tom Fox une étroite surveillance. On connaîtait, petit à petit, toutes les personnes avec lesquelles le détective est en relations. Alors, parmi ces personnes, Paul désignerait l'assassin de Bougival. Il était bien sûr de le reconnaître le jour où il se trouverait en sa présence. Il l'avait bien vu le soir du crime, lorsqu'il l'avait tenu un instant qu'il lui avait arraché le revolver qui venait de tuer Marthe Lion.

— Jamais les traits de cet homme ne s'effaceront de mon esprit, déclara-t-il avec force. Je le vois toujours devant moi, comme dans cette chambre, auprès du cadavre de cette femme. Je l'ai bien dit à ceux qui m'ont jugé et ils n'ont pas voulu me croire ; ils ont appelé ça mon système de défense. Ils ont dit que j'inventais l'existence d'un complice pour essayer de me

disculper... Ah ! le jour où je le verrai, je le reconnaîtrai sûrement et c'est moi-même qui le livrera à la justice avec son infame complice, avec ce misérable qui a ouït me perdre.

Et Paul ajouta :

— Il y a un signe auquel je le reconnaîtrai : l'assassin de Marthe Lion a une grosseur au poignet. Je l'ai senti sous mes doigts lorsque je l'ai saisi et que je l'ai tenu un instant. Je l'ai saisi par le poignet et je me suis jeté sur lui pour le déshabiller. Cette grosseur doit être visible. Ce sera une marque qui confirmera ma certitude lorsque je l'aurai reconnu.

Alors on conjectura sur ce qu'il y avait à faire pour réussir. On se distribua les rôles. Charles Joliet, qui devait paraître le moins suspect à Tom Fox, se lierait avec lui ; il simulerait à son égard une vive amitié. Peut-être arriverait-il ainsi à voir les personnes qu'il connaissait, ou tout au moins à savoir leurs noms.

Tistin exercerait sur le détective une surveillance extérieure. Il s'appliquerait à savoir s'il recevrait des lettres, à établir ses relations avec les personnes éloignées.

Car il était bien possible que l'assassin de Marthe Lion eût quitté Paris et même la France. Il était peut-être à l'étranger.

Or, le crime de Bougival ne lui avait pas profité, puisque rien n'avait été volé chez Marthe Lion.

Cet homme devait donc, selon toute probabilité, être en correspondance avec Tom Fox, qui lui envoyait certainement de l'argent.

Quant à Paul et à Ladro, ils ne pouvaient pas agir aussi ouvertement que Tistin et Charles Joliet, obligés qu'ils étaient de se cacher. Mais ils pourraient agir dans une autre sphère qu'eux. Ils s'appliqueraient à étudier les antécédents du détective. Ils rechercheraient l'assassin de Bougival parmi les anciennes connaissances de Tom Fox. Ils iraient en Angleterre, s'il le fallait pour cela.

Mais, en attendant, qu'allait-on faire à l'égard de Fanchon, de Mme Coutard et de Céline ?

Il fallait bien leur dire ce que Paul était devenu. Depuis qu'elles avaient eu connaissance de l'évasion, elles étaient très inquiètes. Avec quelle joie alleraient-elles apprendre que Paul était près d'eux, que son salut était assuré. Oh ! il n'y avait rien à craindre d'elles. Leur affection, le désir ardent de le revoir et de l'embrasser ne leur ferait commettre aucune imprudence.

Paul brûlait de revoir sa fiancée, ayant été aussi cruellement séparé d'elle. Mais il saurait s'imposer le sacrifice nécessaire de s'en tenir éloigné. Il aurait la force de contenir son amour. Le succès en dépendait.

XL

Les premières lueurs de l'aube commençaient à poindre lorsqu'on se sépara. Toutes les dispositions étaient prises. On pourrait écrire à Paul sous le nom de Louis Duchesne, qu'il avait pris, car il n'aurait pas été prudent de venir souvent à Nogent.

Paul lui-même, s'il avait à écrire, agresserait ses lettres à Charles Joliet, soit chez son père, rue de Tournon, soit à son régiment, à Saint-Germain-en-Laye. Il demandait même que Tistin voulut bien prier Fanchon de lui écrire. Cette lettre calmerait son impatience. Tistin le lui promit.

Après avoir repris le train pour la gare de la place de la Bastille, le fils de Goton et le fiancé de Céline se firent conduire en voiture à la gare Saint-Lazare. Tandis que Tistin reviendrait à Bougival, Charles Joliet rejoindrait sa garnison.

A peine revenu chez sa mère, Tistin fut interrogé. Il s'était demandé déjà comment il allait s'y prendre pour annoncer la grande nouvelle.

— Eh bien ! demanda Fanchon, as-tu découvert quelque chose ?

— Ah ! té, pour sûr que j'en ai fait une de découverte, répondit notre mériotional, et une qui complète.

J'ai trouvé... té, faut que vous le deviniez, l'une ou l'autre. Dites un peu, pour voir.

— Comment veux-tu qu'on devine ? dit Goton.

— Une lettre ? demanda Mme Coutard.

— Bien mieux.

— Un portrait ? fit Céline.

— Encore plus fort ! répondit Tistin, souriant de l'intrigue qu'il causait et heureux de la surprise qu'il allait produire. C'est ni une lettre, ni un portrait, ni une chose quelconque.

— Mais alors ? dit Fanchon.

— C'est un homme que j'ai trouvé.

— Un homme ! Chez Tom Fox ?

— Presque.

— Voyons, explique-toi, dit la fille de Constantin.

— Eh bien ! té, je vais vous le dire. J'ai trouvé mon petit frère Paul.

— Paul ! s'écria la mère.

— Lui-même ! maman Coutard.

— Paul ! s'écria Fanchon, avec un saisissement inexprimable.

— Oui, Paul... ce brave Paul...

— Mais où l'as-tu vu ? Où est-il ? Comment l'as-tu trouvé ?

Tout le monde interrogait à la fois.

— Espère ! espère ! fit Tistin. Je vais tout vous dire, as pas peur.

Le jeune matelot fit alors le récit des faits que nous connaissons. Il raconta l'évasion de Paul et de Ladro.

Il expliqua les prudentes et parfaites précautions qu'ils avaient prises pour ne pas être découverts, cachés à Nogent sous des noms d'emprunt, s'astreignant à jouer le rôle de sourds-muets.

Il exposa comment Charles et lui avaient été conduits jusqu'à eux, en suivant l'Italien, qu'ils avaient vu pénétrer dans le logement de Tom Fox. Il dit aussi les preuves que Ladro avait découvertes : la lettre anonyme retrouvée et la feuille de buvard qui attestait indéniablement que le détective en était auteur.

L'indignation éclatait pendant qu'il parlait, chez ces quatre femmes, qui aimait Paul à des titres si chers. Tistin détailla encore les conventions que l'on avait faites, le rôle que chacun s'était assigné pour arriver à découvrir l'assassin de Marthe Lion.

Fanchon l'écouta silencieusement. Elle conjecturait dans son esprit sur ce qu'il y avait à faire. Elle examinait les dispositions qui étaient prises et évaluait les chances qu'elles présentaient. Sans doute sa perspicacité policière avait trouvé autre chose pour compléter ce plan, car un éclair de résolution brilla dans ses prunelles. Aussitôt elle prit une feuille de papier et écrivit :

Bon courage.

Ne t'étonne de rien de ce que tu verras.

Sois prêt à tout ; celle qui t'aime plus que la vie travaille à ton salut.

Elle ne signa pas, mit ce papier sous enveloppe et fit écrire l'adresse par Tistin.

Le fils de Goton alla lui-même porter la lettre à la poste à Paris, lorsqu'il y retourna le soir même pour commencer les investigations dont il était chargé. On agissait ainsi avec la plus extrême prudence.

— Maintenant, dit la fille de Constantin, à mon tour d'agir.

Goton la regarda avec une surprise mêlée d'émotion.

— Que vas-tu faire ? demanda-t-elle.

— Je veux aider Paul dans sa tâche. Je veux trouver l'assassin de Mme Marthe, le complice de ce misérable qui a voulu l'envoyer à l'échafaud.

— Mais est-ce que ce que Paul, M. Charles et Tistin vont faire ne suffit pas ? demanda la mère de Céline.

— Non, maman Coutard, non, répondit Fanchon. Il y a quelque chose qu'une femme seule peut faire, et c'est moi qui le ferai.

— Où vas-tu donc aller, questionna Céline, qui avait compris qu'elle s'apprêtait à sortir.

— Je vais à Paris.

— Seule ?

— Non. Tu viendras avec moi. Goton.

— J'irai au bout du monde avec toi, répondait l'excellente femme.

— Nous partirons demain. Tu vas dire aux personnes que tu connais que le docteur Prélat m'a ordonné un traitement que je ne puis suivre que dans une maison de santé ; cela expliquera notre absence.

— Tu vas donc nous quitter pour plusieurs jours ? interrogea Mme Coutard.

— Oui, maman Coutard, pour quelques jours.

— Et tu resteras à Paris ?

— Tout le temps.

— Et moi ? demanda Goton.

— Tu seras avec moi ; je te dirai ce que tu auras à faire.

« C'est donc bien entendu, dit la fille du policier en s'adressant à Céline et à sa mère, si Tom Fox ou tout autre s'étonnait de ne plus nous voir, vous diriez ce qui est convenu.

— C'est entendu, répondit la mère de Paul.

— Mais, dit Céline, tu nous donneras de tes nouvelles ?

— J'écrirai à M. Charles. Les lettres seront plus sûrement adressées à son régiment. Il vous tiendra au courant de ce que je ferai.

Goton accompagna fidèlement ce que Fanchon lui avait dit. Elle raconta partout que le médecin avait prescrit un traitement que « sa fille » allait suivre dans une maison de santé aux environs de Paris. Une visite que le docteur Prélat fit à la maison donna précisément toute vraisemblance à cette nouvelle.

Fanchon n'avait pris pour tout bagage, qu'une valise. Elle partit avec Goton aussitôt après le déjeuner. Elle eut, en traversant Bougival pour aller prendre le tramway à vapeur, cette expression idiote du visage qu'elle savait imiter si parfaitement.

Les gens qui la virent, et qui avaient une grande sympathie pour elle, disaient :

— Cette pauvre Fanchon l'Idiot, Dieu fasse qu'elle

acheté, au Pont-Neuf, un vêtement civil qu'il portait d'une façon réellement cocasse.

Paul était seul à Nogent, en train de travailler, lorsqu'une voisine habitant le rez-de-chaussée de sa maison lui apporta la lettre de Fanchon que le facteur venait de remettre.

Le faux sourd-muet exquaissa un remerciement par gestes et il déchira l'enveloppe. Il reconnaît l'écriture de sa fiancée. Aussitôt le pauvre garçon, pâliissant, porta avec l'ervor la lettre à ses lèvres et il y déposa un baiser.

— Toi, ma bien-aimée, dit-il, que tu es bonne d'avoir tout de suite pensé à moi !... Oh ! ma Fanchon, combien je t'aime !...

Puis il lut le billet. Qu'est-ce que Fanchon allait faire ? Que voulait-elle dire en la prévenant d'être prêt à tout, de ne s'étonner de rien ?

Une vague inquiétude germa dans son esprit. S'il allait lui arriver malheur !... Si, pour travailler à son salut, elle s'exposait à un danger !...

Mais, malgré tout, la confiance dominait ses angoisses et ses craintes. Il connaissait Fanchon.

Il savait qu'elle avait hérité de son père les brillantes facultés qui avaient fait de Constantin l'un des plus fameux limiers de la Sureté générale.

Mais Paul était impatient de savoir quelque chose. Il allait lui tarder maintenant d'avoir des nouvelles.

Arrivée à Paris avec la bonne Goton, qui n'avait encore eu aucune explication sur ce que la fille de Constantin comptait faire, Fanchon avait songé à prendre toutes ses précautions pour que personne ne la suivît.

Elle dit à Goton :

— Nous allons sortir de la gare par la rue d'Amsterdam et nous y rentrerons par la cour du Havre. Tu iras au guichet de la ceinture et tu prendras deux billets de première classe pour la station de l'avenue de Clichy.

— Avenue de Clichy, répéta Goton afin de bien s'en souvenir.

— En wagon, ajouta la fille de Constantin, si nous sommes seules, comme je l'espère, car il n'y a pas grand monde en première, je pourrai commencer à t'expliquer ce que nous allons faire.

On fit comme il venait d'être dit. Goton et Fanchon arrivèrent sur le quai d'embarquement du train de ceinture au moment où le train allait partir ; les employés fermaient les portes. Le compartiment des dames seules était libre : elles s'y installèrent.

A Courcelles, où elles changèrent de train pour prendre celui de la rive droite, elles eurent encore la même chance.

Alors Fanchon put parler.

— Eh bien ? alors ?... demanda Goton, que le projet de Fanchon préoccupait.

— Mon but, répondit la fiancée de Paul, est de savoir ce que faisait Mme Marthe avant de venir à Bougival. Je veux connaître les personnes qu'elle fréquentait, hommes ou femmes, et pour cela, ma bonne Goton, j'ai besoin de prendre certaines dispositions que tu vas comprendre.

Après un court silence, Fanchon reprit :

— Lorsque Mme Marthe * connut M. Desmonds, l'amant qui lui a acheté la villa de Bougival, elle appartenait au monde des filles galantes, n'est-ce pas ?

— Oui, elle était une cocotte, comme on dit.

— Eh bien ! c'est dans le monde de ces filles qu'il me faut chercher les personnes qui peuvent me renseigner.

Fanchon sourit.

— Je vais tout simplement me mettre du monde auquel Mme Marthe appartenait.

— Toi !

— Tu verras.

— Oh ! je sais bien que tu es capable de tout, répondit l'excellente femme avec une conviction absolue.

— Nous allons louer un petit appartement meublé dans le quartier qu'habitait la maîtresse de Desmonds, expliqua Fanchon : je passerai pour être une de ces femmes, et toi tu auras l'air d'être ma bonne.

— Ah !... sainte Vierge... Tu feras ça ?

— Ne faut-il pas trouver l'assassin dont Paul expie le crime ? Eh bien ! il nous faut en prendre les moyens. La justice ne s'est préoccupée de rien ; elle n'a fait aucune recherche parce que, trompée par les apparences, déroutée par l'inféale coïncidence que l'odieuse machination de Tom Fox a créée, elle croyait tenir le véritable coupable. Ce que la justice n'a pas fait, moi, je dois le faire.

Et la fille de Constantin ajouta, avec un éclair dans les yeux :

— Ah ! si je n'avais pas été malade, il y a longtemps que je l'aurais fait... Paul n'aurait pas été condamné et il n'aurait pas été envoyé au bagne.

— Alors, dit Goton, on te prendra pour une cocotte ?

— Que m'importe ! Est-ce qu'il m'est permis de reculer devant quelque chose ?

— Pourvu que tu réussisses !

— Tu vois que nous sommes en bon chemin, dit Fanchon.

— Oui, nous savons déjà que c'est M. Fox qui a écrit la lettre qui a attiré Paul chez Mme Marthe.

— Nous en avons la preuve.

Puis, tandis que ses regards s'animaient :

— Ce misérable ! ajouta la fiancée de Paul. Je comprends bien à peu près ce qu'il devait y avoir dans cette lettre ! Je me doute bien du mobile infâme qu'il a inventé pour être sûr que Paul était chez Mme Marthe.

— Que crois-tu donc ? demanda Goton, qui comprit l'irritation de la jeune fille.

— Il faut qu'il lui ait dit dans cette lettre que je me conduisais mal, répondit Fanchon. Que j'étais amie avec Mme Marthe et que j'allais le soir chez elle, ajouta la fille de Constantin ; car il n'y avait que cela qui pouvait lui assurer que Paul y viendrait pour m'épier et me surprendre.

— Mais cet homme est le pire des gredins !

— Ce que mon pauvre Paul doit avoir souffert en croyant cela... car on est toujours porté à croire le mal.

— Oh ! oui, oui, ma fille, c'est bien vrai... Ce pauvre Paul !

Et, revenant à la résolution que Fanchon venait de lui exprimer, l'admirant avec une stupéfaction naïve :

— Comme ça, fit la mère de Tistin, tu es décidée... tu vas passer pour une de ces femmes ?

— Oui, il le faut, répondit la fille du policier. Ce n'est qu'ainsi que j'arriverai à quelque chose. Je me donnerai comme une ancienne amie de Mme Marthe, et je connaîtrai ceux qu'elle fréquentait. Oh ! je réussirai, va, tu verras.

Goton et Fanchon quittèrent le train de ceinture à la station de l'avenue de Clichy.

Un regard suffit à la jeune fille pour s'assurer qu'il n'y avait autour d'elle personne qui la connaissait. On descendait sur l'avenue, où l'on prit l'omnibus qui va à l'Océan, et on quitta à la place Moncey, afin de descendre à pied les rues de ce quartier que le demi-monde a fait sien, et après quelques recherches on trouva, dans la rue de Navarin, un petit appartement meublé composé de trois pièces.

Fanchon l'arrêta en payant un mois de loyer. Goton se chargea d'aller chercher une malle qu'on avait laissée à la gare.

Pendant ce temps, Fanchon prendrait, de son côté, une voiture et irait au Louvre, où elle était sûre de trouver, tous prêts et confectionnés, divers objets de toilette qui lui étaient indispensables. Le soir même, tous les préparatifs étaient achevés.

XLII

Charles Joliet était arrivé aisément à ce qu'il voulait. Il lui avait été facile de rencontrer Tom Fox, car il savait où il fréquentait. L'Anglais avait paru très à l'aise de cette rencontre, qui avait l'air absolument fortunée. Il tenait, en effet, à se valoir l'amitié du fiancé de Céline, pensant qu'il pourrait ainsi lui être utile auprès de Fanchon.

Aussi fut-il empressé, affable, charmant.

Il invita Charles à dîner avec lui dans un des restaurants des boulevards, et il le conduisit ensuite au cercle anglo-américain en lui faisant délivrer une carte d'étranger. Ils passèrent la soirée ensemble.

Les jours suivants, ils se retrouvèrent encore, s'inventant mutuellement, tantôt l'un, tantôt l'autre. Charles Joliet étudiait toutes les personnes que le détective connaîtait. Il le questionnait sur elles, comme s'il était mu par le sentiment bien explicable de curiosité d'un homme qui cherche à connaître les personnages d'un monde nouveau pour lui.

L'Anglais, qui ne voyait rien que de très naturel dans ce désir, se prêtait complaisamment à ses questions. Mais tous les renseignements qu'il lui donnait ne faisaient pas avancer d'un pas les recherches auxquelles le fiancé de Céline se livrait.

Les personnes dont Tom Fox lui parlait étaient presque toutes des étrangers, des Anglais, des Américains pour la plupart, riches, portant des noms connus, incapables d'être l'assassin de Bougival.

D'autres appartenaiient à la classe des escrocs, des voleurs et chevaliers d'industrie cosmopolites qui viennent chercher à Paris des occasions avantageuses d'exercer leurs talents et des dupes faciles. Mais parmi ceux-là également que notre détective surveillait et signalait à l'occasion, il ne s'en trouvait pas de capable d'un crime tel que l'assassinat de Marthe Lion.

Dès le troisième jour de son installation à la rue Navarin, Fanchon fut servie par une chance incroyable.

Le soir, elle sortait seule et se rendait dans les théâtres de genre que fréquentent les marchandes de sourires. Elle alla au Palais-Royal ce jour-là. Pendant le second entr'acte, en se promenant dans le foyer, elle aperçut M. Desmonts, l'ex-amant de Marthe Lion.

Elle le reconnut du premier coup, car elle l'avait vu quelquefois à Bougival.

Le banquier ne se souvint certainement pas d'elle ; c'est à peine, du reste, s'il l'avait entrevue et il n'avait sûrement pas remarqué. Il se promenait, en suivant une femme.

Le vieux beau, privé de sa maîtresse, s'était senti encore capable de courir quelques aventures galantes. Il était en chapeau gris de haute forme, en redingote noire et en pantalon clair. Les mains gantées, réunies derrière le dos, tenaient une canne à poignée d'ivoire et à virole d'or.

Un monocle de cristal était fixé dans son œil droit.

Sa moustache, bien ondulée par un coup de fer savant, se retroussait en pointes conquérantes. Ses cheveux frisés se partageaient sur le derrière de la tête. Des qu'il aperçut Fanchon, il la remarqua.

Il rajusta son monocle, la détailla d'un regard de connaisseur, et, séduit par sa beauté, il abandonna aussitôt la poursuite commencée pour s'attacher à elle. Il la suivit dans les couloirs jusqu'au commencement du troisième acte, et lorsqu'elle eut repris sa place, il se rendit à la sienne, aux fauteuils d'orchestre, et il se retourna, armé de sa lorgnette, pour la voir à son aise.

A peine l'acte fut-il achevé qu'il remonta au couloir des fauteuils de balcon, décidé à l'accoster.

Fanchon avait su prendre, par sa toilette et par son allure, le genre et le chic des femmes dont elle jouait le rôle et au milieu desquelles elle se trouvait.

Elle portait une toilette crème garnie de dentelles et de broderies d'or au col, aux poignets, aux épaules et au plastron du corsage qui moulaient sa taille. Elle avait un grand chapeau noir garni de plumes blanches, d'où s'échappaient les mèches frisottantes de sa brune chevelure. Son maquillage était irréprochable.

En passant, elle laissait derrière elle une pénétrante senteur d'Ylang-Ylang qui grisait.

M. Desmonts lui adressa un sourire, au moment où elle tournait la tête de son côté.

L'attitude de Fanchon l'encouragea, car aussitôt il dit :

— Comment avez-vous donc fait, mignonne, pour être aussi jolie que ça ?

Et il passa son bras sous le sien. Fanchon le laissa faire, souriante.

Elle dit à son tour :

— Vous trouvez ?
 — Je vous trouve adorable, dit le vieux beau avec feu.
 Voulez-vous me permettre de vous offrir à souper ?
 — Je veux bien. Je voulais justement m'en aller.
 — Sans attendre la fin ?
 — Oh ! il n'y a plus qu'un acte.
 — Eh bien, partons. Avez-vous quelque chose au vestiaire ?

— Oui, ma jaquette.

Elle remit son numéro, et M. Desmonts alla lui-même trouver l'ouvreuse pour la retirer.

Ilaida ensuite Fanchon à passer sa jaquette, et ils sortirent ensemble du théâtre.

Le banquier donna l'ordre à son laquais, qui attendait sous les galeries, de faire avancer sa voiture. Puis il dit à Fanchon :

— Voulez-vous que nous allions souper au Bois ?
 — Je veux bien, répondit la fille de Constantin.

Et, après avoir pris place à côté d'elle dans la victoria, M. Desmonts dit au domestique :

— A la Cascade.

Le trajet se passa en conversation. L'ex-amant de Marthe Lion avait pris la main de Fanchon et la tenait dans les siennes, la complimentant sur sa beauté, lui disant les galants sentiments qu'elle lui inspirait.

La fiancée de Paul Coutard jouait son rôle à merveille.

— Je ne vous ai jamais vue au Palais-Royal, dit ensuite M. Desmonts.

— Ce n'est pas étonnant, répondit Fanchon, je n'y vais jamais.

— Où allez-vous ordinairement ?
 — Le plus souvent, je vais à l'Opéra.

— Ah ! c'est ça ; je n'y vais que pour les bals masqués.

— C'est donc là que je vous ai vu, dit alors la fille du policier.

— Moi !

— Oui, l'année dernière.
 — En effet, j'y étais.

— Avec une petite femme assez jolie... avec une de mes amies, par le fait.

M. Desmonts fut surpris. Fanchon savait à quoi s'en tenir.

Elle avait travaillé au costume de bal que Marthe Lion s'était fait à cette époque.

Elle ajouta :

— C'est ce qui fait que je trouvais que vous ne m'étiez pas inconnu.

— Comment, vous connaissiez la femme qui était avec moi ? demanda le banquier au comble de l'étonnement.

— Marthe ! Je vous crois, c'était une de mes amies.
 — Elle était ma maîtresse.

— Elle m'a souvent parlé de vous, autrefois, quand elle habitait Paris... Alors, vous êtes banquier ?

— Précisément.

Et M. Desmonts demanda :

— Comment vous appelez-vous donc ?

— Fanchon.

— Un bien joli nom !

— Il vous plaît ?

— Assurément... Tout ce qui se rapporte à vous me plaît.

— Et Marthe ! dit Fanchon, vous l'avez donc lâchée ?

— Comment, vous ne savez pas ?

— Quoi donc ?

— Elle est morte.

— Marthe !

— Oui. Elle a été assassinée.

— Ah ! que me dites-vous là !

M. Desmonts raconta la fin tragique de son ancienne maîtresse. La conversation se continua sur ce sujet jusqu'au moment où l'élegantev voiture du banquier s'arrêta devant l'établissement où l'on devait souper.

Le banquier se fit donner un cabinet particulier au premier et comme il faisait un temps superbe, un air très doux, Fanchon demanda qu'on laissât ouverte la porte-fenêtre qui communiquait avec le balcon.

Un fin souper fut servi. La fiancée de Paul toucha à peine aux plats exquis qu'on lui présenta. Elle alléguait que la nouvelle de la mort de son amie l'avait un peu bouleversée et lui avait coupé l'appétit. En même temps elle reprit ce sujet de conversation. Elle voulait savoir tout ce qui concernait Marthe Lion.

— Il y a longtemps, n'est-ce pas, demanda-t-elle, que vous l'aviez ?

— Il y a près de huit ans que nous étions ensemble.

— Mais, à Paris, elle avait un autre amant ?

— Avant que je la connaisse ?

— Oui.

— Je l'ai connue, la pauvre fille, par l'intermédiaire du coulisseur de mon agent de change dont elle était la maîtresse.

— En effet, je me souviens de son coulisseur, dit Fanchon, qui était en effet heureuse des découvertes qu'elle faisait.

— Vous avez connu M. Leduc ?

— Parfaitement. Je l'ai vu chez Marthe...

— Rue Lafayette.

— C'est ça ; et nous avons fait plusieurs parties ensemble.

La fille de Constantin notait soigneusement tout ce qu'elle apprenait dans son souvenir.

Le banquier raconta comment il avait connu Marthe Lion, qu'il avait « soufflée » à Leduc, en lui offrant de l'installer dans un hôtel du quartier de la Muette.

Mais Fanchon poursuivait son enquête.

— Ma foi, dit-elle, Marthe en avait fait entant que vous, car, avant de demeurer rue Lafayette...

— Quand elle était rue des Martyrs ?

— Oui. Eh bien ! elle avait elle-même soufflé M. Leduc à une de ses amies.

— Ah ! je ne savais pas ça. Je sais qu'avant Leduc elle avait un médecin...

— C'est ça.

— Le docteur Mauret qui la quitta pour se marier.

— Oh ! mais, vous savez toute son histoire ! s'écria Fanchon.

— Quand on a vécu huit ans ensemble...

— C'est juste.

— Elle m'a raconté tout ça.

— Comment a-t-elle commencé ? demanda la fille du policier. Voyons si elle m'a dit la vérité.

— Elle a commencé, comme presque toutes les jeunes filles sans expérience, répondit M. Desmonts, comme toutes celles qui sont trop jolies pour être pauvres, qu'attire la vie de plaisirs que leur condition leur refuse lorsque leur beauté les y a vouées à l'avance.

— Marthe était tout bonnement la fille de braves gens qui étaient concierges, je ne me rappelle plus où.

— A Montrouge, dit Fanchon, qui savait que Marthe écrivait quelquefois à ses parents pour leur envoyer de l'argent.

— C'est bien ça, dit le banquier.

Et il reprit :

— Elle travaillait dans un atelier. Elle était modiste.

— Moi aussi. Nous travaillions ensemble...

— Rue de Vaugirard.

— Oui, rue de Vaugirard. Seulement, quand j'ai quitté, elle y était encore. Je l'ai retrouvée, quelques années plus tard, lorsqu'elle avait pour amant un jeune homme... Voyons, celui qu'elle avait devant le docteur Mauret ?

— Ah ! oui, un étudiant.

— Justement.

— Un Hongrois.

— Il avait un drôle de nom : fit Fanchon, comme si elle essayait de le chercher dans ses souvenirs.

— Oui, monsieur... dit à son tour le banquier en faisant un effort de mémoire ; monsieur... Ma foi, je ne me rappelle plus.

— Peu importe.

— Elle servait alors dans une brasserie, au Louis XIII rue Monsieur-le-Prince.

— Partanement. C'est là qu'elle avait connu son étudiant.

— Marthe avait eu un premier amant, mauvais sujet qui avait abusé d'elle, qui l'avait connue lorsqu'elle était ouvrière, car il habitait la même maison...

— Ah ! je sais, fit Fanchon : c'est ce...

— Ce nommée Rolland, compléta le banquier.

Ce nom frappa la fille du policier.

M. Desmonts ajouta :

— Un triste personnage que ce Rolland ! un chevalier d'industrie, un escroc, un homme qui vivait aux dépens de Marthe.

— Ce fut, m'a-t-elle dit, son premier amant.

— C'est lui qui la débaucha.

— C'est bien comme ça qu'elle m'a raconté.

— Il fut condamné, poursuivit M. Desmonts, et c'est pendant qu'il était en prison que Marthe entra à la brasserie Louis XIII.

— Où elle fit la connaissance de son étudiant hongrois.

Alors, le banquier demanda :

— Eh vous, ma petite Fanchon, est-ce aussi en brasserie que vous avez débuté ?... Car vous êtes Parisienne, n'est-ce pas ?

— Oui, je suis Parisienne, répondit la fille de Constantin.

— Et peut-on savoir quel a été votre début ?

— Mon Dieu, oui, je peux vous le dire... Vous tenez à le savoir ?

— C'est toujours drôle, c'est toujours amusant ! fit M. Desmonts. On se rappelle avec plaisir les époques difficiles, lorsqu'elles sont loin et qu'on s'est élevée comme vous y prédestinait du reste votre beauté.

— Moi, dit Fanchon, ce n'est pas en brasserie que j'ai commencé.

— Où donc ?

— J'ai connu un brave garçon, qui était mon frère de loi... le fils de ma nourrice...

— Qui vous a séduite ?

— Non.

— Vous l'avez aimé ?

— Beaucoup.

— Et vous vous êtes donnée à lui ?

— Non.

— Vous ne l'aimiez donc plus ?

— Si... Je l'aime encore !

— Bah !

— Il n'a pas été mon amant

— Pas possible !

— Il est devenu mon fiancé.

— Ah ! Etonnant ! Et vous l'avez épousé, alors ?

— Non, pas encore...

— Comment ! pas encore ?

— Nous devions nous marier, dit Fanchon avec un imperceptible sourire, lorsque le pauvre garçon a été arrêté et condamné, quoique innocent, pour un crime qu'il n'avait pas commis.

— Ah ! c'est malheureux.

— Il se nommait Paul Coutard.

M. Desmonts sursauta.

— Vous dites ? fit-il.

Fanchon répéta.

— Paul Coutard.

Et comme le banquier, saisi de stupeur, la regardait avec les regards fixes de ses yeux largement ouverts, elle ajouta :

— Il fut pris pour l'assassin de Marthe Lion.

— Mais alors, fit M. Desmonts, vous êtes...

— Je suis la fille de M. Constantin, la voisine de Mme Marthe, et je ne suis pas ce que vous avez cru, ce que je parais être.

L'ex-amant de Marthe se demandait s'il rêvait.

— Je suis à la recherche du coupable, de l'assassin véritable continua l'admirable jeune fille, et c'est pour

le découvrir que j'ai pris ce costume, que je me suis décidée à jouer ce rôle, que j'ai réussi à vous rencontrer, et que je vous ai fait raconter l'histoire de Mme Marthe, pensant que je parviendrais à découvrir celui qui l'a assassinée parmi les gens qu'elle a connus. Je poursuis la réhabilitation de mon fiancé, du malheureux que j'aime de toutes les forces de mon âme et qui expie le crime d'un autre. Voilà la vérité.

— Vous êtes admirable ! s'écria M. Desmonts avec enthousiasme.

Fanchon souriait. Elle prit la main du banquier.

— Me pardonnez-vous ma supercherie ? demanda-t-elle.

— Si je vous pardonne ! fit M. Desmonts. Mais je vous approuve et vous félicite... Oh ! oui, oui, vous êtes admirable !... Comment ce pauvre garçon qui a été condamné était innocent ?

— J'en réponds !

— Et c'est votre fiancé ?... Vous l'aimez ?

— De toutes les forces de mon âme ! répondit la fiancée de Paul avec une ardente assurance.

M. Desmonts était pénétré d'admiration pour le caractère de la jeune fille. Il se sentait en même temps plein de respect pour elle. Il ne regrettait pas l'aventure. Il avait aimé Marthe Lion.

L'accent de Fanchon avait suffi pour le convaincre. Sur sa parole, il croyait maintenant que Paul Coutard n'était pas l'assassin.

— Que puis-je faire pour vous aider dans votre noble tâche ? demanda-t-il.

— Vous pouvez encore me fournir quelques renseignements, répondit-elle.

— Volontiers, dites.

— Les derniers amants de Mme Marthe m'inquiètent peu ; aucun d'eux ne peut être l'assassin que je cherche.

— Non, je ne le crois pas, dit le banquier. L'étudiant hongrois est retourné dans son pays ; le docteur Maurel est marié, établi à Versailles ; et mon coullissier Leduc, est mort l'année dernière.

— Reste ce Rolland. Le connaissez-vous ?

— Je ne l'ai jamais vu.

— Je sais, dit M. Desmonts avec quelque hésitation, qu'il a revu celle pauvre Marthe pendant qu'elle était avec moi, soit à Passy, soit à Bougival.

— Il l'a revue ?

— J'en suis sûr. Je n'ai jamais voulu en parler à Marthe ; j'ai fait comme si je ne voulais rien, parce que je ne voulais pas lui causer de la peine, et parce que je savais, du reste, qu'elle avait cet homme-là en horreur.

— Il l'exploitait.

— C'est certain.

— Et elle lui a sans doute refusé de l'argent ?

— Elle lui en a donné d'abord : je l'ai su par mon valet de chambre qui les a vus ensemble, un jour, à Bougival. Mon valet de chambre était venu pour s'amuser. Marthe canotait, se distrayant comme elle pouvait, pendant que j'étais en voyage. Ce Rolland vint à elle ; ils causèrent quelque temps et Marthe lui remit l'argent qu'elle avait sur elle...

— Ah ! si vous aviez dit cela à la justice lorsqu'on fit l'enquête, s'écria alors la fille de Constantin, mon pauvre Paul n'aurait pas été condamné.

— Si cet homme est l'assassin, c'est vrai, répondit le banquier. Mais l'étais comme tout le monde : je croyais que le coupable était ce malheureux qu'on prétendait avoir pris en flagrant délit.

Fanchon raconta alors comment les choses s'étaient passées. Elle dit par quelle machination infernale Paul Coutard avait été attiré chez Marthe Lion. Elle eut soin seulement de ne pas prononcer le nom de Tom Fox.

M. Desmonts ne connaissait pas ce Rolland. Il ne pouvait savoir s'il était en relations avec le détective. Il ne saurait lui fournir à ce sujet aucun renseignement utile.

Le banquier comprenait maintenant la cause de l'erreur commise par les juges de Paul Coutard. Il voulait aider Fanchon à découvrir les preuves réelles du crime.

— Non, laissez-moi agir seule, dit la fille du policier.

Je sens, au reste, que je touche au but. Et puis, je veux que ce soit à moi seule que Paul doive son salut. Dès demain, je me lancerai sur la piste de ce Rolland et je saurai tout ce qui le concerne.

— Puissiez-vous réussir !

— Je sais déjà où il est en ce moment.

— Vous le savez !

— Il est en prison, à la maison centrale de Gaillon. Fanchon, avec une déduction admirable et une perspicacité réelle, avait déjà compris que ce Rolland était le même que le détenu dont Tistin avait trouvé une lettre dans le secrétaire de Tom Fox.

Ce ne pouvait être que lui.

Ce titre « mon oncle » que Rolland connaît au détective dans sa lettre ne l'avait pas égarée un seul instant.

Elle avait compris que le condamné ne l'avait pris que pour justifier sa correspondance avec l'Anglais, puisqu'il est interdit aux détenus des maisons centrales de correspondre avec d'autres personnes que les membres de leur famille. Rolland était bien l'assassin de Marthe, selon ses subtiles conjectures. Il écrivait à Tom Fox pour avoir de l'argent et l'Anglais devait lui en envoyer pour payer sa complicité dans le crime de Bougival.

— En prison ! fit M. Desmonts.

— Oui, en prison.

— Cet homme est bien l'assassin de Marthe, allez ; vous ne vous trompez pas ?

— Oh ! non, j'en suis sûre.

— Vous allez le dénoncer, n'est-ce pas ?

— Dès que j'aurai toutes les preuves.

— Je voudrais tant vous être utile !

— Vous pouvez me rendre un service, dit alors Fanchon.

— Lequel ? dites vite.

— Pouvez-vous me prêter votre voiture ?

— Volontiers.

— Jusqu'à demain ?

— Tant que vous voudrez.

— Mais vos chevaux sont peut-être fatigués ?

— Non, ils ne sont pas sortis aujourd'hui. Je ne les ai pris que pour venir au théâtre.

— Ils feront bien une vingtaine de kilomètres, alors ?

— Ils en feront cinquante s'il le faut ; d'ailleurs, il y en a d'autres à l'écurie, et si vous en avez besoin...

— Merci.

— Disposez-en comme s'ils étaient à vous.

— Eh bien ! partons.

M. Desmonts sonna, régla l'addition et on partit. Le banquier quitta la fille de Constantin à quelques pas de son hôtel et, après avoir serré la main de Fanchon, il dit à son cocher :

— Conduisez madame où elle vous dira. Vous irez tout ce qu'elle vous commandera.

Les domestiques de M. Desmonts étaient habitués à ses fantaisies et à ses aventures galantes :

— Où faut-il conduire madame ? demanda le cocher debout sur le côté de la victoria.

— A Nogent.

Fanchon salua le banquier et la voiture fila emportée par ses deux superbes coursiers.

XLIV

De la lumière brillait à travers les persiennes de la fenêtre de Paul Coutard. Le jeune marqueteur, ayant des commandes pressées, travaillait assez souvent la nuit. Cela lui permettait, non seulement d'être exact pour son ouvrage, mais encore d'être libre pendant le jour pour le cas où il aurait besoin de sortir.

Le roulement de la voiture attira son attention et comme il travaillait près de la fenêtre, il regarda sans se déranger à travers les lames des persiennes. La victoria s'était arrêtée. Fanchon en descendit.

— Allez m'attendre près du pont du chemin de fer, dit-elle au cocher.

Puis, se tournant vers la maison, elle fit un signe.

Paul intrigué, ne la reconnaissant pas, regarda avec plus d'attention. Il voyait une femme blanche.

Il se souvint tout à coup de la lettre de Fanchon lui disant : « ne t'étonnes de rien. »

— Elle ... pensa-t-il, serait-ce possible ? ...

Il entra et ouvrit les persiennes. Fanchon continua ses appels par gestes. Paul descendit aussitôt. Il crut que sa fiancée avait pris ce costume uniquement pour ne pas être reconnue par les gens qui la verrait.

— Toi ! fit-il en l'embrassant. Oh ! ma bonne Fanchon ! ma chérie ! ma bien-aimée !

— Oui, moi, mon amour, répondit la jeune fille répondant à ses baisers. Moi qui t'apporte le salut.

— Le salut !

— Chut ! ... éloignons-nous d'ici... viens, j'ai bien des choses à te dire... conduis-moi quelque part où nous puissions causer.

— Descendons à la Marne, les rives sont désertes à cette heure.

Ils marchèrent ensemble.

Alors, Fanchon expliqua à Paul tout ce qu'elle avait fait et la découverte de Rolland.

Paul Coutard fut de son avis. Les concordances étaient formelles. Ce Rolland, que Tom Fox connaissait, qui était en prison à Gaillon, avait été l'assassin de Marthe Lion.

Pour s'en assurer il fallait savoir avant tout si le détenu de la maison centrale était bien l'homme qui fut l'amant de Marthe.

— Mais si je pouvais le voir, dit le jeune marqueteur, nous serions fixés tout de suite. Si cet homme est l'assassin de Bougival, je le reconnaîtrai.

— Tu en es sûr ?

— Ses traits ne s'effaceront jamais de mon esprit.

— Mais comment le voir ?

— Il y a un moyen.

— Lequel ?

— Par mon camarade, cet Italien.

— Où est-il ?

— Il est en Angleterre, à la recherche de l'assassin, car nous pensions que ce misérable pouvait être un des amis de Tom Fox.

— Que ferait-il s'il était ici ? demanda la fille de Constantin.

— Il saurait bien trouver un moyen de le voir, lui qui est habitué à la vie des prisons.

— Ladro, ajouta Paul, est un dessinateur habile ; il fait surtout le portrait à merveille. C'est lui qui dessine tous les modèles des sujets que j'exécute en marqueterie. S'il voit cet homme, il pourra dessiner son portrait et me le montrer ; alors, s'il est réellement l'assassin de Marthe Lion, l'homme que j'ai vu chez elle, celui à qui j'ai arraché le revolver, je le reconnaîtrai, j'en suis sûr.

— Eh bien ! dit Fanchon, il faut lui écrire de revenir tout de suite ; il faut lui télégraphier ce matin-même.

— Je vais le faire.

— Tu vois, mon Paul, que nous arriverons à te rendre l'honneur.

— Ma chérie, ma bien-aimée, répondit le jeune homme en pressant tendrement la main de sa fiancée, c'est à toi que je dois tout.

— Oh ! si la maladie ne m'avait pas frappée !... répondit la fille de Constantin, si j'avais été bien portante, en possession de toute mon intelligence, tu n'aurais pas été condamné, car je me serais chargée de démontrer ton innocence. Mais va, bientôt l'erreur de la justice sera reconnue, bientôt tu seras livré de cette séquelle. Nous brûlons. Nous allons atteindre le but.

— Grâce à toi !

— Il faut nous séparer maintenant, dit Fanchon.

— Oui, c'est vrai... et il n'y a qu'un instant que je suis auprès de toi, après si longtemps.

— Le moment est proche où nous serons unis pour toujours. Aie confiance, Paul.

— Ah ! je n'en manque pas !... Si elle n'avait fait défaut, ta vue aurait suffi pour me la rendre.

— A bientôt, n'est-ce pas ?

— Oui, à bientôt !

Les deux fiancés s'embrassèrent longuement. Fanchon rejoignit ensuite la voiture de M. Desmonts qui l'attendait et Paul la regarda s'éloigner l'âme ravis, le cœur plein d'amour et d'espérance.

Fanchon se fit ramener à la rue Navarin. Sous la suave impression de bonheur qui l'empêtrait tout entière, elle ne pensait qu'au fiancé, aimé depuis l'enfance et qu'elle venait de retrouver après en avoir été si cruellement séparée. En un instant auprès de lui, elle avait oublié toutes les douleurs passées. Mais pour reconquérir définitivement celui qu'elle aimait, pour achever son œuvre, la fille de Constantin ne perdait pas de vue ce qui lui restait à faire.

Elle avait la certitude d'avoir découvert le véritable assassin de Marthe Lion. Elle était sûre que le misérable, dont Paul expatiait le tortait, était ce Rolland qui avait été l'amant de Marthe Lion et dont le nom avait été trouvé par Tatin au bas d'une lettre adressée à Tom Fox.

Elle était convaincue que le crime avait été commis par lui, avec la complicité de l'Anglais qui avait cherché à se débarrasser de celui qu'il considérait comme un rival, de celui qui l'empêtrait, pensait-il, d'épouser l'héritière du vicomte de Rouville.

Mais cela ne lui suffisait pas.

Fanchon comprenait que pour obtenir la révision du procès qui avait déclaré Paul coupable, il fallait réunir les preuves les plus formelles et démontrer, de la façon la plus indiscutable, quel était le véritable auteur de l'assassinat de Bougival.

Sans doute, elle touchait au but. Il lui restait incontestablement fort peu à faire. La reconnaissance de Rolland par Paul, — s'il était bien réellement l'assassin de Marthe Lion, constituerait la dernière preuve morale.

Mais les magistrats, en présence d'une situation aussi grave que la révision d'un procès criminel, se contenteraient-ils de la déclaration de Paul qui n'était, en réalité à leurs yeux, qu'un condamné, ayant par conséquent tout intérêt à faire réformer la sentence qui le frappe ?

Il fallait autre chose. Il fallait un témoignage indiscutable, une preuve fournie en dehors de Paul lui-même. C'est à cela que la fille du policier songeait. La perspicacité ne lui ferait pas défaut. Fanchon sentait bien qu'elle trouverait cette preuve, et son esprit ingénieux s'appliquait à la chercher.

XLV

Arrivée rue de Navarin, la fiancée de Paul Coutard pria le cocher de M. Desmonts d'attendre un instant.

Goton inquiète en son absence, l'attendait. L'excellente femme avait veillé toute la nuit. Elle avait confiance en Fanchon, mais elle connaissait l'ardeur de son tempérament, son mépris du danger lorsqu'il s'agissait pour elle d'une cause qui lui était chère, et elle ne pouvait se défendre d'une certaine inquiétude.

Elle poussa un soupir de satisfaction en la voyant revenir et elle l'interrogea.

— J'ai vu Paul, dit Fanchon.

— Tu l'as vu ?

— Oui.

— Ce pauvre garçon !... ce qu'il doit avoir été heureux ! et toi aussi, ma chérie, n'est-ce pas ?

— Oh ! oui, oui...

Fanchon la mit en quelques mots au courant de tout ce qu'elle avait fait, réservant les détails pour plus tard. Goton l'écoutait, ravie, pleine d'admiration.

Mais la jeune fille voulait écrire un mot à M. Desmonts, non seulement pour le remercier, mais encore pour l'informer de ce qui se passait et lui demander son concours pour ce qui lui restait à faire. Elle traça rapidement une lettre que Goton porta au laquais du banquier.

La mère de Tatin aurait voulu que Fanchon se reposât, après une nuit entière passée au milieu de toutes ces préoccupations.

— Non, je sens que je ne pourrais pas dormir, répondit la fiancée de Paul : j'ai trop à faire encore. Je ne suis pas fatiguée, du reste. Je dormirai mieux la nuit prochaine.

— Que vas-tu faire alors ? demanda Goton.

— Je vais ressortir.

— Déjà !

— Oui, ma bonne Goton, maintenant.

— Où vas-tu ?

— Je vais me procurer quelques renseignements sur ce Rolland.

— Et je ne te verrai encore pas de toute la journée ?

— Si, à midi, je serai là pour déjeuner.

— Bien sûr ?

— Je te le promets. Occupe-toi de cela ; commande ce qu'il faut au restaurant qui nous sert.

Fanchon quitta alors la toilette qu'elle portait et la remplaça par un costume simple d'une étoffe sombre. Elle se coiffa d'une petite toque en marin entoura son visage d'une voilette épaisse et après avoir embrassé Goton, elle ressortit.

Paul Coutard, dès que le bureau de poste de Nogent fut ouvert, expédia un télégramme à Ladro, pour lui dire de revenir sans retard.

L'Italien s'apprêtait justement à partir au moment où il reçut la dépêche. Il n'avait pas perdu les quelques jours qu'il avait passés à Londres. A peine arrivé, il s'était logé dans un quartier excentrique, du côté de Hampstead, pensant qu'il ne serait pas inquiété dans ce centre usinier...

Tout d'abord, Ladro s'était rendu à Bow-Street où siège le tribunal criminel.

Il voulait retrouver un homme qu'il avait connu autrefois, John Wick, un madré coquin auquel il avait été recommandé, et qui, très au courant de tout ce qui concerne la police anglaise, pouvait lui fournir d'utilles renseignements sur Tom Fox.

Ce John Wick s'était créé à Londres une spécialité fort lucrative. Agissant à la façon des reporters, il s'informait habilement, grâce aux procédés d'investigations les plus retors, des affaires qui étaient données par commission rogatoire aux magistrats de Bow-Street.

Il s'occupait alors de découvrir les intéressés, presque tous des réfugiés ; il parvenait auprès d'eux, et carrément il leur proposait une affaire. La police les cherchait, signalés qu'ils étaient par la justice des pays d'où ils s'étaient enfuis, Français, Belges, Allemands ou Américains, pour la plupart. Il connaissait leur affaire.

John Wick pouvait donc à son gré les livrer où les sauver. Il ne s'agissait que d'y mettre le prix.

On comprend que cet industrieux personnage était fort redouté des détectives, auxquels il faisait manquer d'importantes captures. Aussi il les connaissait tous.

Ladro le trouva sans peine aux abords du tribunal criminel. Par lui, il sut tout ce qui l'intéressait sur Tom Fox.

Il connut d'abord les antécédents peu recommandables du détective ; puis l'existence qu'il avait menée à Londres ; enfin tout ce qu'il avait fait à Paris, car John Wick avait des correspondants dans les principales capitales. C'est ainsi que l'ami de Paul Coutard apprit des choses intéressantes.

John Wick était un ennemi personnel de Tom Fox auquel il avait disputé autrefois un faussaire nanti encore du superbe produit de ses méfaits. Il ne devait pas laisser passer une occasion de se venger de lui.

Aussi il avait indiqué à Ladro une femme, Betzy Corlow, une prostituée du quartier de Whitechapel, qui était depuis de longues années la maîtresse de Tom Fox.

Cette femme devait en savoir long et en s'y prenant adroitement, on pourrait peut-être en tirer quelque chose.

Sans perdre de temps, l'Italien s'était mis à la recherche de Betzy. Mais Ladro pensa qu'il serait plus prudent d'avoir des renseignements indirects, plutôt que de faire la connaissance de cette femme. Il observa. Il étudia attentivement tous ses actes. Il eut la patience

de s'attacher à elle et sa résolution prise de ne la lâcher qu'après avoir fait une découverte utile.

C'est ainsi que Ladro découvrit que Betzy recevait quelquefois des lettres portant des timbres-poste français, qui étaient adressés à son nom chez la propriétaire de la maison où elle logeait.

Elle ne rentrait que le soir.

Notre Italien surveilla le facteur. Il le vit remettre une lettre au nom de Betzy Curlow, une lettre venant de France. La maîtresse de Tom Fox ne devait l'avoir qu'à la fin de la journée. S'emparer de cette lettre fut pour Giuseppe Ladro un jeu d'enfant.

Il la déchiffra avec les précautions nécessaires, en prit connaissance et fut saisi de stupeur et transporté de joie en la lisant.

La lettre était du détective. Il demandait à Betzy de lui envoyer au plus tôt dix livres sterling pour qu'il puisse envoyer de l'argent à Rolland, car il ne pouvait s'assurer son silence qu'à la condition de ne le laisser manquer de rien.

Comme Fanchon à Paris, Ladro avait donc trouvé une preuve réelle de la part que Tom Fox avait pris au crime de Bougival, une pièce établissant presque positivement le nom de l'assassin.

L'Italien était d'une habileté supérieure en dessin et en tout ce qui se rapporte aux arts graphiques. Il imita une écriture à merveille.

Le talent de faussaire devait lui servir en cette occurrence. Il refit sur une autre feuille de papier la lettre de Tom Fox, imitée à s'y méprendre, et il la plaça dans l'enveloppe qu'il recacha soigneusement.

Il remit la lettre en place sans plus de peine qu'il n'en avait eu pour la prendre, et heureux de posséder cette arme contre le détective, il songea à regagner Paris pour porter au plus tôt à Paul Coutard la nouvelle de la découverte qu'il venait de faire.

C'est, nous l'avons dit, au moment où Ladro s'apprêtait à quitter Londres que la dépêche de Paul lui arriva.

— Paul a donc aussi bien travaillé que moi, se dit l'Italien après avoir lu le télégramme. Il a découvert quelque chose d'important, c'est sûr.

Et les yeux brillants de joie :

— Mon pauvre Tom Fox, tu vas enfin payer tout le mal que tu m'as fait !... Je vais donc être vengé !

Ladro partit aussitôt. Douze heures après avoir reçu le télégramme de Paul, il arrivait à Paris.

XLVI

Fanchon avait bien utilisé sa matinée. Elle était allée d'abord trouver un ami de son père, l'agent Cadet, qu'elle connaît depuis longtemps. Elle lui avait demandé des renseignements sur Rolland.

Rolland, apprit-elle, était un repris de justice. Il avait déjà subi de nombreuses condamnations. Fanchon connut toute son existence. Elle sut où il habitait à l'époque de l'assassinat de Marthe Lion : rue Traversière, 2, dans un hôtel borgne, à l'angle du quai de Bercy.

Elle s'y rendit. Une servante la renseigna.

C'est là que Rolland avait été arrêté au lendemain d'un vol commis chez un changeur de l'avenue des Ternes. C'est pour ce vol qu'il avait été condamné.

La fille de Constantin demanda :

— Avant cette affaire, Rolland habitait ici depuis longtemps ?

— Il était chez nous depuis deux ans, répondit la domestique de l'hôtel.

— Venait-il des personnes le voir ?

— Rarement.

— Il en venait donc ?

— Je n'ai jamais vu chez lui que deux personnes.

— Lesquelles ?... Vous en souvenez-vous ?

— Oui, mademoiselle, un homme d'abord, un Anglais.

— Un Anglais !

— Un mince, pas très grand... son nom...

— Vous le savez ?

— Attendez... oui, je l'ai entendu dire par Rolland... un nom... Tom... oui, c'est bien cela.

— Tom !

— C'est ainsi que Rolland l'a appelé, j'en suis sûre.

— Cet Anglais était un de ses amis, n'est-ce pas ? demanda Fanchon.

— Il en avait l'air.

— Et l'autre personne ?

— C'est une dame. Jeune, d'une trentaine d'années environ ; jolie, très élégante, très bien habillée.

Fanchon songea aussitôt à Marthe Lion.

— Blonde ? demanda-t-elle.

— Oui, très blonde. Rolland la fréquentait.

— Vous en êtes sûre ?

— Je l'ai entendu.

— Elle venait souvent ?

— Elle n'est venue qu'une seule fois, et il y a eu une scène assez violente entre eux. Vous savez, on comprend bien les choses : pour moi, cette dame devait avoir eu des rapports avec cet homme, comme qui dirait qu'elle aurait été sa maîtresse dans le temps, quoiqu'elle était réellement trop bien pour lui ; et Rolland, pour moi, voulait qu'elle lui donnât de l'argent. J'ai même entendu qu'il la menaçait, car la petite dame ne voulait pas faire ce qu'il demandait.

Fanchon comprenait tout ce qui s'était passé. Rolland avait exploité Marthe Lion.

Exaspérée par ses refus d'argent, pressé sans doute par les besoins impérieux de son existence désordonnée, il avait résolu de la voler le jour où il avait su qu'elle avait gagné le gros lot de cent mille francs au tirage des obligations de la ville de Paris.

Son amitié avec Tom Fox permettait à la perspicacité de la fille du policier de comprendre comment l'Anglais avait eu connaissance des intentions criminelles de Rolland. C'est peut-être lui-même qui l'avait poussé à ce crime en lui apprenant quel jour Marthe Lion avait touché le montant de son lot à l'hôtel de Ville.

Et Fox, qui comptait demander à Constantin la main de sa fille à qui il savait que devait revenir la succession du vicomte de Rouville, son grand-père, avait ainsi combiné un moyen infernal de se débarrasser de Paul, dont l'amour barrrait la route à ses convoitises infâmes. Maintenant tout était clair. Tout était démontré.

Il fallait cependant obtenir une preuve formelle de la culpabilité de Rolland et de la complicité de l'Anglais. C'est à cela que s'appliquait l'esprit ingénieux de la fille du policier. Elle devait réussir.

Tout d'abord il importait d'établir que le Rolland qui était encore détenu à la maison centrale de Gaillon était bien l'auteur de l'assassinat de Bougival.

La preuve ne tardera pas à en être faite.

Ladro était revenu de Londres. Mis au courant par Paul Coutard de ce qui s'était passé, il avait accepté d'aller à Gaillon. Charles Joliet partit avec lui.

En effet, pour pénétrer dans la maison de détention, le fiancé de Céline avait obtenu du ministère, grâce à son père, qui était éditeur et de son frère le capitaine de place, l'autorisation de visiter diverses prisons centrales, en vue, avait-il allégué, d'un ouvrage qu'il préparait sur le régime pénitentiaire. Ladro devait l'accompagner en qualité de dessinateur, pour prendre quelques croquis et quelques vues.

Les portes de la prison de Gaillon s'ouvrirent donc devant eux et le directeur se mit obligamment à leur disposition pour leur donner tous les renseignements et toutes les explications dont ils avaient besoin.

Ils parcoururent les divers ateliers où travaillent les condamnés.

Tandis que le directeur et les surveillants causaient avec Charles Joliet qui prenait des notes, Ladro, munis d'un petit album de poche, crayonnait. Il s'agissait de savoir au milieu de tous ces détenus que l'on ne désigne pas par leur nom, mais seulement par leur numéro d'écreu, lequel était Rolland. La chance les servit à

merveille. Leur seconde visite coïncida avec la distribution des lettres. Dans le courrier se trouvait ce jour-là une lettre de Tom Fox destinée à Rolland. Tistin l'avait signé, et par dépêche au fiancé de Céline.

Charles Joliet demanda au directeur de la maison centrale des renseignements sur les conditions de la correspondance épistolaire des condamnés, et en les lui fournissant, le directeur lui montra les lettres, sur lesquelles les employés du greffe avaient inscrit le numéro d'écrivain des détenus auxquels elles étaient destinées.

C'est ainsi qu'ils surent le numéro d'écrivain de Rolland et qu'ils purent savoir qui il était. Ladro prit rapidement une esquisse de sa physionomie, et il compléta le portrait avec une sûreté de mémoire réellement admirable. La ressemblance était frappante.

Aussi, dès que Paul vit les traits de Rolland, il n'hésita pas un seul instant.

— C'est lui ! s'écria-t-il, oui, c'est lui !... C'est l'assassin de Marthe Lion !... C'est ce misérable que j'ai tenu un instant dans mes mains, à qui j'ai arraché le revolver !... C'est lui ! c'est bien lui !

Toutes les preuves morales étaient donc maintenant réunies. Les preuves matérielles restaient à faire. Pour cela, Fanchon avait élaboré un plan que nos plus habiles limiers de la Sûreté n'auraient pas désavoué.

XLVII

Charles Joliet et Giuseppe Lacro n'étaient pas revenus à Paris depuis cinq jours que les journaux annonçaient la nouvelle d'une triple évasion qui avait eu lieu à la maison centrale de Gaillon.

Trois détenus, dont on ne donnait pas les noms, avaient réussi à s'enfuir pendant la nuit, après avoir terrassé et ligoté le gardien qui faisait sa ronde.

Ils l'avaient dépouillé de ses clefs et ils s'étaient évadés en passant par les jardins qui sont situés derrière les bâtiments de la prison, à la suite du quartier des fous.

Fanchon saisit avec empressement cette occasion. Le lendemain elle fit envoyer de Gaillon une dépêche aadressée à un journal parisien, disant que deux des évadés avaient pu être repris presque immédiatement et que le troisième seul, un nommé Rolland, avait disparu sans qu'il ait été possible de retrouver sa trace.

Tom Fox connut cette nouvelle, et Charles Joliet, qui était auprès de lui, au café, au moment où il la lut dans le journal qu'il venait de lui passer, Charles, qui l'observait attentivement tout en ayant l'air absorbé dans la lecture d'un autre journal, comprit tout de suite l'impression que l'Anglais avait ressentie.

Le lendemain, Tom Fox recevait une lettre. Cette lettre était de Rolland. Elle était datée de Paris. L'écriture et la signature de l'ancien amant de Marthe Lion avaient été admirablement imitées par Ladro, un véritable artiste doué de tous les talents graphiques.

Cette lettre disait :

« Mon cher Tom,

« Je me suis cavalé, je suis libre ; je te raconterai tout ça à la première occasion.

« Comme tu le penses, je ne me promène guère sur les boulevards où je pourrais rencontrer des figures de connaissance. Je ne sais guère où me loger en sûreté, et j'ai besoin que tu me donnes un coup de main pour me faire filer et me mettre à l'abri.

« Depuis cette affaire de Bougival, j'ai perdu toute la belle assurance que tu m'as connue, et je crains toujours, malgré toutes les précautions que nous avons prises, que l'on ne revienne là-dessus, et que l'on ne découvre le pot aux roses.

« C'est que ce ne serait plus de quelques berges à tirer qu'il s'agirait cette fois, et je tiens encore à ma tête.

« Aussi, je compte sur toi

« Viens donc ce soir, au Château-Rouge, rue Galande ; j'y serai de bonne heure pour prendre une place et je me mettrai avec ceux qui pioncent au bout de la première table en entrant. Arrive sur le coup de dix heures et nous pourrons causer sans crainte des curieux.

« Prépare un peu de monnaie et une place que je puisse filer dans la nuit même, ce qui me sera facile avec ton concours.

« A ce soir. Je te serre cordialement la main.

« ROLLAND. »

Notre Anglais se serait bien passé de cette aventure.

En lisant le journal où le nom de Rolland était imprimé, il avait pensé que son complice allait avoir recours à lui et il l'avait déjà envoyé intérieurement à tous les diables. Pour le moment, il ne pouvait reculer. Sa sécurité même exigeait qu'il n'abandonnât pas Rolland. Tom Fox résolut donc de se rendre au rendez-vous que lui donnait cette lettre apocryphe.

Les clients étaient nombreux ce soir-là, dans le bouge mal famé de la rue Galande.

Les vagabonds qui y trouvent un asile pour la nuit, sans avoir à craindre les questions indiscrettes, garnissaient tous les bancs et toutes les tables de l'entrée de la salle. Accroupis, ils dormaient les uns à côté des autres, vieillards, femmes, hommes, enfants, tous en loques sordides au milieu de cette atmosphère chargée d'émanations alcooliques, sans lumière, car le propriétaire du Château-Rouge avait l'habitude de faire l'économie du gaz dans cette partie de son établissement.

Le fond de la vaste salle, où se trouvait le comptoir, était seul éclairé par deux bacs de gaz. Autour du « zinc », des hommes et des femmes. Les uns buvaient et jouaient au zanzibar. Les autres attendaient que quelqu'un leur offrir un verre de cet affreux « tord-boyaux » qui procure l'ivresse.

Les femmes surtout étaient hideuses, répugnantes. La « salle des morts » était pleine de bonne heure. C'est là, au fond de l'établissement, que sont reléguées les buveurs ivres morts. On les y entasse pèle-mêle et on les y laisse cuver tranquillement leur vin ou leur alcool, jusqu'à ce qu'il soient revenus à eux.

Ils gisent inanimés, dégoûtants, au milieu des déjections. La porte ne s'ouvre que pour jeter un nouvel ivrogne dans la salle des morts.

Au premier étage, au « salon », à « la galerie », il y avait des visiteurs : trois jeunes gens assez bien vêtus, fumant des cigarettes turques et buvant du champagne.

Avec eux, des habitués de la maison avaient pris place, pour exploiter leurs petits talents.

L'un, poète, faisait en vers la description des peintures ignobles qui couvrent les murs. Un autre, après lui, célébrait ces ignominies par un rond-point qu'il chantait en s'accompagnant de la mandoline. Puis, c'était le dessinateur, qui, pour « vingt ronds et un verre », faisait instantanément le portrait.

Il y avait encore un chanteur, une marchande de bouquets faits avec des fleurs ramassées aux halles, et une marchande d'oranges sauvees des tombereaux de négociants.

Des filles enfin, d'ignobles créatures, cyniques, hideuses de vice, souriaient aux trois amis, assis en face d'eux, sollicitant sans façon des verres de champagne. Ces trois jeunes gens ne paraissaient pas beaucoup se distraire au milieu d'un pareil entourage. Ils étaient absorbés par des préoccupations sérieuses. Leur attention était attirée par ce qui se passait au rez-de-chaussée. Ils écoutaient, épiant le moindre bruit.

Quelques instants après que l'horloge de l'église Saint-Séverin eut sonné dix heures, la porte du Château-Rouge s'ouvrit. Un homme entra. Il était seul.

Coiffé d'un chapeau de feutre mou dont les ailes rebattues jetaient sur son visage une ombre épaisse, il était difficile de le reconnaître. Il était vêtu d'un costume fort simple, de couleur sombre, et, à la main, il tenait une canne solide et noueuse. C'était Tom Fox.

La porte refermée, il s'avanza vers la table que lui avait désignée la fausse lettre de Rolland.

Il examina les gens qui y dormaient étalés.

Il ne reconnut pas celui qu'il cherchait.

Cependant, tout au bout était un homme, le visage enfoui dans ses bras. Le détective s'approcha, passant avec peine au milieu des dormeurs. Il prit le bras de celui qu'il avait remarqué et le secoua.

— Eh bien ! quoi ? cria une voix grosse de mécontentement, on ne va plus pouvoir pioncer à cette heure !

Ce n'était pas la voix de Rolland. Tom Fox s'éloigna. Il chercha ailleurs.

Un à un il examina tous ceux qui étaient là. Il ne vit personne qui ressemblait à celui qu'il cherchait.

Alors, il se dirigea vers le fond de la salle, du côté du comptoir. Il regarda l'un après l'autre tous ceux qui s'y trouvaient.

Un homme s'approcha de lui.

— Qui que tu cherches ? questionna-t-il.

L'Anglais le regarda et haussa les épaules sans répondre. Il s'adressa à la patronne.

— Voulez-vous me donner un verre de rhum ? demanda-t-il.

Aussitôt deux hommes et une fille s'approchèrent de lui.

— Dis donc, fit celle-ci, tu vas pas boire en Suisse, pas vrai ?

A ce moment, la porte de la salle des morts s'ouvrit. Deux ivrognes qui y avaient été entraînés une heure auparavant, deux laux ivrognes, devons-nous dire, en sortirent. C'étaient deux agents de la Sûreté.

Ils vinrent droit au détective qui venait de prendre son verre de rhum et allait le porter à ses lèvres.

— M. Fox, fit l'un d'eux.

L'Anglais, ne connaissant pas le personnage, fut stupéfait de s'entendre appeler par son nom. Sa méfiance toujours en éveil lui fit subitement concevoir une crainte poignante. Il regarda son interlocuteur avec saisissement.

— Vous attendez quelqu'un ? demanda celui qui avait appris Tom Fox.

— Mais que me voulez-vous ?... fit l'Anglais. Je ne vous connais pas.

Le second personnage ayant contourné le comptoir, s'était placé de l'autre côté du détective.

— Moi, je vous connais, répondit l'agent de la sûreté, et s'approchant de son oreille :

« Voyons, ajouta-t-il tout bas, vous attendez votre ami Rolland, pas vrai ?

Tom Fox eut peur. Un horrible pressentiment de la vérité venait de surgir en lui.

— Rolland qui vous a écrit cette lettre, dit encore le policier, et en même temps il exhiba une lettre absolument pareille à celle que l'Anglais avait reçue.

Tom Fox devint blême. Ses yeux regardaient avec effroi autour de lui comme pour chercher un moyen de s'enfuir. Mais les deux agents de la sûreté la surveillent de près, disposés à s'emparer de lui à la moindre tentative.

Celui qui avait parlé ajouta :

— Vous comptiez le trouver ici, n'est-ce pas ?

A cet instant même, quatre personnes qui étaient demeurées jusque-là dans l'obscurité, accroupies sur les tables, confondues avec les dormeurs, se levèrent et accoururent.

C'étaient Fanchon, Paul Coutard, Charles Joliet et Tistin.

— Ah ! vous attendiez Rolland, l'assassin de Marthe Lion, s'écria la fille de Constantin, votre complice !... Mais vous ne nous attendiez pas à me voir, moi, master Fox.

Le détective était en même temps saisi vigoureusement par les deux agents de la Sûreté et mis dans l'impossibilité de tenter la moindre résistance.

— Vous ne comptiez guère non plus trouver ici votre victime, ajouta Fanchon dont la voix avait pris un accent de colère, le malheureux que vous avez attiré dans un piège pour le faire condamner à la place de l'assassin.

Et d'un geste, elle désignait Paul que l'Anglais, dans sa stupeur, n'avait pas vu encore et ne pouvait pas reconnaître.

Tom Fox essaya de protester. Il prononça quelques paroles incohérentes.

— Eh ! coquin de bon sort ! cria Tistin, enlevez-moi ça, allez. S'il faut un coup de main pour l'amarrer solidement, on va vous le donner, pécheur !

Puis, goguenard, sous le nez de Tom Fox que l'épouvanter paralyssait :

— Qué, ma vieille, avoue que le tour est bien joué ! Fanchon ajouta :

— Votre ami Rolland est toujours à la prison centrale de Gaillon, master Tom, et il ne s'est jamais évadé. Vous êtes tombé dans le piège qui vous a été tendu.

— Ah ! ce n'est pas pour ta figure de vilain moineau, gouilla le fils de Goton, qu'est faite la fortune du vicomte de Rouville, mon bon ; pas plus que ma petite sœur Fanchon que tu voulais épouser pour sa galette et que tu croyais idiote !

— Misérable ! s'écria Paul Coutard, que l'Anglais regardait avec terreur, le reconnaissant maintenant.

— Allons, dit Fanchon aux agents, faites votre devoir.

— Et zou ! ajouta Tistin, lestement, qué !

Puis il ajouta en prenant les mains de Fanchon et de Paul qu'il réunît dans les siennes, tandis que les deux agents emmenaient Tom Fox qui se débattait :

— Celle-là est bien jouée, pas vrai ?... Ah ! capon de bon sort, rien ne va plus s'opposer à la noce à présent, aux deux noces même.

— Non, rien, répondit Fanchon, en jetant à son fiancé un regard d'amour.

— Rien, ma bien-aimée, répondit Paul Coutard.

Et Tistin ajouta :

— Vous ne l'aurez pas volé, tron de l'air !

Prochain volume à paraître :

LE MONDE OU L'ON AIME

Par Jules CARDOZE

Le roman complet : **60 centimes**

MODERN-BIBLIOTHÈQUE

PROVISOIEMENT : BROCHÉ 1 fr. 50 LE VOLUME ILLUSTRE
RELIÉ : 2 FR. 25

CATALOGUE DES VOLUMES ACTUELLEMENT EN VENTE

Barbey d'AUREVILLY	Les Diaboliques.	Paul HERVIEU,	Peints par eux-mêmes.
Colonel BARATIER...	L'opéra Africaines. Au Congo.	de l'Académie française.	Les Yeux verts et les Yeux bleus.
Maurice BARRES, de l'Académie française	Le Jardin de Bérénice. Du Sang, de la Volupté et de la Mort.		L'Alpe Homicide.
Tristan BERNARD...	Mémoires d'un Jeune Homme rangé.	Charles-Henry HIRSCH....	Le Petit Duc. Doux Plaisanteries.
Jean BERTHEROY...	La Danseuse de Pompéi.		Eva Tumarche et ses Amis. Sire.
Louis BERTRAND....	Le Double Amour.	Henri LAVEDAN,	Le Nouveau Jeu.
BINET-VALMER.....	l'epite le bien-aimé.	de l'Académie française.	Leurs Sœurs.
Paul BOURGET, de l'Académie française	Les Météores. Cruelle Enigme. André Cornelis. L'Amour qui passe. Le Pays Natal.		Les Jeunes.
Henry BORDEAUX...	L'Amour en fuite. Le Lac Noir. La Petite Mademoiselle. La Peur de vivre.	Jules LEMAITRE,	Le Lit.
Elémir BOURGES.....	Sous la Hache.	de l'Académie française.	Les Marionnettes.
René BOYLESVE....	La leçon d'Amour dans un Parc.	Pierre LOUYS.....	Un Martyr sans la Foi.
Adolphe BRISSON....	Mademoiselle Cléopâtre.		Aphrodite.
Michel CORDAY.....	Florise Bonheur. Venus ou les deux Risques.		Les Aventures du roi Pausole.
Alphonse DAUDET....	Les Embrases. Les Demi-Fous. L'Evangéliste.		La Femme et le Pantin.
Léon DAUDET.....	Les Rois en exil. Les Deux Etreintes.		Contes Choisis.
Paul DÉROULEDE....	Le Partage de l'Enfant.		Les Chansons de Bilitis.
Lucien DESCAVES....	Chants du Soldat.	Maurice MAINDRON..	Blancador l'Avantadeux.
Henri DUVERNOIS....	Sous-Offs.		L'Avril.
Georges d'ESPAREBS	Crapotte.		Amants.
Ferdinand FABRE.....	Nounette.		La Tourmente.
Claude FERVAL.....	La Legende de l'Aigle.	Paul MARGUERITTE.	L'Essor.
	La Guerre en dentelles.		Pascal Gefosse.
	L'Abbé Tigrane.		Ma Grande.
	L'Autre Amour.		Le Cuirassier blanc.
	Vie de Château.		La Force des Choses.
	Ma Figure.	Octave MIRBEAU....	L'Abbé Jules.
	Ciel Rouge.		Sébastien Roch.
Léon FRAPIE.....	L'Institutrice de Province.		La Turque.
Théophile GAUTIER...	Le Capitaine Fracasse (1 ^{er} vol.).	Engène MONTFORT...	La Carrière d'André Tourtelle.
	Le Capitaine Fracasse (2 ^e vol.).		L'Automne d'une Femme.
E. et J. de GONCOURT	Renée Mauperin.		Cousine Laura.
	Gérmine Lacerteaux.		Chonchette.
Gustave GUICHES....	Sœur Philomène.		Lettres de Femmes.
	Céleste Prudhomat.		Le Jardin secret.
GYF.....	Le Coeur de Pierrette.		Mademoiselle Jaufre.
	La Bonne Galette.		Les Demi-Vierges.
	Tolette.		La Confession d'un Amant.
	La Fée.		L'Heureux Ménage.
Myriam HARRY.....	Maman.	Marcel PRÉVOST,	Nouvelles Lettres de Femmes.
	Doudou.	de l'Académie française.	Le Mariage de Jullenne.
	La Meilleure Amie.		Lettres à Françoise.
	La Divine Chanson.		Le Domino Jaune.
	Les Transatlantiques.		Dernières Lettres de Femmes.
Abel HERMANT.....	Souvenirs du Vicomte de Courpière.		La Princesse d'Erminge.
	prière.		L. Scorpion
	Monsieur de Courpière marié.		M. et Mme Moloch.
	La Carrière.		La Fausse Bourgeoise.
	Le Sceptre.		Pierre et Thérèse.
	Le Cavalier Miserey.		Femmes.
	Chronique du Cadet de Coutras.		Lettres à Françoise mariée.
	Les Confidences d'une Aïeule.		Dialogues d'Amour.
	Le Char de l'Etat.		Comment elles nous prennent.
	Coutras, soldat.		Le Professeur d'Amour.
	Flirt.		Le Bon Plaisir.
Paul HERVIEU, de l'Académie française.	L'Inconnu.		Le Mariage de Minuit.
	L'Armature.		L'Ecornilleur.
			Histoires Naturelles.
			La Giul.
			Les Débuts de César Borgia.
			La Chanson des Gueux.
			Amour Sacré.
			La Vie Privée de Michel Tes-
			sier.
			Les Roches blanches.
			La Maison des deux Barbeaux.
			Pécché mortel.
			L'Aventure.

En vente dans toutes les librairies et les bibliothèques des Gares

ATHÈME FAYARD & C^{ie}, Editeurs, 18 & 20, rue du St-Gothard, Paris 14^e